
STATE LIBRARY OF PENNSYLVANIA
3 0144 00276831 5

PRINCIPES

DE LA

STRATÉGIE.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.

PRINCIPES
DE LA
STRATÉGIE,

DÉVELOPPÉS

PAR LA RELATION DE LA CAMPAGNE DE 1796

EN ALLEMAGNE;

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND,

ET ATTRIBUÉ

A S. A. I. L'ARCHIDUC CHARLES,

AVEC CARTES ET PLANS.

TOME III,

Renfermant la deuxième période de la Campagne de 1696.

A PARIS,

Chez MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, n° 9.

1818.

HISTOIRE

DE LA CAMPAGNE DE 1796.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Passage de l'Archiduc sur la rive gauche du Danube.

En passant sur la rive gauche du Danube, l'Archiduc n'avait pas renoncé à se réunir à Wartensleben. Le séjour de Moreau sur le champ de bataille de Neresheim, et la marche de Jourdan dans la vallée de la Pegnitz, favorisèrent l'exécution de ses desseins, en éloignant de nouveau les deux armées françaises. Les instructions qu'il donna à Wartensleben, portaient de tenir aussi long-temps que possible à Amberg, d'où une grande route conduit par Neumarkt, à Neuburg et Ingolstadt:

il devait se replier ensuite sur les rives escarpées de la Naab; et dans le cas où il serait forcé de les abandonner, se retirer à Ratisbonne, à couvert par le défilé de cette rivière : un faible corps seulement avait ordre de continuer sa retraite directement vers les frontières de Bohême. L'Archiduc épiant l'occasion de se réunir à son lieutenant se décida à longer la rive droite du Danube avec une partie de l'armée, renforcée des troupes arrivées à Ingolstadt, de l'intérieur de l'Autriche : le tout formait 28 bataillons et 56 escadrons, c'est-à-dire, environ 28 mille hommes.

Les troupes composant ce gros détachement étaient celles qu'on voit portées au tableau ci-contre.

Une petite armée de 26 bataillons et 46 escadrons, formant 30,288 combattans, non compris le corps de Condé, resta sous le commandement de Latour, répartie sur le Lech et dans le Vorarlberg, afin d'en imposer à l'ennemi, et de lui faire prendre le change sur les opérations ultérieures.

Lorsque l'Archiduc se mit en marche, il dut craindre, suivant tous les rapports, que Wartensleben, malgré ses ordres, n'eût déjà commencé sa retraite en Bohême. Dans cette hypothèse, il ne lui restait plus d'autre parti à

ORDRE DE BATAILLE

Du Corps de troupes que l'Archiduc conduisit au général Wartensleben.

F.-M.-LIEUTENANS.	BRIGADIERS.	TROUPES SOUS LEURS ORDRES.	NOMBRE DE Bataillons.	NOMBRE DE Escadrons.
	Prince de Lichtenstein.	Chasseurs de Leloup	1	»
		2ᵉ Esclavon	1	»
		3ᵉ *idem*	1	»
		Infanterie de Szekler	1	»
		Hussards de Szekler	»	6
		Chevau-légers de Kinski	»	6
		Carabiniers des chevau-légers d'Albert	»	2
		Dragons de Cobourg	»	2
Hotze.	Hiller.	Manfredini	2	»
		Gemmingen	1	»
	Schellemberg.	François Kinski	2	»
		Spléný	1	»
	Canisius.	Chevau-légers de Lœwenehr	»	5
		Chevau-légers de l'Empereur	»	6
Sztarray.	Kaim.	Grenadiers de Reitz	1	»
		———— de Reisinger	1	»
		———— de Dietrich	1	»
		———— de Bitsch	1	»
	Schlegelhoffer.	Grenadiers de Bidescuty	1	»
		———— de Szenassi	1	»
		———— d'Abfaltern	1	»
		———— de Candiani	1	»
	Colonel Haydt.	Alton	2	»
		Olivier Wallis	1	»
		Devins	1	»
		Nadasdi	1	»
		Pfalzer	2	»
Riesch.	Prince de Würtemberg.	Cuirassiers de Mack	»	6
		———— d'Anspach	»	6
	Prince de Lorraine.	———— de François Mailand	»	4
		———— de Kavanagh	»	4
		———— de Hohenzollern	»	3
	O'Reilly.	Sztarray	1	»
		Benjowsky	1	»
		Joseph Colloredo	1	»
		Chevau-légers de Lobkowitz	»	6
		Total	28	56

RÉCAPITULATION.

	NOMBRE DE Bataillons.	NOMBRE DE Escadrons.	EFFECTIF EN Infanterie.	EFFECTIF EN Cavalerie.
Lichtenstein	4	16	3,253	2,402
Hotze	6	11	4,994	1,544
Sztarray	15	»	9,337	»
Riesch	»	23	»	3,004
O'Reilly	3	6	2,875	848
Total général	28	56	20,459	7,798



prendre que de se tenir sur la défensive avec Latour, ou tout au moins de se retirer avec honneur et sans perte, vers les frontières de l'Autriche. A cet effet, l'armée autrichienne devait prendre position entre Neuburg et Ratisbonne, d'où elle se trouvait en mesure de défendre le passage du Danube, point objectif naturel des deux armées françaises, et de regagner le Lech, si les troupes laissées sur cette rivière avaient besoin de secours.

D'après ce plan bien calculé, l'Archiduc se rendit le 15 août, de Nordheim à Niederhausen. Un parti de 200 chevaux cotoya la rive gauche du Danube, et se tint en communication avec le détachement de l'armée du bas Rhin, établi à Eichtædt. Au même moment, le général O'Reilly fut détaché d'Ingolstadt avec 3 bataillons et 6 escadrons auxquels se réunirent 2 bataillons envoyés par Wartensleben; il joignit le général Nauendorf, lequel avec un corps volant de 9 escadrons, observait la division Bernadotte, et se retira le 18 à Taswang, devant l'ennemi qui s'avançait par Gnadenberg à Neumarkt, ne laissant à Teining qu'un poste autrichien.

Le 16, l'Archiduc partagea ses troupes en deux colonnes, qu'il dirigea sur les principaux passages du Danube, tant pour l'offensive que

pour la défensive. Il se porta lui-même, avec 15 bataillons et 23 escadrons, à Zuchering, près d'Ingolstadt. Le général Hotze, commandant 10 bataillons et 17 escadrons, marcha sur Neuburg, qu'il occupa, ainsi que la rive droite du Danube, jusqu'à l'embouchure du Lech. Des partis se montrèrent à Kupfenberg et Dollenstein, sur l'Altmühl.

Moreau se trouvait encore derrière la Wernitz, que déjà les Autrichiens couraient au-delà de cette rivière. Toujours engagé dans le défilé de la Pegnitz, Jourdan n'avait la faculté de se diriger à droite vers Neumarkt, qu'après avoir atteint Amberg; ainsi la marche de l'Archiduc vers l'Altmühl était sûre, mais il fallait profiter sans délai d'une circonstance aussi favorable, parce que d'ailleurs chaque instant de retard pouvait la changer. Le mouvement général s'effectua le 17 août. Une colonne passa le Danube à Ingolstadt, et campa à Kœsching. Hotze, après l'avoir franchi à Neuburg, se porta à Gaimersheim. Les troupes légères poussèrent jusqu'à Altmanstein et Denkendorf. Le détachement d'Eichtædt vint à Beilengries (ou Berengries), pour se joindre au corps de Nauendorf, et une multitude de flanqueurs couvrit la gauche de l'armée.

Pendant que l'Archiduc était en plein mou-

vement pour se réunir à Wartensleben, les choses changèrent de face à la droite, et ajournèrent derechef cette opération décisive. Wartensleben était depuis le 10 à Amberg, et Kray à Sulzbach, avec l'arrière-garde formée de toutes les troupes légères de l'armée, renforcées de six bataillons de ligne et de quelque cavalerie. Un détachement posté à Augsberg, observait la route de Lauf à Amberg et Neumarkt. Les trois jours suivans se passèrent en reconnaissances, et en escarmouches entre les avant-postes; mais le combat du 17 fut plus sérieux.

Le pays entre la Pegnitz et la Vils est montueux, boisé et coupé de vallées escarpées, qui le rendent impraticable. Il n'y a d'autre route, bonne en tout temps pour l'artillerie et les équipages, que celle de Lauf à Sulzbach, encore court-elle presque toujours dans des vallées et des défilés. Près de Hartmansdorf, elle se divise en deux branches : la vieille route court au sud, dans une direction parallèle à la nouvelle, et passant à côté de Sulzbach, elle conduit, par les montagnes à Amberg, où elle se réunit de nouveau à la dernière : mais c'est une simple traverse, comme celle de Lauf par Augsberg à Amberg. Tous les chemins qu'on rencontre n'ont aucune liaison transversale.

Dans un pays de cette nature, Jourdan dut renoncer à son système favori d'avancer sur un grand front, et de déborder l'ennemi. Engagé dans ces défilés, il n'eut d'autre parti pour gagner du terrain, que celui d'attaquer.

Les avant-postes autrichiens étaient à deux lieues en avant de Sulzbach, à cheval sur la chaussée de Hersbruck; la droite sur un monticule rocailleux, en arrière de Neunkirch; la gauche dans une forêt, d'où ils flanquaient et enfilaient les routes. Ce fut contre celle-ci que la division Collaud s'avança, tandis que Lefebvre prit un chemin dans la montagne, pour tourner le flanc droit, et déboucher près de Sulzbach. Grenier et Championnet devaient gagner la gauche; le premier par la vieille route d'Amberg vers Bachelsfeld; le dernier par le chemin de traverse d'Augsberg. La division de cavalerie, avec quelque infanterie légère, marchait sur la droite, à son soutien. Son objet était de nettoyer la route de Pfaffenhofen, d'occuper Castel, et de se lier ainsi à la division Bernadotte, vers Neumarkt. Ce mouvement devait, en repoussant les avant-postes ennemis, faciliter l'attaque sérieuse du lendemain. Les coureurs de Collaud et de Lefebvre éprouvèrent, contre leur attente, une résistance opiniâtre. Les Autrichiens se maintinrent pendant

quelque temps sur les hauteurs en arrière de Neunkirch, qu'ils n'abandonnèrent qu'au moment où les divisions Lefebvre et Grenier, dont la marche avait été retardée par les mauvais chemins, débouchèrent sur leurs flancs. Kray ordonna la retraite qui s'effectua sur Sulzbach, en échiquier, avec ordre et fermeté. Ayant atteint ce point, il occupa aussitôt les hauteurs rocailleuses en avant de la ville, vis-à-vis desquelles la chaussée de Hersbruck sort du défilé à travers un petit bois, dans un terrain un peu ouvert, enfilé par le feu de la position. Après plusieurs attaques infructueuses, la brigade Olivier de la division Grenier, se porta en avant de la gauche de la position, dans une forêt que sa profondeur n'avait pas permis d'occuper fortement. Kray fit replier cette aile sur Rosenberg, où elle se maintint, renforcée par 2 bataillons de la position d'Amberg. Les choses restèrent en cet état jusqu'à l'entrée de la nuit : alors Lefebvre tournant la hauteur la plus élevée, sur laquelle l'aile droite des Autrichiens était établie, l'en délogea et poussa son avant-garde à Ezmansried; d'un autre côté, Championnet avait fait peu de progrès, et les Autrichiens renforcés par quelques bataillons venus d'Amberg, défendirent avec succès toute

la journée, Castel et la forêt d'Augsberg, contre ses attaques réitérées.

Le combat du 17 août décida Wartensleben à se retirer derrière la Naab, et à prendre poste le lendemain sur les hauteurs qui s'étendent de la Schwarzach à Schwandorf. Kray passa la nuit du 17 sur le champ de bataille, et se retira au point du jour, sans être suivi, vers Amberg, où il s'établit en avant de la ville. Le colonel Gœrger, qui était à Hambach avec un bataillon et 6 escadrons, se porta sur Hirschau.

En attaquant subitement au point du jour, Jourdan aurait pu profiter de l'avantage qu'il avait eu de déborder l'ennemi à la fin du combat du 17; mais il se contenta de le faire poursuivre par les avant-gardes de ses divisions, dont une l'atteignit à Hirschau, qu'elle occupa. Championnet et Grenier suivirent plus tard ce mouvement; Lefebvre et Collaud restèrent à Sulzbach; Championnet poussa vivement la colonne qui se retirait d'Augsberg. Kray resta à Amberg, jusqu'à ce qu'elle eût passé la Vils. La division Grenier ayant atteint Amberg, se forma aussitôt en deux colonnes: l'une sur la route et l'autre à droite, sur le flanc des Autrichiens, pour se lier à la division Championnet.

Comme elles étaient sur le point d'attaquer, Kray se retira derrière la Vils, à Wœlfering. Les Français prirent position, la droite à Ulersberg, la gauche à Amberg : quelques détachemens de cavalerie légère passèrent la Vils à la poursuite de l'ennemi. Les avant-postes de ce dernier s'établirent sur la ligne de Naabburg, Wœlfering, Ensdorf, Rieden, Schmidtmühl et Kalmünz, d'où ils se lièrent avec Nauendorf et Ratisbonne. Sur la droite, Wartensleben fit renforcer le poste de Dewenberg, où Gœrger, repoussé par le général Ney, était sérieusement menacé : il lui prescrivit, en cas de nécessité, d'exécuter sa retraite par la route de Hayd, qu'il suivit en effet le 22, pour se rendre à Rosshaupt, lorsque, maître de Wernberg, l'ennemi fit mine de vouloir l'attaquer.

La journée du 19 se passa tranquillement : Jourdan l'employa en préparatifs, pour s'avancer le lendemain matin. Plusieurs routes partent d'Amberg sur différentes directions, et quoique la contrée entre la Naab et la Vils, soit plus montueuse et boisée que la chaîne qui sépare cette dernière rivière de la Pegnitz, elle n'est cependant pas aussi coupée de vallées : les crêtes de celle-ci sont plus larges, et ont plus de communications ; aussi le Général

français obtenant déjà plus de latitude dans ses mouvemens, en profita pour s'étendre (1).

Toutes ses troupes se mirent en marche le 20, au jour. Lefebvre s'avança sur Hirschau,

---

(1) Le système défensif de cordon en avait amené un autre qui n'était guères meilleur; celui d'opérer offensivement avec une armée partagée en plusieurs divisions, marchant sur des routes parallèles, et à une grande distance les unes des autres, ne formant ainsi qu'une seule ligne de bataille, et le plus souvent même sans aucun corps de soutien, car on ne pouvait compter dans ce nombre des réserves de 8 à 900 chevaux. On ne peut attribuer cette manière d'opérer qu'à la crainte d'être débordé, ou à l'espoir de déborder soi-même les deux flancs de son ennemi, en étendant sa propre ligne le plus possible.

C'est ce système que plusieurs écrivains militaires ont pris pour un agrandissement de l'échelle des combinaisons de la guerre. Il serait fort bon, en effet, si une armée était battue, dès qu'un petit corps ennemi parvient au-delà de son flanc; mais s'il est vrai, au contraire, que cette armée puisse, en pareil cas, se rassembler sur le centre, accabler la division isolée qui s'y trouve, et la poursuivre vivement, que deviendront alors les deux extrémités de ce long front d'opérations, occupé par des divisions courant chacune pour son compte, sans réserve, et hors d'état de se soutenir? Ce prétendu perfectionnement de la guerre n'était donc qu'une nouvelle erreur; et pour s'en convaincre, il suffit de relire les opérations de Montenotte, de Lonato, de Ratisbonne, et celle même de l'archiduc Charles à Amberg.

et de là à Wernberg; son avant-garde à Pfreimt. Collaud se portant par Hambach et Amberg, sur la route de Schwarzenfeld, éprouva une vive résistance à Freiholz, où il n'aurait pu percer sans le secours de Grenier. Celui-ci défila d'abord par Amberg, et s'avança dans la direction d'Erling et Wœlfering. Néanmoins la manœuvre de la brigade Dalesme sur la gauche de Freiholz, et la retraite des postes en avant de Schwandorf, sur la Naab, forcèrent les Autrichiens à se retirer. Kray rassembla le gros de ses troupes sur la hauteur de Wœlfering, qu'il défendit contre plusieurs attaques, soutenues par la division Grenier et la plus forte partie de celle de Championnet, que Jourdan y avait attirée. Le surplus de cette dernière, qui s'était avancée avec la cavalerie de Bonnaud, par Hasselmühl jusqu'à Schwandorf, y resta pour observer ce passage important de la Naab. La cavalerie jeta quelques partis sur cette rivière, jusques vers la route de Ratisbonne. Collaud et Grenier passèrent la nuit de chaque côté de celle de Freiholz. Kray se retira à la chute du jour, sur l'Ensiedelberg, et à droite de Schwarzenfeld, dès que l'ennemi eut atteint la Naab sur ses deux flancs. Le 21, l'avant-garde de Grenier le canonna vainement, parce que l'armée française ne se présenta pas en force. Le len-

demain Kray se retira sur la Naab, en laissant un poste sur l'Ensiedelberg.

Wartensleben avait établi sa droite sur les hauteurs qui s'étendent depuis la vallée marécageuse de la Schwarzach, jusqu'au village de Lindenlohe, en arrière duquel Kray formait réserve. La gauche s'étendait le long de la route de Ratisbonne, sur les hauteurs en arrière de Schwandorf. Ce village, et Schwarzenfeld, étant les principaux passages, furent couverts par de l'artillerie et des troupes : on détruisit le pont du premier; l'autre, commandé par l'Ensiedelberg, qui s'appuye à droite du ruisseau marécageux de Neisse, à gauche aux maisons du second village, fut conservé. Le sommet de cette montagne est très-resserré; la pente en est douce du côté de la route d'Amberg ou de Naabburg, et très-roide du côté de la Naab. Schwarzenfeld est au centre d'un demi-cercle, formé par un petit ruisseau marécageux : le village et le monticule furent occupés par autant d'infanterie et d'artillerie, que leur exiguité et le danger de la retraite par le défilé, le permettaient.

Jourdan s'avança au bord de la rivière; Lefebvre sur les hauteúrs derrière Naabburg; Collaud et Grenier s'établirent vis-à-vis de Schwarzenfeld, appuyant leur droite à Fins-

terbach, et leur gauche à Gærfenried. Cette position était éloignée d'une grande portée de canon de l'Ensiedelberg. Championnet observa le débouché deSchwandorf, et appuya sa droite à un ravin escarpé, derrière Etmansdorf; la division de cavalerie resta en réserve. Excepté le point de Schwarzenfeld, où les Français ne pouvaient se rendre maîtres de l'Ensiedelberg, les deux armées se trouvaient séparées par la Naab, dont les rives marécageuses et en partie rocailleuses, laissaient peu d'endroits accessibles. Prêtes à combattre, elles avaient une attitude imposante: un passage de vive force dans de telles positions, en face de braves qui venaient de se donner réciproquement de si grandes preuves de valeur, était une opération trop périlleuse, pour qu'aucun des partis y songeât.

Les combats de Neunkirch et Wœlfering firent honneur aux troupes qui les avaient si courageusement soutenus; mais non aux généraux qui les avaient ordonnés. Il n'y a que deux manières de se rendre maître d'un défilé: c'est de l'emporter de vive force, ou de le tourner. Le premier parti ne peut être tenté, lorsqu'on est supérieur en forces, qu'en sacrifiant beaucoup de monde, quelquefois même plus qu'il n'a de défenseurs; mais, outre que le succès de ce moyen n'est pas toujours certain, il

est trop coûteux et exige de l'audace et de l'opiniâtreté. Le plus sûr est de tourner l'ennemi tout en l'occupant sur son front. Telle fut l'intention de Jourdan dans la journée du 17, mais il prit mal son temps. Il commit encore une autre faute, en faisant attaquer à plusieurs reprises la division Collaud, quand, par l'effet de ses propres dispositions, il lui avait enlevé tout moyen de réussir. Il aurait dû attendre le résultat de la manœuvre de flanc pour attaquer vivement son adversaire, et se borner jusques-là à l'amuser sur son front.

On peut aussi lui faire plus d'un reproche quant au projet de s'avancer de la Vils sur la Naab. Pourquoi détacher la division Lefebvre par Hirschau à Wernberg, sachant qu'il ne s'y était retiré qu'un corps volant de l'ennemi, et que Ney y était entré le 18 sans résistance? Pourquoi rester à Naabburg après la prise de Pfreimt, lorsque rien ne s'opposait à ce qu'on s'avançât sur la Schwarzach et menaçât le flanc des Autrichiens? Pourquoi encore la division Grenier attendit-elle à Amberg, jusqu'à ce que Collaud arrivât de Hambach et défilât devant elle? Ce croisement des colonnes occasionna une perte de temps et un retard très-préjudiciable à la marche. Grenier ne put opérer contre la gauche des Autrichiens à Wœlfering, que

lorsque Collaud eut fait plusieurs attaques infructueuses, et perdu bien des hommes sans motif. Si Jourdan avait suivi les Impériaux immédiatement après leur retraite d'Amberg avec les divisions Championnet et Grenier sur les routes de Schwarzenfeld et Schwandorf; qu'il eût fait avancer les divisions Lefebvre et Collaud dans la même direction, ils n'auraient pas eu le temps de s'établir dans une position et de s'y défendre. Il pouvait ainsi vaincre toute résistance ou la rendre vaine par ses manœuvres; car toutes ses troupes eussent été à portée d'exécuter ce que les circonstances exigeaient. Les mouvemens à proximité de l'ennemi, dans un terrain coupé et inconnu, sont toujours dangereux avec des colonnes isolées.

L'évacuation d'Amberg avait ouvert aux Français la route du Danube, par Castel et Neumarkt. Ils étaient à même de réparer la faute qu'ils avaient commise en s'engageant dans la vallée de la Pegnitz, de faire suivre l'ennemi avec de petits détachemens; et de gagner par Neumarkt, le point du Danube qui leur paraîtrait le plus avantageux. Il eût été bien facile de cacher cette marche aux Autrichiens, et à la faveur du pays boisé et coupé, de leur faire prendre le

change sur la force des colonnes qui les auraient poursuivis. Mais vu le défaut de routes transversales, on ne pouvait exécuter une semblable marche que du point d'Amberg. Or, Jourdan s'en ôta tous les moyens en s'établissant à Schwarzenfeld. La possession de l'Ensiedelberg procurait aux Autrichiens non-seulement la vue de la position et des manœuvres de l'armée française sur les hauteurs qui s'élèvent vis-à-vis en amphithéâtre, mais leur permettait encore de passer rapidement la Naab, et de l'attaquer aussitôt qu'elle s'affaiblirait ou se dirigerait sur d'autres points. Bien plus, les Français ne pouvaient chasser l'armée impériale de ses positions; parce qu'inaccessible de front, il aurait fallu se jeter par une manœuvre sur l'une des ailes. Or un passage sur la droite n'était pas très-favorable, parce qu'elle s'appuyait à la Schwarzach, et que Wartensleben pouvait toujours se retirer sur Ratisbonne. D'un autre côté, il y avait du danger à forcer Burg-Lengenfeld et à gagner la route du Danube, vu que le pays était impraticable; qu'alors la retraite devait s'effectuer sur Schwandorf, et que Jourdan n'avait pas assez de troupes pour opérer avec vigueur et couvrir en même temps cette ligne. A ces difficultés s'en joignait encore une autre:

les Autrichiens se trouvaient maîtres du pont de la Naab, qu'il aurait dû leur enlever en les chassant de l'Ensiedelberg à quelque prix que ce fût.

Dès que Wartensleben fut établi à Amberg, il ne se conduisit pas avec plus de prudence que son adversaire; à la vérité, l'Archiduc ne lui avait désigné ce point que comme celui où il espérait effectuer leur jonction, dans la direction de Neumarkt, et à l'occupation duquel il attachait le plus grand prix : mais le Général en chef ne peut ordonner la défense d'un point que sous le rapport stratégique, et a rempli ses obligations quand il a expliqué les causes de sa demande; c'était à Wartensleben de se rendre maître par sa position du chemin sur lequel la jonction des deux corps devait s'opérer. Or, il manqua ce but en se plaçant à l'issue de cette route et dans sa direction; l'avant-garde couvrait bien le débouché de Neunkirch et d'Augsberg; mais pourquoi n'employa-t-il pas toutes ses forces pour cet objet important? Pourquoi laissa-t-il sans motif une partie de ses troupes à Amberg, et ne les jeta-t-il pas dans les défilés en avant de la ville, où elles pouvaient arrêter l'adversaire plusieurs jours avec plus d'efficacité pour le plan général, que sous Amberg, où la faculté de développer toutes ses forces,

assurait la victoire à ce dernier? On dira que Wartensleben s'est établi à Amberg, dans la conviction que cela n'était pas convenable : mais alors, pourquoi exposa-t-il son avant-garde aux corps de l'armée française qui pouvaient l'anéantir? Pourquoi ne retira-t-il pas les troupes destinées seulement à éclairer leurs mouvemens, lorsqu'il parut certain que toutes les forces de Jourdan se jetaient sur elles? Enfin, pourquoi abandonna-t-il la position d'Amberg dès que ses avant-postes furent repoussés, événement ordinaire au commencement de toute affaire sérieuse? Lorsqu'il évacua cette place, il fit bien de se replier derrière la Naab pour s'établir de nouveau sur la ligne de communication avec le Danube; mais la direction des troupes dans cette position, contraire aux projets de l'Archiduc, semblait répondre aux vues qu'avait son lieutenant, de couvrir la Bohême. Le plus grand nombre était établi à la droite, sur la route de Pilsen : celle de Ratisbonne, occupée plus faiblement, se trouvait en partie en avant de la gauche.

Tandis que Jourdan s'avançait sur la Vils, Moreau resta tranquillement entre la Brenz et la Wernitz, et fit les préparatifs du passage du Danube, qui eut lieu le 19 à Dillingen,

Lauingen et Hœchstædt. Il ne laissa sur la rive gauche, qu'un poste pour garder le Schellenberg près de Donauwerth.

De son côté, l'Archiduc passa le 18 août à Kœsching: ses troupes légères furent poussées jusqu'à Denkendorf; celles qui jusqu'alors avaient été sur l'Altmühl, se lièrent au corps de Nauendorf, qui campa avec celui d'O'Reilly à Vilshofen, et mit des postes sur le Teiningerberg, à Velburg et Parsberg. Dès-lors, ce Prince fut sans inquiétude sur l'issue de son opération: l'éloignement de Moreau assurait sa gauche; la Vils, la Laber et l'Altmühl couvraient sa droite; son front n'avait rien à redouter de la faible division Bernadotte. Au pis aller, on ne pouvait mettre obstacle à sa retraite sur le Danube par Ingolstadt, et à sa jonction avec Latour; supposé même que Wartensleben n'eût pas exécuté l'ordre de se retirer à Ratisbonne, ou qu'il n'y fût arrivé qu'avec un faible détachement. L'Archiduc se mit donc en mouvement le 19 pour Schamhaupt, où il fut informé à son arrivée que l'aile droite s'était retirée derrière la Naab; cette circonstance l'engagea à réitérer à Wartensleben, les ordres qu'il lui avait déjà donnés sur la direction de ses mouvemens rétrogrades. Il lui enjoignit expressément d'observer l'ennemi de très-près, et de l'attaquer aussitôt qu'il

la Regnitz sur la Pegnitz, il emmena la cavalerie dans une contrée où elle devenait inutile, au lieu de la laisser à Bernadotte qu'elle eût mis à même de courir sur le Danube, et jusqu'à la gauche de l'armée de Rhin et Moselle. De son côté, Moreau ne détacha pas même un seul parti sur la Wernitz, ni le long du Danube vers l'Altmühl, quand l'armée autrichienne fut retirée sur la rive droite de ce fleuve, à Donauwerth. Aussi, les détachemens autrichiens restèrent-ils en possession de tout le pays entre la Wernitz, l'Altmühl et le Danube; et les Généraux français ignorèrent tout ce qui s'y passa. Ce ne fut que le 21, que Moreau eut avis du mouvement d'un corps ennemi, et qu'il se décida à hâter sa marche sur la rive droite, pour dégager l'armée de Sambre et Meuse, qui se trouvait menacée. — Jourdan répondit le 22, au rapport que Bernadotte lui fit d'avoir en présence 12 à 15 mille autrichiens, par l'ordre de les recevoir de pied ferme, et de se replier, en cas d'échec, sur Nürnberg, avec promesse de lui envoyer la division de cavalerie, si lui-même n'en avait pas besoin. Il tempérait ces dispositions fâcheuses, en lui faisant espérer que la marche de Moreau, sur la rive gauche du Danube, le dégagerait bientôt. Les deux Généraux igno-



SITUATION ET ÉMLACEMENT DES ARMÉES,

A L'ÉPOQU DU 22 AOUT 1796.

AUTRICHIENS.

ARMÉE DE BAVIÈRE.	Nombre de Bataillons.	Nombre de Escadrons.	Effectif.
Corps autrichien du comte Latour sur le Lech, depuis Landsberg jusqu'à Rain.	13	28	1,500 h. (Latour et Condé)
Corps de Condé.	3½	9	
Corps autrichien de Frœlich, sur l'Iser supérieur et dans le Vorarlberg.	12	16	1,800
Total.	28½	53	30,00
ARMÉE DU HAUT PALATINAT.			
Corps autrichien du comte de Wartensleben sur la Naab, entre la Schwarzach et Schwan, y compris les détachemens de Rosshaupt, Ratisbonne et Taswang.	39	105	34,00
Corps autrichien sous les ordres immédiats de l'archiduc Charles, en route sur Neumarkt.	28	56	28,000
Total.	67	161	62,000
GARNISONS DES PLACES DU RHIN.			
Garnisons de Mayence, Mannheim et Philipsburg.	48	9	30,000

FRANÇAIS.

ARMÉE DE RHIN ET MOSELLE.	Nombre de Bataillons.	Nombre de Escadrons.	Effectif.
Sous les ordres immédiats du général en chef Moreau, cinq divisions d'infanterie, une de cavalerie, sur le Lech, aux environs d'Augsburg.	64	80	59,500 h.
Corps de Lecourbe, à Bregenz, Isni et Kempten.	7	3	6,500
Corps de Scherb, observant Mannheim et Philipsburg.	3	2	3,050
Garnisons de Kehl, Strasbourg, Landau et Bitche.	9	4	8,500
Total.	83	89	77,450
ARMÉE DE SAMBRE ET MEUSE.			
Sous les ordres du général en chef sur la Naab, entre Naaburg et Schwandorf, quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie.	»	»	36,000
Division Bernadotte, à Neumarkt.	»	»	9,000
Corps du général Marceau, employé au blocus des places de Mayence, Cassel et Ehrenbreitstein.	»	»	26,000
Total.	»	»	71,000

RÉCAPITULATION.

	Nombre de Bataillons.	Nombre de Escadrons.	Effectif.
Armée de Bavière.	28½	53	30,300 h.
Armée du haut Palatinat.	67	161	62,000
Garnisons.	48	9	30,000
Total général.	143½	223	122,300

RÉCAPITULATION.

	Nombre de Bataillons.	Nombre de Escadrons.	Effectif.
Armée de Rhin et Moselle.	»	»	77,450 h.
Armée de Sambre et Meuse.	»	»	71,000
Total général.	»	»	148,450

raient également les forces qu'ils avaient en présence, et l'arrivée de l'Archiduc sur les bords de l'Altmühl. Cependant, ce Prince avait trouvé la solution d'un problème difficile : celui d'amener, malgré sa faiblesse, un nombre supérieur d'hommes au point décisif. Beaucoup de militaires trouvèrent ses manœuvres hasardées ; mais l'observateur impartial, qui en apprécie toutes les circonstances, y reconnaît une confiance fondée sur de justes calculs. En assurant sa marche sur Neuburg, il avait réuni assez de troupes au point où il pouvait espérer, en cas de réussite, un grand résultat, sans craindre, en cas d'échec, plus de désastres qu'en se retirant dans la direction primitive. C'est ainsi que les Généraux doivent penser et agir, quand de leurs opérations dépend le salut de l'Etat.

A cette époque, la situation des affaires, les vues et les rapports des armées opposées avaient totalement changé ; et les troupes des deux partis occupaient les positions indiquées au tableau ci-contre :

CHAPITRE II.

Bataille d'Amberg, du 24 août.

L'Archiduc avait porté un si gros corps de troupes sur Neumarkt contre Bernadotte, que sa supériorité semblait lui assurer la victoire. Il se trouvait sur le flanc de Jourdan; mais cet avantage n'était qu'instantané, et il fallait autant de rapidité que de prudence, pour en obtenir de grands résultats; car il n'y avait pas de milieu entre une victoire décisive, et une retraite honorable en Autriche : la première était douteuse et peu probable, la dernière dépendait de l'arrivée du Prince sur la rive droite du Danube, avec assez de forces pour combattre; elle paraissait inévitable, par la tendance de Wartensleben à se jeter en Bohême.

Pour s'assurer de la force et de la position de l'ennemi, l'Archiduc fit reconnaître, le 22 août au matin, ses avant-postes sur la route de Teining, avec 3 bataillons et 6 escadrons. L'avant-garde autrichienne occupait Seibers-

dorf, avait les siens à Batzenhausen. Les environs de Teining sont coupés de hauteurs et de forêts, néanmoins assez éloignées de la route pour ne pas gêner la marche des colonnes. En avant de ce bourg, le terrain s'élève, et forme plusieurs mamelons peu escarpés, du côté de Ratisbonne; mais abruptes et couverts d'un bois épais, du côté opposé: sur leurs derrières, la Laber, ruisseau peu considérable, coule dans un vallon marécageux; sa rive gauche est resserrée par des hauteurs boisées, plus élevées et escarpées. Du côté de Ratisbonne, est situé le mont appelé Teiningerberg, dont la pente est aussi très-roide vers la contrée ouverte. La route tourne à droite, traverse le gros bourg situé au pied du mont, dans un défilé, longe la Laber, et passe par la forêt qui s'étend depuis le ruisseau jusqu'à Neumarkt, ville située dans un bassin assez découvert, circonscrit de montagnes boisées où se réunissent les routes d'Ingolstadt, Ratisbonne, Amberg, Lauf et Nürnberg. La chaîne qui sépare ce bassin de la Laber, couverte presque par-tout de forêts, descend rapidement vers la plaine de Neumarkt, et se trouve coupée par la chaussée de Ratisbonne. La division Bernadotte s'y était établie dans la partie la plus découverte, en arrière de Tauern-

feld et de Leitenbach; la gauche, sur le point le plus élevé, à cheval sur la chaussée; l'avant-garde sur le Teiningerberg; les avant-postes, près de Batzenhausen; un détachement pour couvrir le flanc droit, sur la chaussée d'Ingolstadt.

Le 22 août, à dix heures du matin, les Autrichiens firent une reconnaissance. Les avant-postes français furent non-seulement rejetés sans résistance, mais on prit encore le Teiningerberg et Mitterstall. Les Impériaux pénétrèrent même à Teining, dont ils occupèrent une partie. L'Archiduc jugea par ce début, que l'ennemi n'était pas assez fort pour opposer une vive résistance; il résolut en conséquence de faire une attaque générale, à laquelle Hotze reçut l'ordre de coopérer; ce qui était resté au camp se mit en marche sur la route. Bernadotte voulant défendre le débouché de la Laber, fit avancer toutes ses troupes à mi-côte des hauteurs de Leitenbach et de Teining; et jeta des troupes dans cet endroit, ainsi que dans le défilé. Les Autrichiens qui s'étaient trop avancés furent repoussés; mais après avoir été renforcés, ils attaquèrent de nouveau sur trois colonnes. Protégés par une batterie placée sur le Teiningerberg, trois bataillons pénétrèrent à Teining, par la chaus-

sée; deux autres et six escadrons couvrirent la droite, par une fausse attaque sur Singhofen; enfin, deux bataillons entrèrent sur la gauche, dans le défilé. Vers le soir, l'ennemi fut obligé de se retirer: le combat fut d'autant plus opiniâtre de son côté, que les troupes impériales, qui étaient campées à Herrenried et Vilshofen, arrivèrent très-tard à Affalterbach, et ne purent y prendre part. Hotze, qui ne reçut pas à temps ses instructions, donna la chasse avec quelques divisions de son avant-garde aux postes établis sur la route d'Ingolstadt, et les poursuivit jusqu'aux portes de Neumarkt.

L'Archiduc pouvait faire mieux dans cette journée. Le but de sa reconnaissance étant de préparer l'attaque, il aurait dû faire suivre le reste de ses troupes à une distance convenable, pour n'être pas contraint à les engager, et pouvoir au besoin les mettre simultanément en action. Si Hotze avait été informé préalablement de cette opération, et eût reçu l'ordre de se comporter de même, on aurait sans doute atteint Neumarkt le 22, et battu complétement Bernadotte. Alors les Autrichiens auraient tiré un avantage d'autant plus grand de l'embarras de Jourdan, que deux jours de combat n'eussent pas éveillé son attention sur le danger qu'il courait.

Le 22, Bernadotte ne doutait plus qu'il ne dût céder à la supériorité de l'ennemi. Il fila dans la nuit par Neumarkt, et alla prendre position sur les hauteurs boisées, en arrière de la ville, entre la route de Nürnberg et Altdorf; sa droite, derrière Pœlting; sa gauche, derrière Blauhof; son avant-garde, à Neumarkt.

Le 23 août au matin, les Autrichiens s'avancèrent de tous côtés. Hotze s'était mis en marche à minuit, de Pollanden et Berching; 7 bataillons et 9 escadrons suivaient la grande route de Neumarkt; un bataillon et 2 escadrons prirent à droite, par les hauteurs de Wapersdorf, pour couvrir son flanc droit, et conserver les communications avec l'Archiduc; 10 bataillons furent détachés de Griesbach, par Freistadt, contre Postbauer, pour courir sur la route de Nürnberg et y répandre l'alarme. Le Prince Charles s'avança avec 10 bataillons et 24 escadrons, sur la route de Teining à Neumarkt. La colonne de Hotze se présenta la première vers cette petite ville, que les Français évacuèrent dès que son avant-garde fila à gauche, sur la route de Nürnberg, pour les couper. Hotze lui fit continuer sa marche sur cette route, jusques sur le flanc droit de l'armée ennemie, et défila ensuite par la ville. La co-

lonne de l'Archiduc vint la joindre, parce qu'elle ne put éviter le défilé, à cause du terrain marécageux. La canonnade s'engagea des deux côtés, et déjà les Impériaux commençaient à se développer, lorsque les Français se retirèrent derrière les hauteurs, par la forêt: leur cavalerie resta en avant pour couvrir la retraite, mais le feu de l'artillerie la chassa bientôt. Bernadotte se replia par Altdorf, en arrière de Lauf, suivi par 6 bataillons et 11 escadrons de Hotze, qui s'établirent à Hochdorf. Son avant-garde se battit pendant une heure à Berg, avec l'arrière-garde française, qu'elle repoussa encore le soir, d'Altdorf. Le prince de Lichtenstein arriva avec 2 bataillons et 16 escadrons, à Postbauer, et envoya des partis jusqu'à Nürnberg. L'Archiduc resta à Neumarkt, pour préparer l'opération décisive, dont les manœuvres précédentes n'avaient été que le prélude.

Il était ordonné à Wartensleben d'observer l'ennemi avec soin, et en cas qu'il fît un mouvement, de passer rapidement la Naab, et de l'attaquer. L'Archiduc lui annonça les succès des 22 et 23, et lui communiqua son projet de se porter le lendemain matin par Castel à Amberg, sur le flanc et les derrières de l'ennemi, pendant que quelques détachemens

le préviendraient aux défilés de la Pegnitz (1); il lui enjoignit en même temps d'attaquer sans balancer.

---

(1) L'opération de l'Archiduc contre l'armée de Sambre et Meuse, lui acquit une juste réputation. Ce fut, après la marche de Clairfayt, à la fin de 1795, le plus beau mouvement stratégique que les Autrichiens eussent exécuté dans cette guerre. Quelques militaires ont reproché au Prince d'avoir marché, après l'affaire de Neumarkt, par la droite pour joindre son lieutenant, au lieu de lui prescrire un mouvement par la gauche *sur Castel*, afin de l'attirer à lui et de prévenir Jourdan à Nürnberg. Il paroît en effet que se trouvant déjà derrière le flanc droit de l'ennemi, il abandonna cet avantage pour se porter méthodiquement sur son front. Mais peut-être fut-il retenu par la crainte de livrer à son adversaire la route directe de Ratisbonne, ou par le défaut de chemin praticable de Lengenfeld à Castel. Quoi qu'il en soit, nous n'avons rapporté cette circonstance que parce qu'elle nous donne l'occasion de rappeller qu'on *doit observer comme règle générale, quand on prend l'initiative sur l'ennemi, et qu'on est parvenu à établir un grand corps sur l'extrémité de sa ligne, de le faire appuyer successivement par ceux qui seraient restés devant le front, afin de la culbuter plus vivement, et de gagner les communications de l'adversaire.* L'oubli de ce principe fit perdre à un Maréchal français le fruit de la bataille de Bautzen; car ayant débouché par Glein et Preititz derrière la droite des Alliés, il aurait dû continuer son mouvement à gauche, comme on le lui pro-

Jourdan, informé de sa situation par les rapports de Bernadotte, se décida le 23 août au matin à se retirer sur la Pegnitz, et mit ce jour-là même son parc et ses équipages en mouvement. La division de cavalerie fut détachée par Vilshofen vers Neumarkt, soit pour renforcer Bernadotte, soit pour couvrir, au pis-aller, le flanc de l'armée qui devait se retirer le lendemain. L'armée reçut l'ordre de partir dans la nuit, laissant l'arrière-garde et les avant-postes quelque temps sur la Naab, pour couvrir son mouvement.

Mais la position des Français était telle, qu'ils ne pouvaient rien faire sans être vus. Dès que les Autrichiens aperçurent la marche du parc, ils se disposèrent à le suivre. Wartensleben, dans l'après-midi, fit passer la Naab à droite de Frohnberg, à 4 régimens de cava-

posa, au lieu d'aller par la droite sur les hauteurs de Klein-Bautzen, se remettre ainsi devant le front d'un ennemi déjà tourné par des forces considérables. L'Archiduc n'obtint de sa belle manœuvre que de minces résultats; et une armée de 42 mille français, à cent lieues de ses frontières, se retira sans perte sensible jusques sur le Rhin, quoique prévenue sur ses communications par un adversaire qui comptait 66 mille hommes, dont 20 mille de cavalerie.

lerie, afin de chasser les postes établis dans les prairies de l'autre côté. Il inquiéta en même temps toute la ligne, en faisant jouer les batteries de gros calibre placées sur l'Ensiedelberg. L'armée française prit les armes; mais on ne tarda pas à juger qu'elle n'avait pas l'intention de se maintenir dans sa position, car ses avant-postes se bornèrent à tirailler avec les Autrichiens qui avaient passé la rivière, sans faire des tentatives sérieuses pour les repousser.

A onze heures du soir, les colonnes françaises se mirent en marche; la division Lefebvre se retira de Naabburg sur la chaussée de Sulzbach, jusqu'à Hambach, où elle prit position: Collaud, Grenier et Championnet se rendirent à Amberg; les deux premiers par la grande route, le dernier par Haselmühl. Les avant-postes autrichiens gagnèrent assez de terrain, pour que les colonnes qui les suivaient pussent passer à minuit la Naab à Schwarzenfeld, et se former avant le jour, sur sa rive droite. Wartensleben avait fait toutes ses dispositions dans le but d'attaquer la position ennemie; les avant-postes escarmouchèrent jusqu'à trois heures, et les Français se replièrent alors sur Amberg.

Au point du jour, les Autrichiens se mirent

en mouvement : Wartensleben se borna, contre sa première intention, à détacher un bataillon et 3 escadrons, pour couvrir sa droite par Ezdorf et Penningthan, à Aschach. Une colonne de 9 bataillons et 24 escadrons, sous le commandement de Kray, destinée d'abord à attaquer Grafenried, marcha par Vœlfering, Hitling et Hiltersdorf à Engelstadt : l'autre de 13 bataillons et 22 escadrons, conduite par le Général en chef même, suivit la chaussée jusqu'à Germersdorf. Un détachement de cavalerie se porta à gauche, sur Irlohe, lequel était destiné, d'après le premier plan, et au cas que les Français résistassent, à favoriser l'attaque qu'une troisième colonne exécuterait de Schwandorf sur Kreit. Mais celle-ci fut retardée au passage de la Naab, et n'arriva à Amberg qu'à la fin du combat, prétextant le temps employé à rétablir le pont de Schwandorf.

Aussitôt que Wartensleben fut parvenu au point où le terrain s'incline vers Amberg et découvre un vaste horizon, il embrassa d'un coup d'œil la position de l'armée française, et forma ses colonnes sur deux lignes : leur droite sur les hauteurs boisées de Krumbach, et leur gauche appuyée à la Vils, près de Lengfeld. Le centre sur le terrain élevé, en

arrière de Krumbach, Germersdorf et Kinersbruck. C'est de là qu'il fit ses dispositions d'attaque contre Amberg.

Cette ville est coupée par la Vils, dont l'élévation des berges, et les environs marécageux, forment presque par-tout un défilé. La partie bâtie sur la rive gauche, se trouve dans un fond resserré par un plateau étroit, escarpé et boisé, qui s'étend parallèlement à cette rivière vers Rahering : sur ce plateau s'élèvent plusieurs mamelons, dont le plus remarquable, nommé Mariahilfsberg, commande non-seulement Amberg, qui est vis-à-vis, et la route de Hambach; mais encore celle de Sulzbach et les hauteurs en arrière de la ville, de l'autre côté de la Vils. Un chaînon moins élevé qui se détache de Rahering, contourne Amberg, et va s'appuyer au cours inférieur de la Vils, non loin de son point de départ. La crête de celui-ci est coupée par un vallon où serpente un petit ruisseau qui, après avoir passé devant Krumbach, arrose Moos, Germersdorf et Kinersbruck, avant de se jeter dans la Vils, vis-à-vis du moulin, dit Haselmühl.

Sur la droite de cette rivière, des versans opposés des montagnes d'où sort la Pegnitz jaillissent quelques ruisseaux qui creusent par leur chute d'étroits contreforts. Le plus élevé

de ceux-ci part de la forêt de Siebeneichen, s'étend en forme de croissant, jusqu'à Ingelsee près d'Amberg, et forme derrière la ville, un plateau qui s'incline doucement vers le ruisseau qui coule à son pied. La partie d'Amberg située sur la rive droite de la Vils, est bâtie sur son penchant; mais ne le couvre pas en entier, et s'en trouve dominée. Une crête de rocher couronne ce plateau, de Neuricht à Arzthaus; et en arrière, comme du côté de la Vils, sa pente va se perdre dans une masse de rochers très-escarpés. La route de Sulzbach passe entre ce massif et la Vils, dans une petite plaine, et chemine parallèlement aux montagnes, après les avoir tournées. Le ruisseau qui longe le plateau formé par ce contrefort, reçoit d'autres petits courans, et après s'être réuni près de l'hôpital à celui qui jaillit de la gorge rocailleuse d'Ammerthal, il ceint une partie de la colline sur laquelle Amberg est assis.

Le centre et la droite de l'armée française étaient sur ces différens plateaux. La division Championnet, appuyée à la forêt et à la gorge d'Unter-Ammerthal, étendit son aile gauche vers l'hôpital. Grenier fut placé dans le prolongement de cette ligne, et occupa le plateau derrière la ville; leurs avant-postes sur le front respectif des divisions. La cavalerie

et l'artillerie de la dernière, se trouvaient dans la partie découverte, qui s'étend d'Amberg à Kæffering. La forêt de Hirschwald et Haselmühl, dont le pont et le moulin étaient occupés, formaient une position isolée, qui, présentant sa droite et refusant sa gauche, était presque parallèle à la route d'Amberg à Castel. La division Collaud fut portée sur la rive gauche de la Vils, pour s'assurer de celle de Schwarzenfeld et de Schwandorf. Sa droite s'appuya à ce ruisseau, son centre couronna les hauteurs les plus rapprochées d'Amberg, jusqu'à Rahering, d'où la gauche se replia vers le ruisseau qui vient d'Aschach. Cette position de l'armée française était essentiellement défectueuse : malgré l'élévation du terrain derrière Amberg, qui semblait être avantageuse, la division Collaud trop étendue, avait d'ailleurs sa gauche en l'air et se trouvait séparée de l'armée par le défilé d'Amberg, trop près de ses derrières. La retraite ne pouvait s'opérer que difficilement, car la ville par où elle devait avoir lieu, aussi bien que les routes de Hambach et de Sulzbach, se trouvaient sous le feu du Mariahilfsberg, et des hauteurs de la rive droite qu'elle était forcée d'abandonner. Les divisions Grenier et Championnet avaient à dos une masse de rochers, qui ne leur lais-

sait de passage que sur les deux extrémités de leur ligne. La première était obligée de défiler sur le même chemin que Collaud, après avoir passé Amberg. A la gauche, il n'y avait que de mauvaises traverses dans les montagnes. La route de Sulzbach destinée pour la retraite, courait dans la direction la plus désavantageuse, c'est-à-dire, parallèlement à la position et derrière sa droite. Toutefois, c'est là que Jourdan attendit l'ennemi : on pourrait lui reprocher encore d'avoir renforcé sa droite sans mesure, vu que la gauche était exposée à l'attaque d'une masse beaucoup plus considérable; mais il inféra avec fondement, d'après les règles ordinaires de la guerre, que le principal effort viendrait du côté où se trouvait le Général en chef, et il lui parut plus urgent d'assurer le point derrière lequel passait sa ligne de retraite. C'est sans doute pour cette raison qu'il réunit sa cavalerie à la division Championnet, après l'avoir retirée vers Amberg.

Bonnaud était en effet arrivé le 23 août, par des chemins de traverse, à Vilshofen, où bientôt des partis autrichiens le cernèrent. Les patrouilles qu'il envoya vers Neumarkt et Velburg, n'ayant trouvé d'issue nulle part, il ne

douta plus que Bernadotte ne battît en retraite, et n'eût abandonné Neumarkt. Des hussards autrichiens s'étant glissés entre lui et Jourdan, et interceptant tous leurs rapports, augmentèrent son embarras.

Dans cette position, il crut n'avoir pas de meilleur parti à prendre que de gagner la chaussée de Castel à Amberg, pour couvrir la retraite de l'armée de ce côté. Il parvint à Castel le 14 au matin, au moment où l'avant-garde de l'Archiduc arrivait sur les hauteurs de Pfaffenhofen, et se forma en conséquence derrière le défilé, pour arrêter son passage aussi long-temps que possible.

La route d'Amberg à Neumarkt passe à Castel, dans un ravin bordé de rochers escarpés, au milieu duquel coule la Lauterbach, qu'elle cotoie par Pfaffenhofen et Neumarkt. Ce premier endroit et Castel, sont dans la vallée, et ont tous deux quelques maisons appuyées aux rochers.

L'Archiduc se mit en marche de Neumarkt avant le jour, avec 6 bataillons et 16 escadrons, après avoir détaché sur Altdorf, au soutien de Hotze, le reste de son corps sous Sztarray. Il attira, chemin faisant, 9 escadrons placés en avant-postes, et s'approcha de Castel

où il aperçut la cavalerie française qui escarmouchait avec les hussards autrichiens, à l'issue du ravin.

Incertain sur la force de l'ennemi, il forma ses troupes en bataille derrière le défilé, sur les bords duquel on plaça de l'artillerie de part et d'autre. Les Impériaux, qui voulaient s'assurer du nombre et de l'intention des Français, détachèrent de la cavalerie légère à droite de Castel, où l'on peut passer la Lauterbach. Cette tentative indiquant à Bonnaud la supériorité de ses adversaires, il se retira à l'instant où on l'informa de leur apparition sur ses derrières. Dans l'intervalle, Jourdan prévenu de son arrivée sur la chaussée de Castel, avait envoyé 2 régimens de cavalerie et 3 bataillons à sa rencontre : l'infanterie occupa les forêts d'Ursenulm, pour recueillir la division qui se repliait sans perte sur la position, quoique assaillie de tous côtés par les troupes légères.

Aussitôt que les hauteurs en arrière de Castel furent évacuées, l'Archiduc s'avança par Ursenulm, et s'y établit sur le terrain élevé, au pied duquel s'étend de Weyerzant à Haag, le bois qui se lie à la forêt qui couvre tout le pays entre la Lauterbach et la Vils, jusqu'à Schmidtmühl.

Il n'était pas prudent d'attaquer la position, et de s'engager dans la forêt avant de l'avoir reconnue, et que Wartensleben fût en mesure de prendre part à l'action. Mais bientôt on aperçut son attaque, laquelle reconnut de son côté les mouvemens de l'Archiduc. Cette circonstance enflamma le courage des soldats autrichiens, et augmenta la confiance de leurs Généraux. Elle produisit un effet contraire sur Jourdan, qui ne put empêcher la réunion des colonnes ennemies, et sentit, dans sa mauvaise position, l'impossibilité de lutter contre des efforts aussi redoutables.

Wartensleben avait formé trois attaques : Kray, commandant la première, devait forcer l'aile gauche de la division Collaud à Rahering, et derrière Aschach, et se rendre maître du Mariahilfsberg, d'où il pouvait tourner la position, menacer la route de Sulzbach, et couper tout-à-fait celle de Hambach. Wartensleben devait avancer la sienne sous la protection d'une vive canonnade contre le centre de Collaud, pendant qu'une colonne de 2 bataillons et 20 escadrons irait se joindre à l'Archiduc. Avec celle-ci, le général Hadik délogea l'ennemi du moulin de Haselmühl, et y passa la Vils, ainsi qu'à Lengfeld. La ca-

valerie des avant-gardes Grenier et Championnet, se replia dans la position de l'armée, et sur l'infanterie qui occupait le ravin d'Amberg. Les Autrichiens se formèrent à Kæffering, et engagèrent une canonnade, pendant laquelle l'Archiduc déboucha de la forêt d'Ursenulm. Bientôt il entra en ligne avec Hadik, qui poursuivait l'ennemi entre Ramertshof et la chapelle Saint-Sébastien, en avant d'Amberg.

Déterminé à opérer sa retraite sur Sulzbach, Jourdan la commença avant que les Autrichiens pussent arriver sur son centre, et l'attaquer; il la continua sous la protection de son artillerie, pendant que l'arrière-garde escarmouchait avec les troupes légères impériales. Les divisions Bonnaud, Championnet et Grenier, que les Autrichiens n'avaient pas attaquées sérieusement, quittèrent leurs positions sans grandes difficultés; néanmoins, leur arrière-garde, commandée par le général Klein, fut coupée et rejetée sur la gauche dans les montagnes, d'où elle chercha à gagner la route de Hersbruck. Collaud se trouva dans une position plus critique : poussé vivement par des forces considérables, en se retirant le dernier il ne put éviter l'engagement, et défila avec peine par Amberg et sur un pont au-dessus. Son arrière-

garde en vint plusieurs fois aux mains et fut retardée dans sa marche. Il établit quelques troupes et de l'artillerie sur le plateau en arrière d'Amberg, mais il l'abandonna aussitôt que 6 bataillons de grenadiers pénétrèrent dans la ville, pour l'attaquer de vive force. Alors la cavalerie impériale déboucha sur la route, poursuivit son arrière-garde qui descendait l'Erzberge, et l'atteignit dans une petite plaine non loin de la ferme de Wieselhof. Les faibles escadrons français furent bientôt dispersés, et la 20e demi-brigade légère succomba après avoir formé un carré, et repoussé plusieurs charges (1).

L'Archiduc avait atteint son but; ses troupes

---

(1) Ce fut la 23e de ligne, aux ordres du général Ney, qui, après avoir soutenu plusieurs charges de toute la cavalerie et des réserves commandées par le général Wernek, fut victime dans cette occasion. Son dévouement sauva l'armée, car il lui donna le temps de reprendre l'avance nécessaire pour effectuer sa retraite. La 20e légère, conduite également par Ney, placée en échelon, parvint à gagner les bois sans être entamée. Si les Autrichiens s'étaient contentés de contenir la 23e par quelques escadrons, et qu'ils eussent continué la poursuite avec leur immense cavalerie, on ne peut trop juger comment Collaud s'en serait tiré : mais il est à croire que sa division eût été infailliblement perdue.

étaient très-fatiguées, et la nuit approchait. Il les établit dans les positions abandonnées, la droite en avant d'Amberg, la gauche à Fahrstein. Ses troupes légères le poursuivirent jusqu'à Poppenricht, Altmanshofen, Rosenberg, Kropfersricht et Diedersberg; mais le bois derrière Rosenberg resta occupé par l'ennemi : Jourdan se reploya jusqu'à Sulzbach; la division Grenier tint les hauteurs à droite et derrière la ville, vers Lauf; Collaud fut placé en avant de Sulzbach, le front couvert par la Vils; Championnet à Pachelsfeld, pour protéger la droite.

Le combat d'Amberg est du nombre de ceux qui furent décidés avant que les armées se trouvassent en présence, et dont le succès fut amené et assuré par des manœuvres. Amberg est un point stratégique, à l'embranchement des routes de Schwarzenfeld et de Ratisbonne à Schwandorf, de Neumarkt et de Nürnberg à Sulzbach, et de Baireuth à Hambach. La nature du pays empêche que les chemins qui coupent transversalement ces cinq routes, servent aux mouvemens des colonnes. Il faut nécessairement être à Amberg, pour passer de l'une sur l'autre. La route de Nürnberg au Danube par Neumarkt, s'écarte de celle d'Amberg par Schwarzenfeld, et ne commu-

nique avec celle-ci que par les traverses de Lauf et d'Altdorf, ou par la chaussée de Neumarkt. Cette ville est plus près de la Regnitz qu'Amberg, et l'éloignement entre cette dernière et Neumarkt, est plus grand que celui d'Amberg à Schwarzenfeld. Aussi dès que Jourdan fut arrivé dans ce dernier endroit, il ne lui resta d'autre parti à prendre que d'avancer, ou de se retirer sur Amberg; car c'est de là seulement qu'il était en mesure de continuer sa retraite, ou de faire un mouvement de flanc. Mais pour opérer cette manœuvre en se portant d'Amberg à Neumarkt, il fallait être certain d'atteindre son but, et de gagner une bonne ligne de retraite, ou du moins de ne pas perdre celle d'Amberg; sinon, on courait risque d'être rejeté dans les montagnes, et d'y être défait. Or, où était cette certitude, lorsque l'Archiduc avait réuni beaucoup de troupes auprès de Neumarkt, et qu'au même moment Wartensleben, dans une position offensive, se trouvait en mesure de suivre les Français aussitôt qu'ils se mettraient en mouvement, et de gagner Amberg, plutôt qu'eux Neumarkt?

Jourdan devait donc se retirer, et ce n'est pas d'avoir pris ce parti qu'il faut lui faire un reproche; sa faute consiste seulement en

ce qu'il ne le fit pas, au moins jusqu'à Sulzbach, et qu'il garda une position, d'où il ne pouvait s'opposer à la jonction de l'ennemi. S'il voulait la conserver, il fallait attirer la division Lefebvre qui était à Hambach, sans destination précise; ce qui aurait renforcé considérablement son aile gauche, et ne l'eût pas exposée à être défaite. Il n'y a qu'une grande avance sur son adversaire, qui puisse assurer à celui qui bat en retraite, une marche tranquille et la liberté de ses mouvemens, la conservation de ses forces physiques et morales, et par conséquent, la possibilité de mettre à profit toutes les occasions de réparer ce qu'il a perdu. On ne doit jamais s'arrêter sur un point de la ligne de marche, où l'on est restreint dans ses manœuvres, et d'où l'ennemi peut en prendre une plus courte pour se porter contre nos communications. Après avoir commis la faute de prendre la route d'Amberg au lieu de celle de Neumarkt, Jourdan aurait mieux fait de rester à Amberg, jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de ce qui se passait en avant de lui et dans la vallée du Danube; ou devait au moins, à son arrivée sur la Naab, forcer la position de l'ennemi, et avant tout l'Ensiedelberg, pour s'ouvrir la route de Ratisbonne.

L'Archiduc opérait sagement, bien que ses manoeuvres parussent en opposition avec les principes, qui prescrivent d'éviter celles dont le succès dépend d'un accord parfait entre des colonnes éloignées. Le Général qui a approfondi la science de la guerre, connaît les motifs de ces règles, et par conséquent aussi les cas qui demandent des exceptions; de telles opérations sont permises, lorsqu'on est sûr de ne point s'exposer à une attaque partielle, ou que cet inconvénient est balancé par des raisons d'une plus haute importance. En effet, des manoeuvres combinées ne remplissent souvent pas leur but, parce que la coopération des colonnes est sujette à tant d'accidens, qu'elle donne à l'ennemi l'occasion de prévenir leur exécution, et de battre un corps après l'autre. On n'avait pas sujet de craindre que Jourdan commît en même temps les plus lourdes fautes de Stratégie et de Tactique; c'est-à-dire, qu'il donnât prise sur sa ligne de retraite, dans le seul dessein d'empêcher la réunion des colonnes autrichiennes; et l'Archiduc, en pesant ces considérations, semblait suffisamment autorisé à s'écarter un instant des principes susmentionnés.

CHAPITRE III.

Passage du Lech par le général Moreau. — Combat de Friedberg, du 24 août.

Moreau laissa retirer paisiblement la grande armée autrichienne, après la bataille du 11 août, et ne se mit en mouvement que lorsqu'elle eut passé le Danube. Il se porta sur la Wernitz, en vue de passer ce fleuve à Donauwerth; mais le pont de cette ville se trouvant rompu, il rétrograda, et le franchit le 19 août, avec 48 bataillons et 66 escadrons, à Hochstædt, Dillingen et Lauingen, pour aller prendre position derrière la Zusam.

Si Moreau s'était avancé sur la rive gauche du Danube vers Neuburg, il se serait mis en communication avec Jourdan, et la réunion des armées autrichiennes eût été impossible; mais il y songea si peu, qu'il ne chercha pas même à déposter un parti d'hussards, d'Eich-

stædt, et se contenta de laisser un poste sur le Schellenberg (1).

Le 20 août, l'armée de Rhin et Moselle se porta sur la Schmutter, et s'établit entre Eggelshofen et Traisheim; la seconde division de l'aile droite, en avant de Mindelheim. Les Autrichiens s'étaient retirés derrière le Lech, et en avaient détruit les ponts.

Le 22, les avant-postes des Autrichiens qui

---

(1) De toutes les fautes commises dans cette campagne, la marche du général Moreau en Bavière paraît la plus grande. On ne peut lui reprocher d'avoir passé d'abord le Danube à Dillingen, car il n'avait pas la moindre idée du mouvement de l'Archiduc contre Jourdan. Il le croyait, au contraire, toujours devant lui sur le Lech : mais au milieu de l'Allemagne, où les Français avaient alors tant de partisans, ce mouvement n'aurait pas dû lui rester si long-temps caché. Quoi qu'il en soit, l'intérêt des deux armées françaises était de se rapprocher le plutôt possible du Danube, et de se diriger sur Donauwerth et Neuburg, et non sur Munich et Amberg.

Cette faute, que Moreau aurait dû corriger lorsqu'il connut la marche du Prince contre Jourdan, fut encore aggravée par la continuation de son mouvement excentrique. Il fallait ou rester sur le Danube, ou marcher vers Jourdan pour le dégager : s'enfoncer en Bavière, c'était tout perdre et ne vouloir rien sauver.

se trouvaient encore sur la rive gauche, furent jetés sur l'opposée, et les Français prirent une position en avant de Steppach, face à Augsburg : une partie de leur aile gauche s'établit vis-à-vis de Rain.

Le 23 août, ils reconnurent le cours du Lech, et firent des préparatifs pour le franchir. Les gués qui existent aux environs d'Augsburg, et l'espérance d'en rétablir facilement les ponts, décidèrent le général Moreau à donner la préférence à ce point.

Les troupes de Latour étaient réparties de la manière suivante : l'aile gauche, de 12 bataillons et 16 escadrons, faisant 9 mille hommes et 2,800 chevaux, aux ordres de Frœhlich, s'étendait en partie de Schœngau, vers les débouchés des montagnes qui séparent le Tyrol de la Souabe. Dans le Vorarlberg, était un détachement, auquel se joignirent 5 bataillons et 2 escadrons, que le maréchal Wurmser y avait laissés à son départ pour l'Italie. L'aile droite, de 7 bataillons et 16 escadrons, forte de 4,700 hommes et 2,600 chevaux, commandée par le général Mercantin, défendait à Rain le passage du Lech.

Entre ces deux ailes, se trouvait à Lands-

berg, le corps de Condé, de 3,500 fantassins et de 1,500 chevaux; 6 bataillons et 12 escadrons, faisant 4,200 hommes de pied et 1,800 de cavalerie, sous les ordres immédiats de Latour, occupaient Friedberg; enfin, 3 compagnies et 6 escadrons de ce corps étaient détachés en avant-postes sur le Lech.

Les hauteurs de Friedberg, qui bordent cette rivière, en sont trop éloignées pour la défendre, et empêcher l'ennemi de se déployer dans la plaine à droite. En les regardant de face, elles paraissent propres à la défensive, parce que leur commandement procure un feu rasant. Cependant, comme elles se développent parallèlement à la rivière, et que la quantité de gués et les rives boisées de celle-ci, présentent plusieurs points de passage favorables; qu'on peut par-tout s'approcher des hauteurs et les gravir; de quelque manière qu'on y place un corps, il est impossible d'empêcher l'ennemi de s'avancer. A plus forte raison ne pouvait-on se flatter d'atteindre ce but avec les 6 bataillons qui occupaient Friedberg, sans aucun appui.

Moreau réunit le gros de son armée pour l'attaque de cette position. La division Laborde

de 7 bataillons et 3 escadrons, 6000 hommes et 400 chevaux, resta seule sur la droite, à Bregenz, Isni, et en avant de Kempten, pour observer les Autrichiens dans ces contrées. Un poste de la gauche occupa le Schellenberg, et un faible détachement fut placé vis-à-vis de Rain. Le reste de l'aile gauche aux ordres de Desaix, le centre et la réserve commandés par Saint-Cyr, comptant ensemble 48 bataillons et 66 escadrons outre 16 bataillons et 14 escadrons de Ferino, étaient prêts à prendre l'offensive, et formaient un total de 53 mille hommes et 6 mille chevaux.

Le jour même que l'Archiduc battait Jourdan à Amberg (24 août), les colonnes de l'armée de Rhin et Moselle se réunirent devant les différens gués du Lech : la division Ferino de l'aile droite, à Hausstetten; Saint-Cyr, avec les divisions du centre, en avant d'Augsburg; Desaix, avec la gauche, à Langweit. La réserve fut placée entre Hausstetten et Augsburg, afin de soutenir les attaques de la droite et du centre. Le passage des gués fut difficile, à cause de la crue des eaux. Ferino passa avec 6 bataillons, 2 régimens de cavalerie et 2 pièces de canon, à Hausstetten, marcha au pas redoublé dans la plaine, pour gagner les hauteurs voisines et les villages de Küssingen et Mœringen.

Les Autrichiens ayant placé leur infanterie derrière Friedberg, et détaché seulement quelques partis de cavalerie dans cette contrée, il fut aisé aux Français de prendre ces villages, et de se mettre en bataille sur les hauteurs, vers Ottmaringen. Le reste de la cavalerie de Ferino et 2 régimens de la réserve, suivirent ces troupes, et se tournèrent immédiatement après le passage, à gauche vers Lechhausen, pour faciliter le débouché de Saint-Cyr. Celui-ci, placé en avant d'Augsburg, s'était contenté jusqu'alors d'amuser les postes ennemis, par une vive canonnade. Il passa avec 6 bataillons et 2 régimens de cavalerie, à deux gués au-dessus et au-dessous de Lechhausen, repoussa les troupes légères des bords du Lech, et fit occuper le village de Hochzell, ainsi que les bois environnans. La nature des gués ne permettant pas à l'artillerie de passer, on rétablit à la hâte les ponts d'Augsburg détruits par l'ennemi.

Aussitôt après, Saint-Cyr s'avança avec le centre vers Friedberg et Wülfershausen, pendant que Ferino, que les Autrichiens s'efforçaient en vain d'arrêter en avant de Küssingen, attaquait Ottmaringen. On n'y fit pas grande résistance. Latour, se voyant pris à dos et en flanc, se retira sous la protection de sa

cavalerie; mais, au lieu de prendre la route d'Aichach, menacée seulement par la colonne qui marchait sur Wülfershausen, il préféra celle de Munich, où il fallait traverser la Paar, et défiler par Ottmaringen, que Ferino venait d'enlever. La tête de la colonne ne fut pas plutôt à l'entrée du village de Rinethal, que l'ennemi l'enfonça et la sépara. Une partie des troupes gagna le Glon avec grande perte, le reste se rallia avec la cavalerie de l'arrière-garde, et se retira vers Aichach. Cependant, 4 bataillons et 3 régimens de cavalerie sous Desaix, qui avaient opéré leur passage à Langweid, sans artillerie, à cause de la difficulté du gué, ne prirent aucune part à la victoire, ni à la poursuite. Douze pièces de canon et un nombre considérable de prisonniers, furent les trophées du vainqueur. Après le combat, Moreau s'établit avec la division Ferino, sur les hauteurs entre Ottmaringen, Küssingen et Rinethal : la première division du centre, la droite à Ottmaringen, la gauche à Friedberg; la deuxième à gauche de cette ville, son avant-garde au-delà de la Paar; la première division de l'aile gauche sur plusieurs lignes entre le Lech et l'Acha; l'avant-garde sur les hauteurs, entre Scherneck et Rechling. Le surplus de cette aile resta sur la

rive gauche du Lech; le corps de réserve entre Stezlingen et Lechhausen.

Si l'on admet que Moreau voulut agir sans égard aux opérations de son collègue, et que son intention fut de s'avancer contre la frontière d'Autriche, on ne saurait disconvenir que son point de passage n'ait été bien choisi, et ses dispositions aussi habilement ordonnées qu'exécutées. La position des Autrichiens, au contraire, était la plus mauvaise de toutes celles qu'ils pouvaient prendre.

Lorsque l'Archiduc marcha contre Jourdan, il laissa un corps de 30 mille hommes sur la rive droite du Danube, non pour défendre la Bavière et soutenir des combats que la supériorité numérique de l'ennemi rendait inutiles; mais seulement pour masquer son mouvement autant que possible, et couvrir ses derrières et ceux de l'armée d'Italie.

Le premier objet, celui de cacher ses opérations, était atteint, lorsque les Français arrivèrent sur le Lech, car l'Archiduc se trouvait déjà à Teining; le second ne pouvait l'être que par l'établissement des troupes, et la direction de leur marche ultérieure.

Si l'on considère que le Tyrol offre peu de ressources en subsistances à une armée qui s'y engage, et que Moreau n'y pouvait diriger ses opérations, avant d'avoir pris pied en Bavière, afin de couvrir ses convois et ses magasins; on voit que, dans l'état actuel des choses, on avait peu de craintes à concevoir au sujet de cette province. Plus tard elles furent encore moins fondées; car avant que Moreau fût maître de toute la Bavière, l'Archiduc devait avoir battu Jourdan, ou l'être lui-même. Dans le premier cas, Moreau pouvait encore moins songer à se porter dans le Tyrol; et dans le dernier, où la seule armée en état de le retenir, eût été battue, il ne devait avoir d'autre objet que de se joindre à Jourdan, et d'opérer le long du Danube : le Tyrol tombait donc de lui-même, et sa conquête offrait trop peu de difficultés pour s'en occuper d'avance.

Si elle semblait presque impossible à Moreau, la marche d'une partie de ses troupes dans les montagnes, pour se mettre en communication avec l'armée d'Italie, n'aurait eu aucun motif, et eût rencontré des obstacles presque insurmontables. A la vérité, Bonaparte avait battu les Autrichiens, et bloqué la plus grande partie de leur armée dans Mantoue;

mais sa faiblesse ne lui permettait pas d'assiéger cette place, et de commencer en même temps une opération offensive; car toute la population du Tyrol était en armes, et soutenue des débris de l'armée impériale. Le corps détaché de celle de Rhin et Moselle, aurait dû par conséquent se porter jusqu'à Trente, pour opérer sa jonction avec Bonaparte. Or, Moreau, en s'affaiblissant ainsi, se serait enlevé les moyens de porter un coup décisif en Bavière, de forcer les Autrichiens à abandonner le Tyrol, et d'effectuer sa jonction avec l'armée d'Italie, pour la chercher sur une route plus longue et plus difficile. Ajoutons qu'un échec avant que le corps détaché eût atteint sa destination, eût rendu la retraite de celui-ci incertaine et très-difficile.

Toutes ces considérations prouvent assez que Moreau ne pouvait entreprendre d'opération dans le Tyrol; et que par conséquent, les Impériaux ne devaient tenir les débouchés des montagnes, que pour arrêter les diversions de ses partis, et doubler l'énergie de la population, armée pour la défense de ses foyers.

Le corps de Frœhlich, formant l'aile gauche, déjà renforcé par 5 bataillons et 2 escadrons de l'armée d'Italie, eût pu remplir

cet objet, sur-tout si l'on avait abandonné les premiers débouchés, et occupé les seconds à mesure que les Français s'enfonçaient en Bavière.

Sa force était d'environ 12 mille hommes; il n'avait contre lui que la division Laborde, de 7 bataillons et 3 escadrons; mais comme il se trouvait dispersé dans les montagnes entre Schœngau et Feldkirch, il ne put opposer de résistance nulle part, et encore moins culbuter Laborde, et faire des diversions vigoureuses sur le flanc et les derrières de l'armée ennemie. Ce corps manqua donc son but, qui était d'assurer et de couvrir les opérations principales de l'Archiduc, qui projetait de se réunir à Wartensleben, et de porter à Jourdan un coup décisif. Latour aurait dû jusques-là assurer la marche du Prince sur ses derrières, contre les entreprises de Moreau, puis couvrir son flanc gauche, et dans le cas où la grande armée autrichienne eût été forcée à la retraite, rester à sa portée, afin de se réunir à elle, et de suivre son mouvement rétrograde pour le rendre moins désastreux.

Si Latour était trop faible pour retenir son adversaire et l'empêcher à force ouverte d'avancer, il devait chercher à atteindre ce but, par la direction de ses mouvemens, et le

choix de ses positions. Le cours du Danube, la quantité de rivières qui s'y déchargent, l'avantage inappréciable d'avoir un pont assuré à Ingolstadt, lui en donnaient tous les moyens. Or, si Latour, au lieu de partager ses forces sur le Lech, en avait établi le gros à Rain, eût entretenu sa communication avec Frœhlich, par un cordon de cavalerie légère; et qu'il fût resté toujours sur le Danube, sans se laisser séparer de l'Archiduc, l'objet de son détachement aurait été parfaitement rempli. Moreau s'avançait-il contre lui? il n'avait qu'à éviter le combat, en se retirant sur Ingolstadt, où le pont lui donnait la faculté de passer le Danube, de s'établir de l'autre côté du fleuve, et d'envoyer seulement un détachement sur l'Iser, pour arrêter les partis de l'ennemi. Enfin, Moreau effectuait-il le passage du Danube? alors, il lui restait la position derrière le défilé impraticable de l'Altmühl.

En calculant le temps qui était nécessaire à Moreau pour passer le Danube et arriver jusqu'à l'Altmühl; on est convaincu que le combat entre l'Archiduc et Jourdan, devait être décidé avant qu'il fût effectué. Si la victoire restait à l'Archiduc, il pouvait, ou détacher assez de troupes vers l'Altmühl pour renforcer Latour;

ou, ce qui aurait encore mieux valu, l'attirer à moitié chemin, pour entreprendre, conjointement avec lui, une opération contre le flanc et les derrières de Moreau. Les suites d'un échec n'auraient pas été désastreuses : Latour, soutenant la retraite, l'armée, composée de toutes les troupes des deux corps, pouvait, au pis-aller, se retirer honorablement en Bohême; peut-être même dérober quelques marches à Jourdan, et tomber en forces sur Moreau, le battre, se jeter sur Ingolstadt, y passer le Danube, et gagner de cette manière l'Iser et l'Inn, avant l'ennemi. La séparation des corps autrichiens et leur éloignement du Danube rendait tout cela inexécutable, et eût permis à Moreau de disperser son adversaire, de franchir le Danube, et de poursuivre l'Archiduc.

Latour, voulant couvrir la frontière de l'Autriche, mit ainsi l'état à deux doigts de sa perte. Du moment où l'armée principale agissait contre Jourdan, il fallait n'avoir égard à aucune autre considération. La seule communication à couvrir et défendre, était celle de l'Archiduc. *Que Moreau aille jusqu'à Vienne*, lui dit le prince Charles, au moment de leur séparation, *peu importe, pourvu que je batte Jour-*

dan. (1). Mais Latour, avec toute la bravoure d'un soldat, n'avait pas la capacité d'un général : il aurait cru se déshonorer en cédant du terrain sans combattre.

---

(1) Ces paroles de l'Archiduc caractérisent un grand général : elles prouvent un coup-d'œil vaste et sûr.

CHAPITRE IV.

Retraite du général Jourdan à Schweinfurth.

La situation de Jourdan, après la bataille d'Amberg, était peu rassurante. Menacé de tous côtés par un ennemi supérieur en nombre, il ne lui restait pour opérer sa retraite, que de mauvais chemins dans une contrée difficile. Le meilleur et le plus court dans la vallée de la Pegnitz, lui était interdit. Dès que l'Archiduc, par la retraite de Bonnaud, ne vit plus d'obstacles à sa jonction avec Wartensleben, il ordonna à Hotze de s'avancer sur la Regnitz, et détacha Sztarray à son soutien. Ce dernier avait laissé 2 bataillons et 10 escadrons en position à Neumarkt, et s'était rendu le 24 août à Limburg. Le prince de Lichtenstein poussa jusqu'à Mœgelsdorf, et chassa l'ennemi de Nürnberg, où il s'empara d'un magasin et de 31 pièces de canon. Hotze attaqua, dans la forêt de Lauf, les troupes de la

division Bernadotte, et les força à s'en retirer dans la nuit.

La liberté des mouvemens, et la faculté qu'elle donne de former et d'exécuter un projet, est d'une grande importance à la guerre. Aussi quand on l'a perdue, on doit chercher à la regagner. Il faut, par conséquent, applaudir à la résolution de Jourdan, d'évacuer les montagnes sans délai; de rassembler son armée dans une contrée ouverte, où il pouvait, à son gré, reprendre l'offensive, se tenir sur la défensive, ou continuer la retraite dans la direction la plus avantageuse. Mais une circonstance malheureuse s'opposa à l'exécution de ce plan, en retardant le mouvement résolu. Le parc d'artillerie passait par Velden; les équipages par Wilseck, sur la route de Baireuth, pour se diriger de là sur Forchheim, par les mauvais chemins de montagnes. Quelques voitures qui avaient pris le chemin de la Pegnitz, vers Hersbruck, se croisèrent à Velden avec le parc, et y causèrent de l'embarras. L'armée fut forcée de s'arrêter et de prendre une position pour le couvrir, jusqu'à ce qu'il pût se remettre en route et gagner l'avance de quelques lieues. La marche du 26 fut donc très-courte. Les divisions Lefebvre et Collaud, qui se retirèrent à Wilseck, sous les ordres de

Kleber, se formèrent : la première, sur les hauteurs en arrière de cet endroit, en face de la Vils; la seconde, sur celles de Seibolsried. Jourdan établit les divisions Grenier et Championnet à Ober-Hirschbach, Bonnaud derrière elles.

Le jour suivant, aussitôt que l'artillerie et une partie des équipages furent en marche, et que la route eût été débarrassée des débris d'équipages qui l'encombraient, il s'effectua un mouvement général. Championnet se porta par Velden à Hipoldstein, et occupa Grasenberg. Grenier et la division de cavalerie prirent position à Petsenstein, Kleber à Pegnitz, d'où Jourdan l'attira en une marche forcée, pour lui faire relever, dans la nuit du 26 au 27, les divisions Grenier et Championnet, par les deux qu'il commandait. Les premières s'avancèrent derrière la Wissent, et s'établirent à Ebermanstadt. La division de cavalerie couvrit le flanc des colonnes en marche. Jourdan se lia avec Bernadotte qui, arrivé la veille sur la Wissent, s'était établi derrière Forchheim, entre le village de Reitz et la Regnitz.

Le 28 août, toute l'armée fut concentrée sur la Wissent. La gauche, formée de la division Lefebvre, s'appuya à Ebermanstadt; celles de Collaud et Grenier prolongeaient la ligne jus-

qu'à Reuth; et de là, Championnet l'appuyait à la Regnitz. La cavalerie et Bernadotte formaient réserve derrière la droite, entre Altendorf et Eggolsheim.

Les troupes légères autrichiennes poursuivirent l'ennemi avec tant de vivacité, qu'il y eut chaque jour des combats d'arrière-garde; et que les colonnes même furent inquiétées par des coups hardis. Dès la première marche, elles se jetèrent entre Jourdan et Kleber. Elles tombèrent, le 27, sur le quartier-général du premier, à Pretzfeld, et l'auraient fait prisonnier, s'il n'eût été défendu par les officiers de son état-major, et dégagé par les troupes qui accoururent à son secours.

L'Archiduc estimait trop peu l'avantage remporté à Amberg, pour ne pas chercher à livrer bataille. Son adversaire ne devait pas désirer moins vivement que lui d'en venir aux mains, pour donner une autre tournure à ses affaires. Les vues du Prince tendaient à mettre hors de combat Jourdan, afin de pouvoir se tourner contre Moreau, et délivrer la frontière d'Autriche des dangers qui la menaçaient. Mais ni l'un ni l'autre ne pouvait réaliser son projet par une simple manœuvre. L'Archiduc mettait tout en œuvre pour s'assurer le gain d'une bataille, en affaiblissant les forces phy-

siques et morales de l'armée française, en la harcelant sans cesse avec ses troupes légères, en cherchant à la prendre en flanc avec son aile gauche, et s'emparant de ses communications. L'armée, prête à combattre, suivait sur des directions telles, qu'elle pouvait se réunir et se déployer promptement, sans donner de prise sur les siennes. Afin d'en être plus certain, l'Archiduc prit des mesures pour diriger les convois de munitions qui lui arrivaient des Etats héréditaires, par la Bohême, sur Schwarzenfeld; et plus tard, lorsque Bamberg fut délivré, par Egra.

Les troupes restées à Neumarkt furent portées à 8 bataillons et 22 escadrons, et confiées à Nauendorf, qui se mit en marche le 27 août vers le Danube, pour couvrir la nouvelle communication de sa rive gauche contre les entreprises de Moreau, et renforcer le point de la ligne de défense de Latour, qui pouvait devenir très-important pour les opérations générales.

Le lendemain de la bataille d'Amberg, toutes les troupes autrichiennes se portèrent en avant. Lichtenstein, de l'aile gauche, poussa avec 3 bataillons et 16 escadrons, sur Erlangen; 6 bataillons et 11 escadrons, sous Hotze, allèrent jusqu'à Neuhof. Leurs avant-postes furent

placés à Eschenau et Schœnbrück. Sztarray après avoir retiré les troupes légères que l'Archiduc avait jetées dans la vallée de la Pegnitz, arriva à Lauf avec 15 bataillons et 21 escadrons. Le château de Rotenberg, gardé par un simple détachement français, fut occupé. Kray arriva avec 18 bataillons et 58 escadrons, à Hohenstadt, et s'établit à Vorra, Grasberg et Holenstein. Le corps volant qui s'était retiré à Rosshaupt, se réunit à l'aile gauche. Le reste de l'armée, de 12 bataillons et 26 escadrons, formant réserve, se porta en deux colonnes sur Herzbruck et Sulzbach.

Sztarray reçut l'ordre de se réunir à Hotze, et Lichtenstein, de passer la Regnitz, et de s'avancer sur le flanc de l'ennemi, pendant que ce dernier amuserait les avant-postes de Bernadotte à Forchheim; Sztarray se porta sur Bruck, et Hotze à Neunkirch. Le premier passa le 27 la Regnitz à Bruck, après avoir laissé un détachement à Erlangen, et prit position à Herzogen-Aurach. L'autre parvint jusqu'à l'Aisch, où il s'établit à Kreiendorf, près de Hochstædt. Il avait devant lui Lichtenstein, qui envoya des partis contre Bamberg et Schweinfurt. La première de ces villes fut surprise par l'un d'eux; un autre s'empara d'un convoi considérable, à Burg-Eberach.

L'armée suivit le mouvement de son aile gauche, et resta en communication avec elle. Le 26 août, Kray arriva sur les hauteurs de Simmelsdorf, et occupa Auerbach et Velden. Le corps de réserve campa à Herzbruck, et le 27 à Lauf; pendant qu'une division, conduite par Kray, occupa les hauteurs vis-à-vis de Græfenberg. Les patrouilles coururent par Effelterich vers Forchheim, afin d'entretenir la communication avec Sztarray. La droite des avant-postes s'étendit derrière Petzenstein et Hildpolstein, jusqu'à Brunn, sur la route de Pegnitz. Le 28, elle se porta plus à gauche vers Kasberg. Le corps de réserve s'avança sur Eschenau, et le gros de la division de Kray sur Neunkirch, où il entra en communication avec Sztarray, par Baiersdorf. Ce dernier s'avança jusqu'à Hochstædt; Hotze à Muhlhausen, et Lichtenstein à Burg-Eberach.

La marche de l'Archiduc, d'Amberg à Eschenau, s'effectua fort lentement. Ce trajet aurait dû être franchi à marches forcées, parce que tout défilé, sur-tout quand on est près de l'ennemi, doit être passé rapidement. D'un autre côté, la direction du corps de Sztarray vers Hochstædt, ne tendit pas au but général, qui était de battre l'ennemi dans une affaire décisive, le plutôt possible. Par conséquent,

les Autrichiens auraient dû réunir leurs forces. Or, la marche de Sztarray sur une ligne aussi divergente, et le mouvement tardif du Prince, les séparaient de plus en plus. Ces lenteurs donnèrent à Jourdan, le 28 août, une avance momentanée, qui n'améliora pas sa position, puisqu'il ne cessa d'avoir les Autrichiens sur ses communications, et qu'il s'étendit trop entre Ebermanstadt et la Regnitz. Ses adversaires commirent la même faute, en l'enveloppant à une grande distance dans un terrain coupé. Sztarray, il est vrai, inquiéta leurs communications, et s'en rendit maître en marchant sur Hochstædt; mais si des partis ou des corps volans, avaient fait cette expédition, s'étaient emparés du pays entre la Regnitz et le Mein, et eussent détruit tous les ponts de ces deux rivières, Sztarray n'aurait pas ainsi manqué le but principal des opérations. Ses troupes prenant une bonne position sur la gauche de la Regnitz, jusqu'à leur jonction avec l'Archiduc, eussent opposé des obstacles au passage de l'ennemi, et l'attaquant en flanc, s'il avait dirigé sa retraite du côté de Bamberg; le projet du Général en chef français n'aurait pu s'exécuter le 28.

Jourdan et l'Archiduc fixèrent également leur attaque au 29; ils firent tous deux des

dispositions vicieuses; et des accidens imprévus les empêchèrent d'exécuter ce qu'ils avaient arrêté.

Le Général français partit de ce principe : que la communication la plus courte, avec la base des opérations, est la meilleure; et qu'on doit chercher à la recouvrer dès qu'on l'a perdue. La route de Würzburg était pour lui la plus avantageuse; et il ne pouvait souhaiter d'occasion plus favorable pour la regagner, que celle où les forces de l'ennemi, dispersées autour de lui, ne se trouvaient en état de faire une vigoureuse résistance nulle part. Il ordonna, en conséquence, de jeter des ponts à Seussling, et à Hirscheid, sur la Regnitz, et enjoignit à Bernadotte, de la passer le 29, au point du jour, sur le premier; il devait être suivi par la grosse cavalerie; la légère avait l'ordre de la passer à un gué près de là. Cette colonne était destinée à attaquer Hochstædt; il fut prescrit à Grenier de longer l'Aisch, pour la soutenir, et à Championnet, d'occuper Bechhofen et Pommersfelden. Ces deux divisions ne devaient retirer leurs avant-gardes, établies sur les bords de la Wissent, que lorsque Kleber les releverait avec les troupes de l'aile gauche.

En même temps, le Général en chef voulut

faire attaquer de Bamberg, le poste de Burg-Eberach, par un détachement, sous les ordres de l'adjudant-général Mireur. Il donna l'ordre à Kleber de marcher sur Forchheim, de former un cordon derrière la Wissent, depuis Ebermanstadt jusqu'à son confluent, et d'amuser l'ennemi sur toute la ligne, par de fausses attaques, sans engager d'affaire sérieuse. Il lui prescrivit en outre, d'envoyer un fort parti au pont de Schlamersdorf, pour repousser les postes autrichiens de la rive droite de l'Aisch, et pénétrer aussi loin que possible.

Lorsque Bernadotte arriva aux ponts de Seussling et d'Hirscheid, il reconnut qu'ils n'étaient pas praticables pour les colonnes. Néanmoins Jourdan, sans renoncer à son plan, se borna à changer leur direction, et à les envoyer à Bamberg, pour nettoyer, conjointement avec le détachement de Mireur, la route de Würzburg, en s'emparant de Burg-Eberach. Au pis-aller, ce dernier devait se rendre maître des hauteurs de Dankenfeld, et de là couvrir la route de Bamberg, par Eltmann à Schweinfurt. La division Championnet fut mise en marche, par Bamberg et Aurach. Grenier, au contraire, reçut l'ordre d'atteindre le parc d'artillerie en toute hâte,

afin de le couvrir pendant son mouvement de Bamberg à Schweinfurt, contre les troupes légères des Autrichiens, qui couraient déjà au-delà de Zeil, et avaient pris un convoi dans cette direction. On prescrivit à Bonnaud de s'établir dans la plaine d'Altendorf, et à la cavalerie de Championnet, de bivouaquer près de Hirscheid, afin de protéger Kleber, se retirant de Forcheim, et d'observer le gué de Seussling. Le moment était favorable pour chasser les Autrichiens des bords de la Rauhe-Eberach; car l'Archiduc, dans l'intention de concentrer ses troupes, pour attaquer le 29 août après-midi, ou le 30 au matin, avait attiré le corps de Sztarray vers la Regnitz. Hotze, qui arriva le même jour à Burg-Eberach, ne pouvant ainsi compter sur aucun secours, était d'autant plus isolé, que le prince de Lichtenstein se trouvait déjà à Eltmann.

Les bords de la Rauhe-Eberach sont boisés, principalement sur la gauche, où Bernadotte s'avança par la route de Bamberg à Burg-Eberach. Son avant-garde ayant repoussé les postes autrichiens de Harrnbach, sa colonne déboucha de la forêt de Steinach, et fit un mouvement à droite, contre la route d'Elt-

mann. Hotze plaça un bataillon à gauche de Harrnbach, et un autre en réserve derrière la Rauhe-Eberach; 3 bataillons occupèrent les hauteurs d'Ampferbach, contre lesquelles l'ennemi paraissait se diriger. Celui-ci, après avoir établi une forte batterie sur sa gauche, contre Harrnbach, se contenta de canonner, pendant que son infanterie se jeta en tirailleurs dans la forêt d'Ampferbach. Les Impériaux, craignant qu'il ne gagnât la route d'Eltmann, l'attaquèrent et le repoussèrent trois fois; mais les Français finirent par les restreindre à la défense des hauteurs, qu'ils tenaient dès le commencement de l'action. A la chute du jour, Bernadotte se replia dans la forêt de Birkach, où il s'établit; son projet de gagner la route d'Eltmann, échoua complètement. Championnet, qui devait le soutenir, n'arriva très-tard qu'avec la moitié de ses troupes, ayant perdu beaucoup de temps à faire relever les postes de Forchheim, et laissé nombre de traîneurs.

Sur ces entrefaites, des mouvemens avaient eu lieu sur la Wissent, dans les deux armées. Ceux prescrits par l'Archiduc pour le 29, n'étaient que préparatoires de l'attaque générale du lendemain. En conséquence, les

troupes devaient être formées le soir, pendant que l'avant-garde de Kray repousserait les avant-postes français, s'avancerait dans les montagnes jusqu'à la Wissent, et le gros de sa division, par Neunkirch à Pilzberg. L'Archiduc voulut suivre par Effelterich, et ordonna à Sztarray de se porter à Seussling, sur la Regnitz. Son projet était de déborder l'ennemi, avec des troupes légères, par les montagnes, vers Ebermanstadt, et de l'amuser sur son front, pendant que Sztarray passerait au gué de Seussling, sur le flanc droit. La disposition du 29 août fut exécutée, et la gauche de la rivière balayée; ce général arriva à Hemhofen; 5 bataillons, et 4 escadrons avec de l'artillerie de position, parvinrent à Seussling; mais le gué était impraticable, et les Français déjà en pleine retraite. Kleber voulut éviter un combat qui ne pouvait lui être que désavantageux, attendu que les Autrichiens, supérieurs en nombre, s'avançaient très-rapidement dans les montagnes, faiblement occupées : en conséquence, il se mit en marche l'après-midi, et prit position à la lisière de la forêt, derrière Strullendorf. Sa retraite fut inquiétée par les troupes légères, et s'effectua sous le feu des batteries de la rive gauche de

la Regnitz. L'Archiduc n'arriva que le soir sur les hauteurs de Pinzberz.

Hotze s'attendant à être attaqué sérieusement le lendemain, attira le prince de Lichtenstein, et reçut aussi de Sztarray, à Burg-Eberach, un renfort de 5 bataillons et 4 escadrons. C'était en effet l'intention de Jourdan, qui avait réservé pour cela les divisions Bernadotte, Championnet, et la grosse cavalerie qui avait passé la nuit à Bamberg. Il reconnut l'ennemi au point du jour, mais le trouvant considérablement renforcé, il conclut que la plus grande partie de l'armée autrichienne se trouvait à Burg-Eberach, et renonça à son premier projet. Grenier qui devait, ce jour-là, arriver avec le parc à Schweinfurt, reçut l'ordre d'occuper Eltmann, avec un bataillon et 2 escadrons; d'un autre côté, Championnet jeta, par la vallée de l'Aurach, dans le bois en avant de cet endroit, 3 bataillons et 100 chevaux; puis après avoir côtoyé le Mein, par Bamberg, il le passa sur un pont construit à Vireth, pour se rendre à Zeil : Bernadotte le suivit; ses troupes légères avec la grosse cavalerie, couvrirent la retraite, et tinrent ferme jusqu'à ce que toutes les colonnes eussent gagné la droite du Mein. Les Impé-

riaux poursuivirent faiblement l'armée française, et ne lâchèrent contre elle que des partis. Jourdan fit une halte de six heures à Zeil, et reprit son mouvement rétrograde vers Schweinfurt, après avoir passé le Mein à Hallstadt sur deux ponts, au moment où Kleber arrivait à Zeil avec l'aile gauche de l'armée.

Le 31 août, l'armée fut rassemblée à Schweinfurt : la gauche à Ober-Lauringen, la droite à Schnakenwert.

Sztarray se réunit à Hotze, le 30, à Burg-Eberach, par une marche forcée. L'Archiduc campa à Hirscheid, occupant Bamberg avec son avant-garde.

Si l'on n'a rien à dire contre les vues des deux Généraux en chef, depuis la bataille d'Amberg jusqu'au 31 août, les moyens qu'ils employèrent pour les remplir ne sont pas à l'abri de toute critique. En effet, Jourdan ne calcula pas l'emploi du temps, dans ses dispositions du 29 : il attacha trop d'importance à la défense de la Regnitz, rivière trop peu considérable pour que la possession de ses rives pût être comparée à l'avantage d'une bonne ligne de communication et de retraite. Les Français ayant préparé des ponts à Seussling et à Hirscheid, il eût été plus convenable,

supposé qu'ils fussent assez solides, d'attirer dans la nuit, tout le corps de Kleber, des montagnes sur ce dernier endroit, pour y passer. En même temps il fallait, pendant cette nuit, faire filer de Forchheim le plus de troupes possible, par le pont de Seussling, le détruire au point du jour; et s'il était resté encore du monde de ce côté, le diriger sur Hirscheid, ou au pis-aller sur Bamberg. Le gros aurait dû suivre la route de Burg-Eberach, pour coopérer de ce point à l'attaque générale; car si ce passage n'avait pu réussir, ainsi que cela arriva en effet, on aurait toujours eu dans la vallée de la Regnitz, une masse de troupes suffisante pour s'ouvrir le chemin de Würzburg par Bamberg, et couvrir la marche, en occupant les hauteurs et les débouchés les plus voisins.

La disposition d'une attaque ou d'une opération décisive est vicieuse, quand elle n'est pas basée sur la réunion des forces, et qu'elle enlève, par cela même, au Général, les moyens de manœuvrer en tout sens, et d'y faire sur-le-champ les changemens nécessités par les circonstances. Ainsi, le plan de l'Archiduc était encore plus défectueux que celui de son adversaire. Ses troupes devaient à la vérité se réunir, mais seulement pendant

l'action. Sztarray ayant pour instruction, d'arriver sur le flanc de l'ennemi, ne le pouvait à cause de la profondeur de la rivière, et rencontrant cet obstacle le jour du combat, n'aurait été que spectateur inutile de la défaite de son Général en chef. La marche des troupes légères de l'aile droite, dont la coopération entrait aussi pour quelque chose daus le plan d'attaque, était trop éloignée, et sans liaison avec les mouvemens de l'armée. L'Archiduc voulant livrer bataille, aurait dû, avant tout, déterminer un point assuré de concentration pour ses troupes, jusqu'alors dispersées. Ce point ne devait pas être sur le champ de bataille, mais bien hors de portée de l'ennemi.

Du côté des Français, Grenier et Championnet n'eussent été à portée de soutenir l'attaque décisive de Bernadotte, qu'avec peu de troupes, parce qu'il était ordonné à leur avant-garde d'attendre l'arrivée de l'aile gauche, et qu'en relevant une chaîne de postes aussi étendue que celle d'Ebermanstadt à Forchheim, elles devaient nécessairement perdre beaucoup de temps. La plus grande partie des troupes restait par conséquent toute la journée sur le point le moins important; cette raison seule dépose contre ces dispositions. L'opiniâtreté que

Jourdan mit à poursuivre l'exécution de son plan, en attaquant par Bamberg, est louable sans doute; mais comme ses combinaisons reposaient sur des bases vicieuses, les forces lui manquèrent; et ses efforts n'eurent pas même l'empreinte de l'énergie, qui lui devenait d'autant plus nécessaire, que les instans étaient comptés. Une attaque réitérée avec des tirailleurs, est bonne dans une reconnaissance ou une démonstration, mais non pour culbuter un ennemi de sa position. C'est avec des colonnes, qu'on décide un engagement contre une armée formée en ligne; et pourquoi fit-il cette double attaque à Harrnbach et Ampferbach? Le terrain des environs de ce premier village est moins coupé que celui du second; il offrait par conséquent plus de facilités pour un coup décisif: d'ailleurs, ce point, comme le plus rapproché de Bamberg, et celui devant lequel la réserve pouvait arriver plutôt, démontrait assez qu'il fallait commencer par l'attaquer. En forçant Harrnbach, on se trouvait sur le flanc des Autrichiens, et en état de les refouler. Dans l'hypothèse même où Jourdan renonçant au projet de s'emparer de la route de Würzburg, eût cherché seulement à gagner la communication de Daukenfeld à Eltmann, Hotze

ne pouvait manquer d'être repoussé, parce que sa position était trop près de cette route et du flanc de l'ennemi. Il fallait, j'en conviens, une attaque vigoureuse pour amener un pareil résultat.

L'Archiduc et Jourdan commirent de grandes fautes; mais le premier conserva sa supériorité et l'accrut même, parce que dans le succès, elles sont moins sensibles que dans les revers. Tant que Jourdan resta maître de la ligne de Bamberg au Danube, ses mouvemens n'eurent pas besoin d'être aussi profondément calculés que ceux de l'ennemi. Celui-ci n'avait qu'une seule ligne de retraite d'Erlangen à Nürnberg, ou sur la Pegnitz. L'armée française en avait dans plusieurs directions : les unes sur la rive droite de la Regnitz et du Mein, par Schweinfurt; les autres sur la rive gauche de cette dernière rivière, en repoussant les Autrichiens qui l'occupaient faiblement. Jourdan menaçait encore Erlangen en ligne droite, tandis que l'ennemi ne pouvait inquiéter ses communications directes, et notamment celle de Schweinfurt, que par une ligne diagonale et dès-lors plus longue. L'Archiduc était d'ailleurs plus restreint que lui dans ses manœuvres, vu qu'il n'osait pas s'éloigner de la route d'Erlangen; mais aussitôt que les Français aban-

donnèrent cette ligne, leurs avantages passèrent au prince Charles; il ne leur resta qu'une seule communication pour atteindre leur base de Neuwied et de Düsseldorf : ce dernier, au contraire, devint maître de toutes celles qui mènent au Danube, en Bohême. Jourdan ne put opérer sur les communications de son adversaire, que par un long détour; celui-ci n'eut besoin que d'une petite marche sur la rive gauche du Mein, pour gagner celle de son antagoniste. Le premier perdit toute liberté de manœuvrer, et se vit obligé de se retirer ou d'attaquer, tandis que l'autre fut en mesure d'atteindre son but par de simples démonstrations.

Tant d'ascendant n'échappa pas au Général autrichien, et il en profita pour concentrer son armée. Il ne fit suivre l'ennemi sur la rive droite du Mein, que par 5 bataillons et 17 escadrons. L'armée marcha par Bamberg, sur la gauche, et toutes les troupes se formèrent en colonnes sur la route de Würzburg. L'Archiduc se porta le 31 août à Burg-Eberach, Sztarray à Oberschwarzach, Hotze à Neusess sur le Sand; Kitzingen et Dettelbach furent occupés; des partis coururent au-delà de Würzburg, dans les environs de Mergentheim : l'avant-garde, sous Kray, et les troupes légères du prince de

Lichtenstein, observèrent la rive gauche du Mein, sur le flanc droit de l'armée française en marche. Les Autrichiens espéraient la forcer à se retirer, en l'attaquant vivement, et se frayer un chemin à la victoire, en combinant leur marche de manière à réunir toutes leurs forces avant d'en venir à une bataille décisive.

CHAPITRE V.

Combat de Geisenfeld, du 1er septembre.

IMMÉDIATEMENT après le malheureux combat de Friedberg, Latour réunit ses troupes à Schwabhausen, et se détermina à continuer sa retraite. Il se retira derrière l'Ammer le 25 août, ainsi que les corps de Condé et de Mercantin, qui étaient sur ses ailes, et le 26, sur l'Iser. Le prince de Condé fut posté près de Kirchtrudingen; le centre de l'armée à Riem, et la droite en avant de Landshut; cette dernière se liait à Ingolstadt, par des partis : les avant-postes restèrent sur la gauche de l'Iser; un détachement fut placé dans les environs de Freysing, un autre à Mosach en avant de Munich, pour observer les mouvemens de l'ennemi. Cette position, malgré son étendue, ne couvrait ni la route la plus courte de Munich sur l'Inn, ni la communication avec l'Archiduc.

Moreau ne tira aucun parti de la victoire de Friedberg, et ne chercha pas même à établir sa communication avec l'armée de Sambre et Meuse. La cavalerie légère des Autrichiens courant entre les deux armées françaises, et interceptant leurs courriers, il n'eut aucune connaissance des opérations du prince Charles contre Jourdan; d'un autre côté, la facilité avec laquelle il avait forcé le Lech, lui indiquant qu'il ne se trouvait devant lui qu'un petit corps de troupes, il ne sut à quoi s'en tenir, et n'avança qu'avec plus de circonspection et de lenteur, ce qui lui fit perdre le fruit de sa victoire, et donna le temps à l'ennemi de se rallier.

Ce ne fut que le 30, que l'avant-garde de sa droite arriva à Mosach et Munich, où elle repoussa les avant-postes autrichiens sur la rive droite de l'Iser. Au même moment l'armée s'établit ainsi qu'il suit : Ferino avec une division, à Dachau sur l'Ammer, l'avant-garde à Schleissheim et Mosach; Saint-Cyr avec le centre, entre Pfaffenhofen et Gundersried, derrière l'Inn, son avant-garde à Wollnzach; Desaix avec une division, entre la forêt de Gundersried et la Paar, aux environs de Freinhausen, son avant-garde à Puech, Geisenfeld et Reichershofen; Delmas avec sa division,

renforcée d'un régiment de dragons et d'une demi-brigade de Desaix, entre Neuburg et Ingolstadt.

Moreau voulait, avec cette dernière, forcer la tête de pont d'Ingolstadt et en détruire le pont, afin de couvrir son flanc gauche. L'avant-garde du centre devait s'avancer entre Moosburg et Freysing, et s'emparer de ceux sur l'Iser. Ferino avait l'ordre de passer cette rivière au-dessus de Munich, et Laborde de pénétrer dans les gorges du Vorarlberg et du Tyrol, pour chasser leurs garnisons dans l'intérieur du pays.

Ce plan indique assez que Moreau n'avait pas de vues fixes; que ne sachant quels moyens employer, il les essayait tous sans s'arrêter à aucun, et par conséquent qu'il n'avait pas assez de forces pour en exécuter un. Inquiété sur ses flancs, il voulut néanmoins s'avancer par le centre (1); et s'imagina les couvrir du côte

---

(1) La résolution de se jeter sur le centre quand on est menacé sur ses deux flancs est en beaucoup d'occasions un moyen excellent : aussi n'est-ce pas en cela que le plan de Moreau étoit défectueux ; mais quand on se décide à une belle manœuvre, il faut l'exécuter avec toutes ses forces réunies, sans s'arrêter à des expéditions secondaires; et

du Tyrol et du Danube, comme si tous deux avaient eu la même importance ! Par cette extention démesurée, il courut risque de voir échouer son projet sur chacun de ces points.

Moreau ignorant où se trouvait la grande armée autrichienne, et convaincu qu'elle n'était plus en présence, n'avait que les trois suppositions suivantes à faire :

1° Que l'Archiduc s'était retiré dans le Tyrol; conjecture peu probable, puisqu'il aurait perdu par-là sa communication avec Wartensleben, se serait engagé dans un pays dépourvu de subsistances, et où sa nombreuse cavalerie lui serait devenue inutile. Indépendamment de ces raisons, l'Archiduc ayant passé le Lech à Rain, n'était pas dans la direction du Tyrol; ainsi son adversaire devait avoir la conviction que le gros de l'armée impériale ne s'était pas dirigé à gauche vers Landsberg ou Schongau.

2° Que l'Archiduc, menacé sur son flanc droit et ses derrières par Jourdan, avait des-

---

c'est pour avoir voulu trop entreprendre à la fois, et s'être dirigé sur une fausse ligne d'opérations après le départ de l'Archiduc, que le Général français serait susceptible de blâme.

cendu le Danube, et s'était établi sur la rive gauche de ce fleuve, pour en interdire le passage à l'armée de Sambre et Meuse.

3° Qu'il avait passé le Danube, pour se réunir à Wartensleben.

Ces dernières suppositions, plus vraisemblables, méritaient seules d'être prises en considération; dans l'un et l'autre cas, Moreau devait avoir pour premier objet de se tenir sur le Danube, et de ne s'en éloigner que d'une ou deux marches; c'est-à-dire, seulement jusqu'aux environs de Pfaffenhofen, pendant que Ferino amuserait les Autrichiens sur l'Iser, et que Laborde se retirerait dans les montagnes. Dans cette position, il devait chercher à se procurer des nouvelles de Jourdan par toutes les voies possibles, et mesurer ses mouvemens selon les circonstances, afin de se lier à lui.

Le Général français avait à former deux ou trois combinaisons dans chacune de ces hypothèses. En effet, l'Archiduc pouvait, en arrivant sur la droite du Danube, garder seulement ses troupes, ou se joindre à Wartensleben. Dans ce dernier cas, les deux armées françaises devaient se réunir avant de l'attaquer. Si Wartensleben, déjà battu, avait été repoussé en Bohême, alors il était présumable

que Jourdan attaquerait l'Archiduc de front, pendant que Moreau se porterait sur son flanc gauche, ou marcherait sur ses communications de l'Inn, en forçant l'Iser à Freysing. L'Archiduc au contraire avait-il passé le Danube, et s'était-il réuni à Wartensleben en présence de Jourdan? alors la marche de Moreau en Bavière eût été le plus mauvais de tous les partis à prendre, sur-tout son adversaire restant maître, par la place d'Ingolstadt, des deux rives du Danube. En effet, si l'Archiduc battait Jourdan, la retraite de Moreau serait devenue d'autant plus difficile, qu'il aurait pénétré plus avant. Au contraire, si Jourdan battait l'Archiduc, ce dernier était toujours libre de se jeter, réuni à Wartensleben, par le pont d'Ingolstadt, sur le flanc et les derrières de l'armée de Rhin et Moselle, à moins que ce débouché ne fût gardé par un corps considérable; enfin, dans la supposition que les choses fussent restées quelque temps indécises entre Jourdan et l'Archiduc, Moreau pouvait les faire décider à l'avantage du premier, pourvu qu'il se tînt assez près du Danube pour le franchir à temps, et se porter sur les derrières et les flancs des Autrichiens.

Moreau avait consacré le 31 août pour faire une reconnaissance et ses dispositions préa-

lables; ce n'était que le 1er septembre qu'il pensait mettre son plan à exécution : il fut prévenu par son adversaire.

Renforcé par l'arrivée de Nauendorf, que l'Archiduc avait détaché d'Amberg, avec 8 bataillons et 22 escadrons, pour retourner sur le Danube, et qui se trouvait déjà le 30 à Postsaal, Latour crut être en état de se mesurer avec Moreau, et de l'attaquer avec avantage. Nauendorf poursuivit sa marche à Neustadt. Les troupes restées à Landshut furent dirigées le 30 à Siegenburg, et Latour résolut d'attaquer le 1er septembre avec toutes ses forces, consistant en 14 bataillons et 29 escadrons. Nauendorf devait déloger l'ennemi de Vohburg, puis gagner le chemin qui mène d'Ingolstadt à Geisenfeld, pour prendre ce bourg à revers, pendant qu'une autre colonne, sous le commandement de Latour, s'avancerait sur la chaussée de Neustadt, et l'attaquerait de front. Au même instant, des détachemens devaient faire des démonstrations, de Nandelstadt, Mainburg et Freysing, contre Pfaffenhofen et Wollnzach. Le commandant de la garnison d'Ingolstadt, forte de 4 bataillons, reçut ordre d'opérer une diversion, en faisant de sa tête de pont une sortie avec une partie de ses troupes.

Latour s'était mis en marche à trois heures du matin. Ses avant-gardes rencontrèrent au point du jour les premiers postes ennemis, au moment où la division et la réserve, sous les ordres de Desaix, se formaient en colonne pour l'attaque arrêtée.

L'avant-garde française fut délogée de Geisenfeld, et de la forêt qui se trouve derrière cet endroit. La cavalerie légère autrichienne poussa jusqu'au-delà de Menching, vers Reichershofen.

Desaix profita de ce moment favorable pour déployer ses troupes; la droite sur la hauteur de la chapelle de Saint-Cast, la gauche à Puech. Cette position s'étendait sur des hauteurs à pente douce; mais avait le désavantage d'avoir sa droite trop avancée, et presqu'en l'air.

Le gros des Autrichiens marcha dans la forêt, sur la chaussée de Geisenfeld, pendant que quelques détachemens franchirent sur la gauche la hauteur de la chapelle de Saint-Cast, et repoussèrent l'aile droite ennemie. Les Autrichiens établirent leur artillerie près de la chapelle; mais n'osèrent aller plus loin, à cause de leur infériorité. La droite des Français se reforma, et Desaix la renforça de quelques troupes de sa gauche.

L'attaque principale partit de la forêt contre Langenbruck. Ce village, situé en avant du centre de la position, dont il était commandé et flanqué, fut emporté par les Impériaux qui tentèrent plusieurs fois, mais en vain, d'en déboucher.

Pendant ce combat, Latour avait dirigé sur la droite la cavalerie placée entre Langenbruck et la forêt de Geisenfeld, afin d'attaquer l'aile gauche de l'ennemi qui s'étendait vers Puech, faiblement occupé. Elle se porta à droite de Langenbruck, par la plaine qui est entre ce village et la Paar, laquelle est formée par des prairies marécageuses, coupées jusqu'au pied des hauteurs par de petits ruisseaux. Desaix démêla son intention, et renforça sur-le-champ sa gauche, par un bataillon, 3 régimens de cavalerie, et de l'artillerie légère, qui se mirent en mouvement derrière les hauteurs. La cavalerie autrichienne s'avança pour l'attaquer; mais elle fut reçue par un feu de mitraille, chargée en front et en flanc par les escadrons français, et rejetée avec une perte énorme, en partie dans les marais. Latour alors tenta pour la troisième fois de déboucher de Langenbruck, mais inutilement. Son attaque sur Reichershofen, ne fut pas plus heureuse. Delmas détacha sur la Paar 3 ba-

taillons et 4 escadrons du corps de blocus d'Ingolstadt, lesquels, non-seulement, défendirent le passage de ce fleuve; mais menacèrent même les derrières des Autrichiens du côté de Menching.

Desaix, certain alors que son adversaire ne pouvait rien entreprendre contre son centre et sa gauche, se décida à reprendre la hauteur de la chapelle de Saint-Cast. Son attaque fut impétueuse, et força les Autrichiens à se retirer, en abandonnant un obusier.

Latour se retira en ordre dans la forêt de Geisenfeld, sans être poursuivi vivement. La nuit favorisa sa retraite dans la position d'où il était parti. Les détachemens de Mainburg, Nandelstadt et Freysing, ne produisirent aucun effet, parce qu'ils rencontrèrent le centre de l'armée française, qui se dirigeait sur l'Ammer.

La résolution que prit le Général autrichien d'attaquer son adversaire le 1er septembre, était trop tardive pour en espérer du succès contre un ennemi supérieur en forces. Et quand bien même le combat se serait terminé à son avantage, il n'en eût pas été plus avancé, vu qu'il n'avait pas assez de monde pour recueillir les fruits de la victoire. Moreau, au contraire, forcé à la retraite, se

serait rapproché de Jourdan, et eût menacé les derrières de l'Archiduc, ce qui dans ce moment, était très-dangereux. Latour était-il battu? il risquait alors d'être pour toujours coupé du Danube. Mais ce Général se laissa entraîner par l'espoir de culbuter l'aile gauche des Français, et de s'ouvrir un chemin pour se lier par Ingolstadt à l'Archiduc. On peut croire qu'il y serait parvenu bien plus aisément, en cherchant à se réunir à Nauendorf et passant sur la rive gauche du fleuve, qu'en risquant un combat. Quand bien même il eût été assez fort pour lutter avec Desaix, il ne devait pas douter que le centre à Pfaffenhofen, et Delmas devant la tête du pont d'Ingolstadt, n'arrivassent à temps pour rétablir le combat, s'il n'avait pas tourné à leur avantage dès le commencement.

Desaix prouva dans cette circonstance une grande énergie, un coup d'œil juste, et une connaissance parfaite de l'emploi de chaque arme. Pris en flanc dans sa marche, par l'ennemi qui s'avançait dans la forêt de Geisenfeld, il fit front sur son flanc gauche, le refusa, parce qu'il était le plus menacé, et forma dans une position presqu'inexpugnable son centre, que les Autrichiens pouvaient le plus facilement aborder par la chaussée de Geisenfeld.

Le seul défaut de sa ligne fut d'avoir la droite un peu trop avancée sur la hauteur de la chapelle de Saint-Cast, parce qu'elle manqua d'appui, et que le bois qui s'étend jusqu'à cette hauteur, en borna la vue. Mais Desaix qui ne savait pas dans le premier moment le point de la véritable attaque, l'avait occupée parce qu'elle est entourée d'un petit ravin qui semblait lui être avantageux; qu'elle se liait à celle en arrière de Langenbruck, et qu'il espérait par-là empêcher l'ennemi de déboucher de la forêt.

La manière dont Latour fit son attaque, est sujette à plus d'un reproche. Après avoir chassé l'ennemi de la forêt de Geisenfeld, il s'avança sur la chaussée contre Langenbruck, sans avoir une idée de sa position, qu'il aurait dû reconnaître en arrivant au débouché de la forêt, où il aurait bien fait d'établir quelques bataillons. De cette manière il aurait été convaincu que la gauche des Français ne pouvait être facilement tournée ou abordée, et qu'une attaque sur le centre ne lui laissait entrevoir aucun succès.

Lorsqu'on vint lui annoncer que son aile gauche avait emporté la hauteur de Saint-Cast, comment n'eut-il pas l'idée de ne laisser dans la forêt que les troupes nécessaires pour cou-

vrir son flanc droit, et amuser l'ennemi, tandis qu'il se porterait avec les autres sur la gauche?

Ce mouvement était facile à masquer; et si Latour se fût avancé de Saint-Cast, l'aile droite de Desaix aurait été bientôt culbutée, le plateau sur lequel elle était établie, emporté, et sa position prise en flanc. Cette espérance évanouie, Latour se trouvait encore assez près du chemin de sa retraite à Geisenfeld, pour qu'on ne pût l'y prévenir.

L'attaque de ces hauteurs garnies d'artillerie, au pied desquelles s'étendait un terrain marécageux, qu'il fit avec sa cavalerie, avant d'être assuré que Delmas ne pousserait pas des troupes de Reichershofen, contre lui, est une opération au-dessous de toute critique.

C'était une habitude parmi les Généraux autrichiens, d'employer la cavalerie, sans égard au terrain, par-tout où ils étaient pressés, et où ils voulaient remporter un avantage décisif. Cet usage, consacré par la facilité avec laquelle au commencement de la guerre de la révolution, cette arme avait mis en fuite l'infanterie française non aguerrie, et enlevé des bois, des retranchemens et des villages, avait donné naissance à des abus dont les conséquences furent aussi fâcheuses pour elle, que

pour l'infanterie, car elle perdit l'habitude d'attaquer en ligne et en masse, et fut souvent ruinée dans une campagne, sans avoir rien fait d'important. L'infanterie convaincue au contraire, de ne pouvoir résister à la cavalerie, parce que les Généraux s'en étaient servi dans tous les instans de crise, perdait d'abord contenance, et se croyait sacrifiée, lorsque attaquée par la cavalerie ennemie, elle n'était pas soutenue par la sienne, même dans le terrain qui lui était le plus défavorable.

Il suffisait à Latour d'envoyer quelques flanqueurs reconnaître la position de l'ennemi, pour se convaincre de l'inconvenance d'une attaque de cavalerie sur ce point.

Desaix, après avoir acquis la conviction de l'impuissance de son adversaire, et s'être rendu maître de la hauteur de Saint-Cast, commit une faute, en n'entrant pas dans la forêt de Geisenfeld. De cette manière, Latour aurait été pris en flanc, et sa retraite serait devenue extrêmement pénible.

Pendant qu'on se battait à Geisenfeld, Saint-Cyr avec deux divisions du centre, marchait de Pfaffenhofen et Gundersried, sur l'Ammer, le vent l'ayant empêché d'entendre la canonnade. S'il avait existé entre les Généraux français l'accord qui résulte ordinairement de l'activité

et de l'énergie d'un Général en chef, Saint-Cyr prévenu à temps de l'attaque des ennemis, aurait pu les prendre à dos, en s'avançant ou en portant un simple détachement sur la rive droite de l'Ilm, vers Geisenfeld, manœuvre qui eût été très-funeste à Latour, en achevant sa défaite, ou le refoulant sur le Danube.

CHAPITRE VI.

Bataille de Würzburg, le 3 septembre.

L'ARMÉE de Sambre et Meuse séjourna le 1er septembre à Schweinfurt; elle avait beaucoup souffert, et ce repos lui était indispensable, car une retraite épuise plus les forces morales et physiques d'une armée, qu'une marche en avant : je dis ses forces morales, parce que le soldat est découragé aussitôt qu'il a reconnu la supériorité de l'ennemi, et jugé que ses efforts seront infructueux; ses forces physiques, attendu que les manœuvres de cette armée sont subordonnées à celles de l'ennemi, et qu'une incertitude continuelle nécessite des précautions plus rigoureuses, qui à la longue fatiguent beaucoup les troupes. Le Général qui a l'ascendant sur son adversaire, se trouve préservé de tous ces inconvéniens. L'armée française avait fait sans subsistances de longues traites sur de mauvaises routes, et toujours harcelée. Ces fa-

tigues avaient affaibli son ardeur et relâché les liens de la discipline malgré les efforts de Jourdan. Une mésintelligence trop marquée régnant entre ses généraux de division, il fut forcé de renvoyer Colland sur les derrières, et de répartir les troupes de sa division entre les autres; mais un jour ne suffisait pas pour réformer tous les abus, et l'on ne pouvait se flatter d'obtenir plus de repos d'un ennemi victorieux.

Le 31 août, toute l'armée autrichienne se forma sur la route de Bamberg à Würzburg, entre Burg-Eberach et Neusess, sur la Sand, dans l'ordre de bataille ci-contre.

Le 1er septembre, la marche continua dans la direction prise. Hotze s'empara de Kitzingen, et se porta avec 6 bataillons et 9 escadrons, contre Würzburg. Au même moment, 2 bataillons et 4 escadrons, aux ordres de Kienmayer, passèrent à Lindebach sur la rive gauche du Mein, pour investir la citadelle de Würzburg. Hotze arriva le 1er septembre sur le Galgenberg, sa faible garnison, après avoir escarmouché avec une patrouille, rentra dans la ville, dont elle ferma les portes; mais à la vue des colonnes autrichiennes, les habitans les ouvrirent, ce qui la força à se renfermer aussitôt dans la citadelle. Hotze mit 2 batail-

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE, à l'époque du 3 septembre 1796.

CORPS D'ARMÉE.	F.-M.-LIEUTENANS.	BRIGADIERS.	DÉSIGNATION DES CORPS.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
	Hotze.	Kienmayer.	Grenadiers.	2	»
			Hussards de l'Empereur.	»	4
		Hiller.	Gemminden.	1	»
			Manfredini.	2	»
			François Kinski.	1	»
			Devins.	1	»
			Spleny.	1	»
		Canisius.	Chevau-légers de l'Empereur.	»	4
			Levenehr.	»	5
Le Feld-Maréchal-Lieuten. Sztarray, Général d'artillerie.	Riesch.	Montfrault.	Corps franc d'Odonell.	1	»
			Chasseurs tyroliens.	1	»
			Callenberg.	1	»
			Olivier Wallis.	1	»
			Lascy.	1	»
		Colonel Barthels.	Pfælzer.	2	»
		Schellenberg.	Grenadiers.	3	»
		Kaim.	Grenadiers.	3	»
		Prince de Würtemberg.	Cuirassiers de Zeschwitz.	»	6
			Dragons de Cobourg.	»	5
		Spiegelberg.	Dragons de Munster.	»	2
			Hussards de l'Empereur.	»	4
		Prince de Lichtenstein.	2[e] Esclavon.	1	»
			3[e] *idem*.	1	»
			Infanterie de Szekler.	1	»
			Hussards de Szekler.	»	6
			Chevau-légers des dragons de Cobourg.	»	2
			Carabiniers des chevau-légers d'Albert.	»	2
			Kinski.	»	6
Wartensleben.	Wernek.	Kollowrath.	Grenadiers.	4	»
		Vogelsang.	Grenadiers.	4	»
	Staader.	Gontreuil.	Wallons.	4	»
	Colloredo.	Prince Anhalt Coethen.	Carabiniers d'Albert.	»	6
			———— de l'Empereur.	»	6
			Dragons de Royal-Allemand.	»	
	Prince de Lorraine.	Colonel Rosemberg.	Cuirassiers de Nassau.	»	6
			———— de Mack.	»	6
	Kray.	Hohenlohe.	1[er] Esclavon.	1	»
			Troupes frontières.	1	»
			Chevau-légers de Latour.	»	4
			Hussards de Barco.	»	4
			Hulans.	»	4
		Haddik.	3[e] Warasdin.	1	»
			Valaques.	1	»
			Chevau-légers de Karaczay.	»	4
			Hussards de Blankenstein.	»	6
			———— de Viczay.	»	3
		Colonel Goerger.	1[er] Warasdin.	1	»
			Hussards de Saxe.	»	2
			———— de Berczeny.	»	2
		Sebottendorf.	Sztarray.	2	»
		Prince d'Orange.	Giulay.	2	»
			De l'Empereur.	1	»
		Fincke.	Chasseurs du Loup.	1	»
			Légion de l'archiduc Charles.	1	»
			Infanterie de Rohan.	1	»
			Chasseurs de Rohan.	»	4
			———— de Bussy.	»	4
		Elsnitz, sur la rive droite du Mein.	4[e] Esclavon.	1	»
			Corps franc de Wurmser.	1	»
			2[e] de Warasdin.	1	»
			Infanterie de Rohan.	1	»
			Carneville.	1	»
			Bourbon.	» $\frac{1}{4}$	»
			Chevau-légers de Karaczay.	» $\frac{1}{3}$	»
			———— de Latour.	»	2
			Hussards de Veczay.	»	2
			———— de Blankenstein.	»	2
			———— de Carneville.	»	4
			———— de Bourbon.	»	1
			Hulans.	»	4
				»	2
			Total général.	54	126

RÉCAPITULATION.

	Bataillons.	Escadrons.
Hotze.	8	13
Sztarray.	16	33
Wartensleben.	12	26
Kray.	13	37
Elsnitz.	5	17
Total général.	54	126

lons dans la place, qui a un bon rempart, y appuya sa gauche, et prit position sur le Galgenberg. Sztarray le suivit par Kitzingen, avec 13 bataillons et 17 escadrons, et campa sur les hauteurs de Repperndorf, que Lichtenstein couvrit avec 3 bataillons et 16 escadrons, placés à Bibergan, Euerfeld et Erfeldorf. Leurs avant-postes occupaient Seeligenstadt et Rottenhof, et se liaient par la gauche à ceux de Hotze.

L'Archiduc conduisit une colonne de 12 bataillons et 26 escadrons à Ober-Schwarzach; Kray une seconde de 13 bataillons et 41 escadrons à Geroldshofen. Elsnitz occupa avec 5 bataillons et 17 escadrons, Hassfurth et Kloster-Thérèse, sur la rive droite du Mein, et observa l'armée française sur la route de Schweinfurt.

Jourdan informé par ses partis de l'arrivée des Autrichiens sous Würzburg, résolut de faire une nouvelle tentative pour reprendre sa meilleure ligne de communication; mais il ne le put, sans risquer une affaire générale. En effet, les environs de cette ville offrent sous tous les rapports un bon champ de bataille, par la facilité qu'ont toutes les armes d'y manœuvrer.

Le Mein forme dans son cours, de Schweinfurt à Gmünden, un grand coude vers le midi. Le plateau le plus remarquable qui se trouve au milieu de cet espace, court à peu de distance de la rivière, près de Schweinfurt et de Diebach; se prolonge ensuite en s'élargissant, et forme une croupe doucement inclinée, très-propre aux manœuvres de la cavalerie. A l'est de ce plateau, surgissent des ruisseaux peu considérables et d'un cours très-borné, qui serpentent dans des vallées peu profondes. La Werra prend sa source à l'ouest, non loin de Schweinfurt, et se creuse un lit tortueux dans des défilés difficiles, pour se rendre dans le Mein, entre Carolstadt et Gmünden; elle est presque inabordable, attendu que la forêt de Gramschatz, qui n'est percée d'aucune route, la borde, depuis Arnstein jusqu'à Erbhausen et Mainbrunn. Les courans qui tombent du versant occidental du plateau dont on vient de parler ont peu d'eau, mais leur cours est plus étendu, et leurs lits encaissés, forment des défilés extrêmement difficiles, attendu que nombre de villages se trouvent dans les vallées où ils coulent, et que leurs rives sont bordées de vignobles. Parmi ces derniers, on en distingue deux. L'un part de Diebach, arrose Ober-Bleichfeld et Unter-Bleichfeld, à côté de

la forêt de Gramschatz, où il change de direction; court ensuite au milieu des vignobles, dans une gorge qui descend de Mainbrunn à Rimpar et Werschbach, jusqu'à Würzburg, où il se réunit au second. Celui-ci prend sa source au-dessus de Kœrnach, au pied d'une hauteur recouverte d'un petit bois, arrose ce village ainsi que ceux d'Estenfeld et de Lengfeld, situés dans un vignoble : au-dessous de ce dernier village, les bords du ravin où coule ce ruisseau deviennent plus escarpés. Le Galgenberg, qui domine Würzburg et s'incline vers le Mein, s'élève sur le rebord de gauche, et le Steinberg sur celui de droite : c'est entre ce mamelon et la ville, que les deux ruisseaux réunis se jettent dans le Mein. Ces obstacles naturels sont les seuls des environs; car il ne faut pas compter comme tels les autres courans, et les petits bois qu'on rencontre entre Kœrnach, Rottendorf et Euerfeld.

Il ne se fit aucun changement le 2, dans la position des Autrichiens. L'Archiduc poussa quelques troupes légères sur la route de Gmünden, pour décider l'armée ennemie à quitter Schweinfurt. Au cas qu'elle prît ce parti, les troupes postées à Ober-Schwarzach et à Geroldshofen, avoient ordre de se rendre aussitôt à Würzburg. On avait eu la précaution de jeter

un pont à Stadt-Schwarzach, pour leur faciliter le passage du Mein.

Cependant, le 2 septembre au matin, Jourdan s'était mis en mouvement sur la route de Schweinfurt à Würzburg. Sa cavalerie ouvrait la marche, suivie des divisions Bernadotte, Championnet et Grenier. Celle de Lefebvre avait pris position sur les hauteurs de Schweinfurt.

Vers midi, l'avant-garde de la colonne française se montra sur le Steinberg. On était alors parfaitement informé de sa direction, par les flanqueurs. Elle se mit en bataille, ayant derrière elle la division de cavalerie. Les troupes légères autrichiennes se retirèrent des vignobles sur les revers de la hauteur, lui laissant le moulin et le vallon d'Aumühl. Plusieurs sorties de la citadelle furent repoussées par les deux bataillons que Hotze avait laissés dans la ville, dont les portes furent d'ailleurs masquées par des troupes sur les remparts. Une canonnade s'engagea entre le Steinberg et le Galgenberg, mais elle n'eut pas plus de résultat que la fusillade qui se soutint dans les vignobles jusqu'à la chute du jour. La division Bernadotte prit les hauteurs en arrière de Lengfeld, repoussa les Autrichiens du vallon, le traversa, et vint se former de l'autre côté. Hotze, qui avait une position presque

inexpugnable de front, fit un détachement contre elle : on se battit sur ce point avec opiniâtreté jusqu'à la nuit; les Français restèrent maîtres des hauteurs, mais sans pouvoir passer au-delà.

Dès que Sztarray fut informé de l'apparition des colonnes ennemies près de Würzburg, il se décida à s'approcher du point menacé. De Repperndorf, il vint s'établir derrière le ruisseau qui coule d'Euerfeld à Rottendorf. Trois bataillons d'infanterie légère garnirent plusieurs petits bois qui se trouvent sur les hauteurs, entre ce ruisseau et celui de Kœrnach; le gros de la cavalerie appuya sa droite à Euerfeld; 2 bataillons restèrent en réserve, sur le Capellenberg; enfin 5 escadrons formèrent une chaîne de postes, tant pour entretenir la communication avec le corps de Hotze, que pour observer les routes qui menaient entre les deux camps d'Estenfeld et Lengfeld à Rottendorf.

Cependant la division Championnet s'était déployée; sa droite touchait à la chaussée de Schweinfurt à Würzburg; sa gauche se prolongeait derrière Kœrnach. Celle de Grenier fut placée en réserve, à Unter-Bleichfeld, pour couvrir le flanc de la première; les troupes légères furent engagées avec des succès ba-

lancés jusqu'à l'entrée de la nuit, que la division Championnet fit une attaque vigoureuse, à la suite de laquelle elle parvint à chasser l'ennemi, non-seulement du village et du vallon de Kœrnach, mais encore des petits bois en avant de sa droite, où elle jeta beaucoup d'infanterie avec quelques pièces de canon. Sa cavalerie exécuta près d'Euerfeld une charge heureuse contre quelques escadrons autrichiens; mais l'arrivée de la réserve ne lui permit pas d'en recueillir le fruit : la nuit mit fin au combat.

Jourdan fit retirer à Mainbrunn la division Bonnaud, qui ne pouvait opérer à la droite, pour l'employer comme réserve sur le terrain découvert de la gauche, ou derrière le front. L'aile gauche de Championnet s'étendit de l'autre côté du ruisseau de Kœrnach, sur la hauteur où il prend sa source; elle occupa les deux petits bois de Sperlerholz et de Kœrnacherholz, qui étaient en avant de son front. La division Bernadotte se liait par sa gauche à la précédente, et prolongeait sa droite au-delà de Lengfeld, ayant derrière elle ce village, et ceux de Kœrnach et d'Estenfeld. Championnet avait devant sa droite, le bois d'Estenfeld, qui recouvre deux mamelons parallèles à la ligne qu'il avait

prise entre les hauteurs de Kœrnach et d'Estenfeld. Ce bois ayant plus de profondeur vis-à-vis du premier village, la droite de sa division en était plus près que la gauche, qui se trouvait masquée par un plateau à pente douce, en avant du second dont les Autrichiens étaient restés maîtres à l'issue du combat.

A la nuit tombante, Sztarray changea aussi de position. Rassuré par la prochaine arrivée de l'Archiduc, il n'attacha nulle importance à établir solidement son aile droite, ni à couvrir les débouchés de Kitzingen et Schwarzach; tous ses soins se bornèrent à entraver la marche de l'ennemi, et à soutenir Hotze dans la défense de Würzburg. Il marcha en conséquence à Rottendorf, et s'établit en avant de ce village sur des hauteurs avantageuses, à l'embranchement de la route de Würzburg à Kitzingen, et des chemins de Lengfeld et d'Estenfeld: 3 bataillons de grenadiers et 4 escadrons couronnèrent la hauteur en avant du bois d'Estenfeld, qui fut occupé ainsi que le Kaltengrund, par 3 bataillons d'infanterie légère. Plus loin, en arrière d'Euerfeld et du Rottenhof, était la cavalerie. La supposition de Sztarray se trouva fondée; car l'Archiduc, en recevant le rapport que Jourdan avait quitté Schweinfurt, mit

aussitôt son armée en mouvement. Kray partit dans la nuit du 2 au 3, avec 9 bataillons et 33 escadrons, pour passer le Mein à Schwarzach, où le Prince devait le suivre au point du jour, avec 8 bataillons et 24 escadrons du camp d'Ober-Schwarzach. Il laissa, pour observer la division Lefebvre, outre la brigade Elsnitz, 5 faibles bataillons et 9 escadrons sur la gauche du Mein.

Le 3 septembre, un brouillard épais favorisa les mouvemens des Autrichiens, jusqu'à sept heures qu'il se dissipa. En arrivant au pont de Schwarzach, l'Archiduc trouva presque toute la colonne de Kray encore sur la rive gauche du Mein; il en fit accélérer le passage, et accourut auprès de Sztarray pour prendre une idée de la situation générale des affaires. Celui-ci s'était avancé de Röttendorf, et avait formé sa troupe en colonnes dans le ravin au pied des hauteurs de Lengfeld, où le brouillard les tenait cachées, à une portée de fusil de la position ennemie. Il était décidé à l'attaquer aussitôt qu'il serait tombé : résolution énergique fondée sur une juste combinaison.

Cette surprise devait avoir un succès d'autant plus marqué, que la position française sur les hauteurs de ce côté de Lengfeld, n'avait ni force ni profondeur. Si Sztarray était par-

venu à se rendre maître de ce point, il aurait formé, avec le corps de Hotze, une masse dont la force, favorisée par les avantages d'un défilé, ou par ceux de l'initiative de l'attaque, aurait pu lui donner l'espoir d'occuper l'ennemi plus de temps que s'il l'eût attendu dans un terrain découvert, où le nombre décide ordinairement la victoire. En cas d'échec, il eût toujours gagné le temps nécessaire, vu que toutes les manœuvres inopinées mettent toujours de l'incertitude et de l'embarras dans les opérations de l'ennemi. Au pis-aller, l'issue de cette attaque ne pouvait lui être plus désavantageuse que le parti de rester tranquille dans la plaine, et de laisser aux Français le temps de faire leurs dispositions, et de tomber sur lui avant la réunion de Hotze.

Aussitôt que le brouillard fut abattu, les Impériaux enlevèrent de vive force les hauteurs de Lengfeld. Leur attaque imprévue jeta la confusion parmi les ennemis, et le village fut bientôt emporté. Sur ces entrefaites, Hotze ayant descendu le Galgenberg et attaqué le moulin d'Aumühl, les Français se virent obligés d'abandonner le vallon jusqu'à Würzburg; ils ne purent même reprendre, malgré des attaques réitérées, les hauteurs en avant de Lengfeld, quoiqu'ils eussent chassé les Au-

trichiens à plusieurs reprises, du village et du vallon.

Le combat était encore plus sanglant et plus décisif au centre et à la droite de Sztarray. Dès que le ciel s'éclaircit, Championnet attaqua, sous la protection de son artillerie, les troupes placées en avant du bois d'Estenfeld, et pénétra en même temps du côté de Kœrnach dans la forêt, sur leur flanc droit, pendant que sa cavalerie escarmouchait à Euerfeld; l'engagement fut opiniâtre : les Français s'emparèrent du bois d'Estenfeld, et peu à peu de tous les taillis qui sont en avant de ce village. Alors l'infanterie autrichienne s'établit sur les hauteurs derrière le bois; après s'être retirée du feu, la cavalerie se plaça à droite, entre Erfeldorf et Euerfeld. Championnet trop étendu, obligé de couvrir sa droite contre les Impériaux, qui occupaient toujours les hauteurs de Lengfeld, n'était pas en état, malgré leur faiblesse, de s'avancer vigoureusement dans la plaine pour décider l'affaire; et au total, il n'y avait pas d'ensemble dans les dispositions des Français. Jourdan ordonna à la division Grenier de s'avancer d'Ober-Bleichfeld sur les hauteurs du Seligenstædter-Hof, pour soutenir en seconde ligne celle de Championnet; mais dans cet intervalle, l'Archiduc n'était pas resté

oisif; en arrivant près de Sztarray, il avait expédié les ordres de mettre en action les troupes qui avaient passé le Mein. Il fut enjoint à Kray d'appuyer à droite vers Prosselsheim, après avoir passé la rivière, et de faire tous ses efforts pour déborder la position ennemie.

Wartensleben qui le suivait, avec 8 bataillons de grenadiers et 24 escadrons de cuirassiers, devait se lier sans perte de temps à l'aile droite de Sztarray. Pénétré de l'importance de cet ordre, ce brave vétéran traversa le Mein à la nage, à la tête de sa cavalerie, et marcha par Bibergau, pendant que son infanterie le passait sur le pont. Grenier qui vit les colonnes ennemies s'avancer, n'osa pas détacher plus de 3 bataillons, un régiment de dragons et quelques pièces de canon, vers le Seligenstædter-Hof, parce que de sa position d'Ober-Bleichfeld, il couvrait mieux la communication de Schweinfurt, la route de retraite, et même le flanc des troupes engagées, qu'en se portant lui-même en avant; en faisant ce mouvement, il eût immanquablement donné prise sur la sienne; car à peine ces bataillons étaient-ils en marche, que la cavalerie légère de Kray tirailla avec les avant-postes d'Ober-Bleichfeld, et qu'il fut contraint

de détacher 3 bataillons et 4 escadrons, sur la hauteur en avant du village, pour défendre et couvrir le plus long-temps possible le flanc et les derrières de Championnet.

Jourdan instruit par Grenier du danger qui le menaçait, mit aussitôt en mouvement la grosse cavalerie, renforcée de celle de Championnet, et d'un régiment de dragons de la division Grenier pour les établir à la gauche de la ligne, sous les ordres de Bonnaud. Ces troupes se formèrent à côté de l'infanterie qui était dans les bois de Sperlerholz, de Kaltengrund et de Rottenhof. Bernadotte qui n'avait pas besoin de cavalerie à Lengfeld, ferma avec la sienne les trouées que formèrent la réunion de ces divers corps.

Cependant Wartensleben ayant débouché vers Erfeldorf, l'Archiduc rangea ses escadrons en bataille sur une ligne, vis-à-vis de ceux des Français, afin de les empêcher de s'avancer avant l'arrivée de l'infanterie, dans la crainte d'être eux-mêmes attaqués. Il visait à de plus grands résultats que ceux d'une simple charge de cavalerie, et ne voulait pas remettre le sort de cette journée décisive, à une opération si précaire; 14 escadrons de hussards, qui avaient été jusqu'alors dispersés dans la plaine, furent réunis en échelons sur la droite de la

grosse cavalerie, derrière Euerfeld. A trois heures après midi, parut la tête de la colonne de grenadiers; l'Archiduc les mit en bataille sur deux lignes; la droite appuyée à la cavalerie, leur donnant pour points de direction les petits bois en avant de la ferme de Rottenhof, qui se trouvaient sur leur front. La cavalerie impériale attaqua les cuirassiers français à l'instant où ils se formaient; le prince de Lichtenstein tourna Euerfeld, avec la cavalerie légère soutenue d'un régiment de la réserve, et se dirigea, entre ce village et la ferme de Seligenstædter-Hof, contre le flanc de l'ennemi. Cette manœuvre eut un plein succès : la cavalerie française qui avait attendu la charge sans bouger, fut culbutée; mais, comme il arrive ordinairement, les escadrons victorieux furent eux-mêmes en désordre. Bonnaud les fit charger à son tour par une partie de sa grosse cavalerie, qui venait de se former, et les rejeta sur les cuirassiers qui s'avançaient en colonne. Soutenus par un régiment de cette arme, qui sortit alors de la ligne, les escadrons repoussés cherchèrent à déborder la droite de la cavalerie française, mais ils tombèrent dans la ligne des feux de son infanterie, qui garnissait les petits bois, et furent chargés par quelques escadrons qui, ayant ga-

gné leur flanc, par un mouvement rapide, les repoussèrent. Dès ce moment, la cavalerie française se trouvait totalement engagée; et les Autrichiens au contraire, avaient encore 12 escadrons de cuirassiers disponibles. Ceux-ci s'avancèrent en colonne serrée contre elle au trot, l'enfoncèrent, et la repoussèrent en désordre sur l'infanterie : tous les efforts du Général en chef et de Bonnaud pour la rallier, furent inutiles.

La disposition de l'infanterie sur une seule ligne, sans réserve, empêcha de porter remède à cet échec; la victoire penchait pour les Autrichiens : la ligne des Français était enfoncée, leurs flancs découverts, Grenier séparé, et tous les efforts de leur aile droite inutiles. Celle-ci débouchait sur ces entrefaites de Lengfeld, et en venait aux mains avec l'ennemi, pour le déposter des hauteurs qu'il avait jusqu'alors défendues contre plusieurs attaques; mais Jourdan ordonna la retraite générale, et indiqua Arnstein comme point de ralliement.

De son côté, l'Archiduc ordonna une attaque sur toute la ligne. Les grenadiers marchèrent droit aux petits bois de Rottenhof, suivis à droite de la grosse cavalerie. Le combat dégénéra alors en une forte canonnade, car l'ennemi ne fit presque plus

de résistance. Championnet se retira peu à peu, suivant ses instructions. Il s'arrêta d'abord sur les hauteurs en arrière de Kœrnach, la droite appuyée à Bernadotte, la gauche couverte par la cavalerie.

Tandis que ceci se passait, Kray avait engagé une affaire très-chaude à Ober-Bleichfeld, avec Grenier, dont les troupes dispersées, tant pour renforcer celles de Championnet, que pour occuper la forêt de Heiligenthal, et couvrir la communication de Schweinfurt, ne purent tenir ferme sur aucun point. Kray s'avança sur deux colonnes : la première chassa l'ennemi de Diebach et de Heiligenthal et se jeta sur son flanc vers Bergheim et Opferbaum ; l'autre marcha par Prosselsheim et Pussenheim, contre Ober-Bleichfeld. Le prince de Lichtenstein, avec la cavalerie légère, se joignit à cette colonne, après avoir concouru à battre la division Bonnaud. Dans un pays ouvert, un corps disséminé en postes, est toujours exposé à être battu, parce qu'il manque de consistance, et que celui qui lui est opposé, n'est gêné dans le choix ni dans l'exécution de ses projets offensifs. La division Grenier se trouvait dans ce cas ; aussi fut-elle non-seulement chassée de tous les points, mais perdit-elle encore beaucoup de monde. L'infanterie, qui voulut se retirer de la

forêt de Heiligenthal, fut sabrée ou prise par la cavalerie, ainsi que deux bataillons qui cherchaient à opérer leur retraite en carrés, entre cet endroit et Opferbaum. Il ne resta d'autre chemin à Grenier pour se rendre à Arnstein, que celui d'Unter-Bleichfeld, à travers la forêt de Gramschatz.

Le reste de l'armée abandonna la position derrière le ruisseau de Kœrnach, au moment où les Autrichiens arrivaient, et se disposaient à l'attaquer. Les Impériaux passèrent le défilé sur quatre colonnes entre Kœrnach et Lengfeld, et se formèrent sur deux lignes entre Unter-Bleichfeld et Lengfeld, d'où ils s'avancèrent en bataille, refusant leur gauche et poussant leur droite. Lorsqu'ils eurent atteint le terrain coupé entre Mühlhausen et Werschbach, la grosse cavalerie forma une troisième ligne. L'artillerie précédant la première, entra en action; alors les Français harcelés par les flanqueurs, continuèrent leur mouvement rétrograde : et s'ils firent mine d'établir quelques troupes sur un point, et de vouloir s'y maintenir, ces arrière-gardes n'attendirent jamais que les Autrichiens les attaquassent. La division Championnet se jeta dans la forêt de Gramschatz, et se dirigea sur Arnstein, partie en longeant sa lisière, partie par la traverse;

Bernadotte se porta sur le même point par Rimpar et Gundersleben. Ces deux villages étaient, à la vérité, plus éloignés de sa position en arrière de Lengfeld que de Kœrnach et d'Estenfeld, d'où les Impériaux débouchaient; mais la marche de sa division fut si précipitée, que malgré qu'ils lui barrassent déjà la route, ils ne l'occupaient pas assez fortement pour l'arrêter; car de trois demi-brigades qui se présentèrent, les deux premières forcèrent le passage, et il n'y eut que la dernière qui fut presque détruite, par deux régimens de cuirassiers en avant de Gundersleben. Elle se serait sauvée comme les deux autres, si le terrain, qui se rétrécit entre la forêt de Gramschatz et le Mein, n'eût obligé la cavalerie à appuyer vers la division Bernadotte, et par conséquent à se croiser avec elle sur la route.

Les Autrichiens marchèrent jusques sur les hauteurs de Rimpar. Cette position était avantageuse; mais comme ils ne pouvaient s'avancer plus loin, avant que la forêt de Gramschatz, sur leur droite, ne fût nettoyée, l'Archiduc y jeta de l'infanterie légère et 4 bataillons de grenadiers, en même temps que Kray y entra d'un autre côté. La cavalerie légère et deux régimens de cuirassiers soutinrent ce mouvement dans la

plaine. La forêt fut occupée jusqu'à la vallée qui lie Gundersleben à Gramschatz. On cessa la poursuite à la chute du jour; l'arrière-garde de Bernadotte tint jusqu'à minuit.

L'armée française se rallia derrière le défilé d'Arnstein : l'infanterie sur une ligne, à cheval sur la chaussée de Hammelburg; la cavalerie à Marbach. Les Impériaux restèrent en position à Rimpar, où l'Archiduc rassembla les troupes de ligne, et forma avec ses troupes légères dans la forêt de Gramschatz, une chaîne de postes qui se prolongea vers la ferme de Gadehof jusqu'à Veitshœcheim sur le Mein.

Cette victoire lui assura la possession définitive de la communication la plus courte du Rhin au Mein, et lui procura la facilité de marcher sur le flanc droit de l'ennemi, restreint désormais à une ligne de retraite désavantageuse. Elle produisit aussi une forte impression sur le moral de l'armée battue. On lui prit sept pièces de canon, plusieurs caissons, et des prisonniers (1).

---

(1) Les trophées de l'Archiduc furent bien loin de ce qu'ils auraient dû être.

Les Français, engagés dans la grande anse que forme le Mein, n'en pouvaient sortir que par Würzburg ou

Les forces des Autrichiens, mises en action le jour de la bataille, s'élevaient à 31 mille hommes d'infanterie, et 13 mille chevaux. Les Français n'avaient en tout que 30 mille hommes.

Jourdan ne fut battu à Würzburg que pour avoir divisé ses forces dans la vue d'atteindre plusieurs buts : voulant occuper la route de Bamberg pour l'offensive, et celle de Hammelburg, en cas de retraite, il employa la moitié de l'armée à les garder le jour de la bataille : la division Lefebvre tenait Schweinfurt, celle

---

Arnstein. La première de ces villes, qui est à l'abri d'un coup de main, étant occupée par Hotze dès la veille de la bataille, l'Archiduc en passant à Fahrt, ou Schwarzach comme il le fit, aurait dû manœuvrer par sa droite sur Opferbaum et Arnstein, seule communication qui restât aux Français, pour rendre la perte de l'armée de Jourdan, séparée de Lefebvre, inévitable. Ces calculs pouvaient se faire dès le matin, mais l'Archiduc persista pendant toute la bataille à manœuvrer par la gauche; tandis que soutenant mieux Kray, et poussant après la grande charge de cavalerie, les corps de Wartensleben et de Wernek sur Sulzwiesen, il eût encore atteint les Français dans leur retraite sur Arnstein, et probablement détruit la moitié de leur armée. La ville de Würzburg, défendue par Hotze, était un obstacle que les divisions de Jourdan, déjà attaquées d'un autre côté par des masses supérieures, eussent été dans l'impuissance de forcer.

de Grenier était disséminée pour la lier aux autres; en sorte qu'au point décisif le Général en chef n'eut que les divisions Championnet, Bernadotte et Bonnaud disponibles. C'est pour avoir établi l'armée sur une seule ligne, de Schweinfurt au Steinberg, que son attaque fut si molle, et que la cavalerie impériale n'eut aucune peine à la repousser, et à gagner la bataille. Toute marche de flanc donnant prise à l'ennemi sur notre ligne de retraite, on ne doit la faire qu'autant qu'elle assure la possession d'une nouvelle communication. Les Français, maîtres du Steinberg et de la position de Lengfeld dès le 2 septembre, l'étaient aussi de la route directe de Gmünden. Celle qui mène par Schweinfurt à Hammelburg, ne leur servait donc à rien : la position de Lefebvre à Schweinfurt, il est vrai, couvrait leur marche; mais le long séjour qu'il y fit était au moins inutile. Le Général en chef aurait dû le rappeler dans la nuit du 2 au 3, et l'échelonner, ainsi que la division de cavalerie, à la lisière de la forêt de Gramschatz, et aux environs de Mühlhausen. Appuyées par ce renfort, et refusant leur gauche, les divisions Bernadotte, Championnet et Grenier auraient pu s'avancer sur plusieurs lignes par Lengfeld et Estenfeld.

Il n'y a pas de formation plus aisée que celle qu'on obtient d'une marche de flanc, vu qu'on peut l'exécuter par une seule conversion des pelotons; cependant Jourdan dont les têtes de colonnes étaient déjà arrivées vers midi sur le Steinberg, perdit tant de temps à se former, que le combat de cette journée n'aboutit qu'à lui faire gagner les hauteurs à proximité de la route. Sa disposition de marche ne convenait pas pour une attaque vive et précipitée. Si l'armée française, mieux disposée en colonnes serrées, eût suivi de près son avant-garde, Hotze pouvait être forcé, et les communications avec Würzburg rétablies. Les flancs de cette masse n'auraient rien eu à craindre de l'ennemi; car il devenait facile de lui opposer une ligne respectable au moyen d'une simple conversion.

On doit mettre au nombre des fautes commises par Jourdan durant la bataille, la négligence qu'il apporta à assurer son aile gauche, laquelle était entièrement en l'air dans la plaine, et dans le prolongement du point d'attaque. On peut y ajouter aussi le placement de la cavalerie en première ligne à côté de l'infanterie, et vis-à-vis celle des Autrichiens, qui était bien plus nombreuse; enfin sa retraite à Arnstein, dangereuse sur-tout pour la division Berna-

dotte, qui devait exécuter une marche de flanc dans une direction que les ennemis pouvaient lui couper. Cette faute dérivait de la première, qui força Jourdan à replier sa droite vers Arnstein, pour la réunir à sa gauche.

L'Archiduc commit la même faute; il dispersa ses troupes : Sztarray risquait d'être battu le 2 et même le 3, sans qu'on fût à même de lui porter secours. En séjournant le 2 à Ober-Schwarzach, ce Prince exposa la moitié de son armée : son intention était à la vérité, de couvrir sa ligne de retraite et la route de Bamberg; mais celle-ci ne courait pas de grands dangers, et au pis-aller, il lui restait celle de Nürnberg. En prenant position à Kloster-Schwarzach, il eût pu, au contraire, secourir Sztarray à temps. Un seul pont ne suffisait pas non plus pour lier ces corps, et faire passer le Mein à l'armée; il faut cependant avouer qu'on manquait de moyens pour en construire d'autres.

Les généraux autrichiens manœuvrèrent fort bien le 3. Peut-être auraient-ils pu causer plus de dommages à l'ennemi dans la poursuite, si après le passage des défilés de Kœrnach, ils eussent continué de marcher en colonne sans former deux lignes. Dès qu'on ne peut attaquer immédiatement, il n'est pas d'ordre

plus désavantageux que la marche en bataille, parce qu'il faut rompre pour passer tous les défilés, et se reformer ensuite. Si au contraire l'on s'avance en colonne, l'on ne se développe qu'en présence de l'ennemi, et l'on est toujours à même de changer de front ou de direction.

La bataille de Würzburg est du petit nombre de celles de la dernière guerre du dix-huitième siècle, qui furent décidées par la cavalerie dans une contrée ouverte. Celle des Français avait beaucoup perdu depuis la révolution, tant en nombre qu'en qualité; néanmoins, quoique celle des Impériaux lui fût supérieure sous tous les rapports, ses généraux manquaient souvent de tact dans son emploi.

La manière d'employer chaque arme est relative à sa nature, et doit être une des premières connaissances d'un général. L'infanterie opère en marche comme en position; tout-à-fait indépendante, elle oppose par-tout une résistance opiniâtre; mais il n'en est pas de même de la cavalerie. Son effet est purement offensif, et procède d'un degré de force et d'élan des chevaux, dont le maximum ne s'obtient que par un mouvement progressif. Elle doit donc être formée à une distance suffisante du point où elle doit s'engager, et avoir assez de carrière pour y arriver avec toute l'impulsion

nécessaire. Le plus haut degré de cet élan n'est que momentané, et se brise contre une ferme résistance. Ainsi par-tout où l'infanterie et la cavalerie se comportent bien, la première a sur la seconde d'autant plus d'avantages, qu'elle l'atteint par son feu, avant que celle-ci ait acquis sa plus grande force; mais lorsque des escadrons en attaquent d'autres de front, la victoire dépend ordinairement du plus petit incident.

La force s'use par un emploi souvent réitéré, en sorte que l'épuisement succède au plus haut degré d'élan. Il suit de là qu'on ne peut résister avec des escadrons qui viennent d'exécuter une charge, dès que l'ennemi leur oppose de nouvelles forces. Pour qu'elle ait un plein succès, il est nécessaire que la première ligne soit suivie d'une seconde, et s'il était possible, d'une troisième de troupes fraîches (1). C'est sur ces principes que sont basées

(1) Plusieurs écrivains ont blâmé la formation de la cavalerie sur trois lignes, en lui préférant celle sur deux. Entraîné par leurs raisonnemens, j'avais partagé leur opinion, dont l'expérience m'a bien fait revenir.

L'ordre d'attaque par petites colonnes, proposé au chapitre XL du Traité des grandes Opérations, convient encore mieux à la cavalerie qu'à l'infanterie; car outre que son allure vive et leste la soustrait prompte-

les règles de la formation et de l'emploi de la cavalerie, un jour de bataille.

Lorsqu'elle doit couvrir un point, il faut qu'elle s'en trouve assez éloignée pour atteindre en carrière l'attaque qu'on en fera. Est-elle destinée à couvrir le flanc de l'infanterie ? par un motif semblable, elle ne doit jamais être sur la même ligne qu'elle. Veut-on attaquer ? on n'oubliera jamais combien

---

ment aux effets meurtriers de l'artillerie, 10 à 12 escadrons conservent plus d'ordre et de force dans leurs charges en colonnes, qu'en ligne déployée; on peut disposer des derniers pour les porter à droite et à gauche sur les flancs de l'ennemi; en cas d'échec, ceux qui sont ramenés n'occasionnent aucun désordre dans les colonnes qui les suivent en échiquier à une certaine distance, parce que les fuyards ont tout l'espace nécessaire pour s'échapper. L'affaire de Château-Thierry, où la cavalerie prussienne fut culbutée en 1814, par des forces inférieures, pour avoir été mal-adroitement formée sur deux lignes, est une nouvelle preuve de cette vérité.

L'ordre de bataille qui semble le plus convenable pour la cavalerie, seroit d'en avoir un quart déployé, moitié en colonne sur chacune des extrémités de celle déployée, et le dernier quart en réserve au centre. Ainsi, en supposant un corps de cavalerie de 40 escadrons, on en mettrait 10 en ligne, 20 en deux colonnes à droite et à gauche, et 10 en réserve au centre, à quelque distance de la queue des colonnes des ailes.

les charges de front sont incertaines, et l'on massera toute sa cavalerie pour se procurer, s'il est possible, la supériorité. En général, on n'attaquera l'ennemi, qu'au point où il donnera prise; et l'on cherchera principalement à le déborder, à tomber sur ses flancs et sur les têtes de ses colonnes. Pour exécuter la charge, on se formera sur plusieurs lignes : la seconde devra dépasser les flancs de la première, afin de les couvrir. Dans ce même but, et pour conserver aussi la faculté de déborder l'ennemi, on pourra établir des colonnes sur les deux ailes. Enfin, l'on mesurera son mouvement, de manière que la première ligne ne se mette en carrière que pour tomber sur l'ennemi avec toute sa vigueur, pendant que les autres s'avanceront au trot. Celles-ci ne resteront pas trop éloignées de la précédente, et leurs chevaux seront en état de prendre simultanément une allure plus vive, et de resserrer leur ligne.

Quand la nature du terrain ne restreint pas l'emploi de cette arme sur un seul point, il est avantageux de la réunir derrière l'infanterie, dans une position d'où elle puisse se porter facilement par-tout. Ceci s'applique particulièrement à la grosse cavalerie. Quelques escadrons légers, placés derrière la première ligne

d'infanterie, suffisent pour charger dans les intervalles, l'ennemi victorieux ou battu, qui donnerait prise par son désordre.

Si le moment arrive d'utiliser la cavalerie, on la portera en masse sur le point décisif. La vivacité de son allure lui permettant d'opérer sur toute la ligne dans la même journée, il serait superflu de la diriger avant l'instant marqué vers un point, par la seule raison que le terrain lui conviendrait. Celui à qui le Général en chef confie le commandement de cette arme un jour de bataille, ne doit jamais se laisser entraîner par les raisons des autres Généraux, et à diviser sa masse pour les secourir avec des détachemens.

Les Généraux autrichiens suivirent rarement ces principes : ils entremêlaient la cavalerie avec l'infanterie, dans tous les endroits accessibles d'une position, et dans toutes les plaines qui devaient être parcourues par les colonnes. La dernière arme perdit, par cet arrangement, son indépendance, sans que l'autre pût décider la victoire.

CHAPITRE VII.

Déblocus de Mayence.

L'ARMÉE française avait essuyé une perte considérable, et l'ascendant que les Autrichiens prirent sur elle par leurs manœuvres, devenant à chaque instant plus marqué, Jourdan dut se retirer subitement pour ne pas accroître encore, par un nouveau combat, la supériorité de son adversaire. Il en sentit la nécessité, lorsque la bataille se décida contre lui, et ordonna en conséquence à Lefebvre de se replier de Schweinfurt par Kissingen, derrière la Saal. Dès-lors il prévit que la victoire de Koernach entraînait le déblocus de Mayence, vu qu'il ne se trouvait entre Würzburg et Cassel, aucune position où il pût devancer l'ennemi et se maintenir.

L'armée française n'avait d'autre ligne de retraite, que celle de la Lahn; et si Jourdan en eût douté quelques instans, son incertitude aurait bientôt été fixée. Cette ligne, un peu plus courte que celle de l'Archiduc, assurait sa

jonction avec le corps de blocus de Mayence et les renforts de l'armée du Nord. S'il atteignait la Lahn avant les Autrichiens; couvert par cette rivière, il pouvait espérer de donner quelque repos à son armée, et d'y rétablir l'ordre et la confiance. Les troupes françaises se réunirent la nuit du 3 septembre derrière Arnstein, d'où elles se mirent en marche le 4, avant le jour, pour Hammelburg derrière la Saal. Lefebvre était à Œrlebach; l'artillerie et les équipages suivirent la route de Fulda. Le 5, la marche fut dirigée sur Brückenau; Lefebvre se dirigea à Ebersbach. Le lendemain l'armée passa la Kinzig à Schlüctern, et se porta derrière cette rivière, dont Lefebvre borda la rive gauche, en avant de cet endroit. On ne put pousser le 7, aussi loin qu'on se l'était proposé, à cause du mauvais état des chemins. Bernadotte s'arrêta à Ortenberg, Championnet et Grenier à Steinberg. La division de cavalerie n'arriva qu'à Büdingen, après être restée à Bierstein jusqu'à ce que les colonnes, continuellement harcelées par les troupes légères autrichiennes, en eurent passé le défilé. Le 8, l'armée française bivouaqua entre Butzbach et Muschenheim, couverte par Lefebvre, qui s'établit à Bergstadt. Enfin le 9, elle atteignit la Lahn.

L'Archiduc avait ordonné à Elsnitz de la poursuivre par la route de Schweinfurt, avec 7 bataillons et 21 escadrons, pendant que 5 bataillons et 16 escadrons, aux ordres du prince de Lichtenstein, se porteraient vers Gmünden. Le premier se dirigea sur Kissingen, et l'autre sur le flanc droit des Français, par Framersbach. Ils eurent tous deux des engagemens journaliers.

Immédiatement après la bataille, l'Archiduc avait le choix de poursuivre l'ennemi sur la Saal, ou sur la route d'Aschaffenburg. Il se décida avec raison pour le dernier parti, qui le menait directement à son but. En effet, Jourdan ayant gagné une avance dans la nuit, se trouvait plus près de la Lahn que les Impériaux, qui perdirent par-là l'espoir de l'y prévenir : la retraite s'effectua d'ailleurs sur un terrain coupé, où il ne fut pas aisé de le poursuivre vivement, et encore moins de le forcer à une bataille; car, au pis-aller, il lui était facile, en sacrifiant quelques troupes, d'arrêter assez long-temps les Autrichiens dans les défilés, pour leur échapper avec le gros de son armée. On ne put donc viser qu'à l'inquiéter, sans lui causer des pertes considérables. Or, des détachemens de troupes légères pouvaient d'autant mieux remplir cet objet, que l'ennemi ne connaissant pas

la force des corps lancés à sa poursuite, devait prendre toutes sortes de précautions pour traverser un pays boisé et difficile, dont il lui était impossible de saisir l'ensemble d'un coup d'œil.

L'Archiduc, au contraire, en s'avançant librement sur la route d'Aschaffenburg, pouvait arriver à la hauteur de l'armée française, menacer son flanc, la forcer à précipiter sa retraite, l'empêcher de prendre une position parallèle au Rhin, faire lever les blocus des places, et en tirer des renforts pour manœuvrer ensuite contre les communications de Jourdan, dans le cas où il voudrait rester sur la Lahn.

Un pont fut jeté dans la nuit du 3 au 4 septembre, à Zell sur le Mein. L'avant-garde et une partie de l'armée, y passèrent la journée suivante : le reste les suivit après la reddition de la citadelle de Würzburg. L'avant-garde se porta à Waldbittelbrunn. Des détachemens coururent jusqu'à Bischoffsheim et Lengfurt, où ils rétablirent le pont de bateaux. Le colonel Merveld fut envoyé dans la vallée du Rhin, avec 11 bataillons. Ses instructions portaient de percer entre Heppenheim et Darmstadt, de se réunir en quatre jours à la gar-

nison de Mannheim qui n'était pas bloquée, et de se porter de concert avec elle sur le Mein.

L'Archiduc profitant de sa supériorité en cavalerie, poussa des partis dans toutes les directions, qui firent un grand mal à l'ennemi, soit en répandant de fausses nouvelles, soit en excitant les paysans à l'insurrection, ou prenant des courriers, des convois, et des traîneurs. Les Français abandonnèrent à Schweinfurt 122 pièces de canon qu'ils avaient enlevées à Bamberg, Forcheim et Kœnigshofen. Ils laissèrent en outre à Freudenberg, 10 bateaux chargés de 60 pièces de canon, de beaucoup de fusils, et de 340 barils de poudre. On trouva à Wertheim et Würzburg des magasins considérables. La citadelle de cette dernière place se rendit le 4 au matin, et la garnison, forte de 800 hommes, fut prisonnière. Elle était commandée par le général Bollemont, directeur de l'artillerie de l'armée de Sambre et Meuse, lequel s'y était rendu pour faire remplacer les munitions de l'armée, et s'y trouva renfermé par la marche rapide des Autrichiens. On y trouva 88 pièces d'artillerie, appartenant aux princes de l'Empire, outre six bouches à feu et 125 caissons français.

Le 5 septembre, l'Archiduc se porta de Zell à Aschaffenburg, sur deux colonnes. L'infan-

terie traversa la forêt du Spessart, pour se rendre à Lengfurt et Rohrbrunn; la cavalerie prit par Bischoffsheim et Miltenberg. Le 6, l'avant-garde rencontra à Besenbach près d'Aschaffenburg, une demi-brigade, et quelque cavalerie, que Marceau y avait détachés du corps de blocus de Mayence. La cavalerie fut mise en fuite par celle des Autrichiens, qui lui était supérieure, l'infanterie dispersée et taillée en pièces. Le 7, l'avant-garde arriva sur la Kahl, plaça ses postes sur la Kinzig, et occupa Neu-Ysenburg, Offenbach et Bergen. La nuit suivante, Marceau fit traverser le Mein à la division Bonnard, qui avait investi Cassel, et couler le pont de pontons de Rüsselsheim. Trois bataillons de cette division passèrent le Rhin à Erbach, pour se réunir aux troupes qui investissaient Mayence, sous le commandement du général Hardy.

Le 8, les Autrichiens entrèrent à Francfort, occupèrent Rœdelsheim, et envoyèrent des détachemens de cavalerie de l'autre côté de la Nidda vers Kœnigstein. L'avant-garde prit position à Lehrhof près de Hanau; Lichtenstein à Mehrholz; Elsnitz à Steinau, Schlüchtern et Bierstein. Marceau leva le même jour le blocus de Cassel, et prit position avec le corps d'in-

vestissement de 13 à 14 mille hommes, sur le plateau de Dotzheim.

Le but de l'Archiduc se trouvait rempli; les principales forteresses étaient débloquées. Merveld arriva le 7 à Heppenheim, d'où il se lia avec la garnison de Mannheim.

Les Autrichiens en se retirant, avaient laissé dans les places du Rhin près de trente mille hommes, répartis ainsi qu'il suit, savoir :

3,000	hom. d'inf.e. . .		à Ehrenbreitstein.
15,000	————	1200 chev.x	à Mayence.
8,800	————	300 ————	à Mannheim.
2,500	————	30 ————	à Philipsburg.

De son côté, Jourdan n'avait laissé qu'environ 26 mille hommes devant Mayence et Ehrenbreitstein. Les divisions Marceau et Bonnard investissaient Mayence, de concert avec la première brigade de Poncet, dont la seconde observait Ehrenbreitstein. Moreau s'était contenté de poster à Bruchsall, 3 bataillons et 2 escadrons, faisant environ 2,800 hommes d'infanterie et 240 chevaux, sous le commandement du général Scherb, pour observer Mannheim et Philipsburg.

Malgré leur faiblesse, ces divers détachemens restèrent tranquilles dans leurs positions jusqu'à l'approche de l'Archiduc. Il n'y avait

qu'une négligence coupable de ces garnisons, qui pût sauver les Généraux français du châtiment qu'ils méritaient pour s'écarter si loin du Rhin, sans assurer préalablement leurs communications. En effet, quand on compare la force des garnisons autrichiennes avec celle des corps de blocus; que l'on se rappelle que Mannheim et Philipsburg n'étaient pas cernés; et que le corps de blocus de Mayence coupé par le Mein et le Rhin, se trouvait opposé à une garnison supérieure de beaucoup à chacune de ses parties, on sent quelles ressources des commandans actifs et décidés auraient eu, dès le principe, pour punir l'ennemi ~~de sa~~ témérité. Mais les motifs qu'alléguèrent les Gouverneurs pusillanimes de ces places, lorsqu'on les abandonna à leurs propres forces, disparaissant au retour du prince Charles; ne pouvant plus comme alors prétexter la crainte de se commettre en faisant des expéditions en rase campagne; l'armée victorieuse s'approchant à grands pas; l'ennemi affaibli se retirant dans le plus affreux désordre; les habitans du pays se déclarant par-tout pour les vainqueurs; ceux de l'Odenwald et des environs de Philipsburg ayant pris les armes et demandant à se joindre aux garnisons, pour tomber sur les derrières des Français : combien n'était-il

pas facile à celle de Mannheim, d'enlever, d'anéantir le corps de Seherb, de combiner ensuite une opération avec celle de Mayence pour débloquer cette place, ou tout au moins, forcer Marceau à faire des détachemens, pour la contenir pendant la retraite de l'armée de Sambre et Meuse. Il faut donc l'avouer, l'inaction de ces Gouverneurs fut très-préjudiciable aux Autrichiens, car leurs garnisons ne servirent pas même à rétablir entre les armées des deux Puissances, l'équilibre rompu dès l'ouverture de la campagne; elle rendit au contraire leur disproportion plus sensible, car les Français employèrent moins de troupes à bloquer ces places, qu'ils n'en mirent à les garder. Circonstance qui neutralisa l'avantage qui résultait pour eux de l'occupation de points secondaires, que les premiers étaient tenus d'observer.

On pourrait dire pour leur excuse que la répartition des différentes armes dans ces places était fautive, et qu'elles étaient mal approvisionnées; mais cela ne serait admissible que pour la première période de l'investissement, et rien ne justifie plus tard leur coupable indifférence. La supériorité des deux armées françaises avait décidé l'Archiduc à ne donner à ces places que le strict nécessaire pour leur défense,

malgré que ce soit toujours une faute de mettre de faibles garnisons dans celles qui peuvent et doivent concourir aux opérations, avant d'être investies : de plus, elles n'avaient pas assez de cavalerie ; Mannheim sur-tout en manqua, ce qui ôta à son Gouverneur les moyens d'intercepter les communications de l'ennemi. Enfin, le Commandant de chacune de ces places était indépendant, et croyait remplir ses devoirs, en veillant uniquement à la défense de celle qu'on lui avait confiée.

L'Archiduc en quittant le Rhin, aurait dû considérer les garnisons de places si rapprochées, comme un corps d'armée ; les organiser sur ce pied, en confier le commandement à un Général auquel il eût donné de la cavalerie en proportion de l'infanterie, et fourni tout ce qui était nécessaire pour les rendre mobiles. Alors l'ennemi forcé de laisser devant elles le double de troupes, les Autrichiens n'auraient peut-être pas été obligés de se retirer jusqu'à Ratisbonne et Schwarzenfeld, pour reprendre leur supériorité sur lui et obtenir les avantages qu'ils ne durent qu'aux fautes de ses Généraux, en cas de blocus. Une nombreuse cavalerie eût été utile dans ces places, pour en compléter les approvisionnemens dans les environs, et augmenter, au pis-aller,

le nombre de leurs défenseurs. C'est une faute commune à bien des Généraux, d'approvisionner strictement une place, et de n'y mettre que le nombre d'hommes nécessaire à sa défense, sur-tout en cavalerie, quand, par sa position, elle peut opérer activement. Ceci dérive d'un faux calcul. Mille hommes en campagne, équivalent à mille hommes; mais ce n'est pas dans une place, où quelquefois ils ne peuvent être bloqués par un nombre sextuple; car ce ne sont pas seulement des troupes, mais aussi des remparts qu'on n'emporte pas aisément, qui protégent les sorties de la garnison dans des directions si opposées, qu'il est impossible à l'ennemi de les empêcher, sans lui opposer une force proportionnée. Un Général qui emploie de cette manière mille hommes dans une place, oblige l'ennemi à lui en opposer beaucoup plus; et acquiert une supériorité que la présence de ces mille hommes à l'armée active ne compenserait pas (1).

---

(1) L'Archiduc semble pencher ici pour le système des grands corps jetés dans les places, et préférer renforcer ses garnisons de plusieurs milliers d'hommes, à les joindre aux troupes en campagne. C'est une erreur manifeste. Le sort de Doiré à Mayence, de Wurmser à Mantoue, de

Ce n'est pas une faute moins grave de régler au juste l'approvisionnement des places, en artillerie, en munitions et en subsistances, sur la durée présumée du siége ; car est-il probable que l'ennemi entreprenne une opération

---

Massena à Gênes, de Saint-Cyr à Dresde, de Rapp à Dantzig, prouve qu'une armée fait toujours mieux de tenir autant que possible, ses forces en campagne, que de les diviser en jetant de grosses garnisons ou des corps entiers dans les forteresses. A la vérité, il y a telles circonstances où cela devient indispensable et même avantageux. C'est quand il se trouve à leur proximité, des armées de secours sur lesquelles on peut compter, et quand le corps investi est considéré comme une masse susceptible d'opérer sur les derrières de l'ennemi. Mais dans ce cas même, ce sera toujours l'armée active en campagne qui décidera par une bataille du sort de ces gros détachemens. On l'a vu sur-tout à Dresde, en 1813. Si la garnison qui s'y trouvait se fût fait jour à travers les milices dont elle était investie, cela n'eût pas empêché la grande armée française de perdre la bataille de Leipzig; disons plus, Saint-Cyr tenant la campagne sur l'Elbe eût été bientôt coupé et contraint de se renfermer dans une place, lorsqu'après la victoire, les Alliés détachèrent des forces supérieures contre lui. L'opinion du Prince ne peut donc être érigée en maxime absolue; l'heureux emploi de ce système dépend comme à Gênes, de la situation morale, politique et relative des deux partis.

qui demande tant d'énergie, quand il peut parvenir à la même fin, au moyen d'un simple blocus ?

Ce sont ces inconvéniens, comparés aux frais énormes de la construction des places fortes, qui ont fait mettre en problème leur utilité.

CHAPITRE VIII.

Retraite du général Latour derrière la grosse Laber.

Tout ce qui venait de se passer aurait dû convaincre Moreau et Latour, de la nécessité de réunir leurs forces sur des points décisifs; et le premier en particulier, de la supériorité de l'armée de Rhin et Moselle, sur les Autrichiens restés en Bavière.

Il était présumable qu'il s'avancerait rapidement pour frapper des coups décisifs; que Latour, au contraire, éviterait avec soin de s'engager sérieusement, et chercherait à suppléer au nombre par le choix de ses positions; mais l'un et l'autre ne s'écartèrent pas de leur système. Latour dispersa ses troupes en plusieurs petits corps, depuis le Danube jusqu'aux montagnes du Tyrol, et Moreau prenant pour base de ses mouvemens les dispositions singulières de son adversaire, se contenta

de gagner insensiblement du terrain par des combats de détail, au lieu d'entreprendre une opération bien calculée, pour le forcer à une retraite définitive.

Les Autrichiens à l'issue du combat de Geisenfeld, prirent la position suivante : 4 bataillons occupèrent Ingolstadt; Nauendorf, avec 8 bataillons et 22 escadrons, prit poste à Neustadt; 6 bataillons et 8 escadrons s'établirent sous les ordres immédiats de Latour, à Siegenburg, couverts par des détachemens sur l'Abens. Un bataillon et 4 escadrons furent placés devant Moosburg; 2 bataillons et 4 escadrons en avant de Freising; 4 bataillons et 12 escadrons, réunis au corps de Condé, sous le commandement du prince de Fürstemberg, prirent poste sur la rive droite de l'Iser, vis-à-vis de Munich, pour en défendre le passage. Frœhlich avec 12 bataillons et 16 escadrons, garda les débouchés du Tyrol depuis Holzkirchen, Benedictbaiern, Murnau et Etal, jusqu'à Fuessen. Les avant-postes de son aile gauche s'appuyaient à Nesselwang, Kempten et Schœngau : 5 bataillons et 2 escadrons, qui lui furent détachés de l'armée d'Italie à Hohenembs, ainsi que la réserve de son corps, se tinrent à Mittenwald, clef du Tyrol.

Les Français quoiqu'un peu moins disper-

sés, ne laissaient pas que d'être dans une position également trop étendue : la division Delmas, forte de 9 bataillons et 12 escadrons, bloquait la tête de pont d'Ingolstadt; Desaix, avec celle de Beaupuy et la réserve, formant ensemble 18 bataillons et 25 escadrons, se trouvait derrière Geisenfeld; deux divisions du centre, fortes de 18 bataillons et 17 escadrons, s'étaient portées, sous Saint-Cyr, vers l'Ammer, et tenoient Kirchdorf, Talhausen et Tuntenhausen. Le 31 août, les 1er et 2 septembre, Ferino fit, avec ses 12 bataillons et 10 escadrons, de vaines tentatives pour s'emparer du pont de Munich, que les Autrichiens avaient barricadé. Les Bavarois occupaient la ville, et en refusaient l'entrée aux deux partis. Laborde, avec 9 bataillons et 7 escadrons, observait le Vorarlberg, à Bregenz et Kempten.

Le 3 septembre, l'avant-garde du centre attaqua les postes en avant de Freising, que les Autrichiens avaient eu la bonhomie de laisser en avant de l'Iser, sans avoir fait de préparatifs pour brûler le pont. Ils furent rejetés jusqu'à Ærding, dont les Français occupèrent le pont.

Le même jour, Nauendorf se retira à Abensberg; et Latour derrière la grande Laber, à

Pfeffenhausen. Six escadrons arrivés de l'intérieur, couvrirent sa gauche à Landshut.

Moreau s'était flatté de forcer le passage de l'Iser à Munich, et de s'avancer ensuite vers l'Inn, pendant qu'un corps aurait assiégé la tête de pont d'Ingolstadt; mais la facilité avec laquelle il occupa le débouché de Freising, et les difficultés qui l'attendaient devant Munich, où l'Iser n'a pas de gué, le décidèrent à changer de projet, et à le franchir dans la première de ces villes. Il ordonna à cet effet, un mouvement à gauche; Abatucci resta à Munich avec l'avant-garde, tandis que le gros de la division Ferino marcha sur Freising et Moosburg.

On ne reconnaît point dans ce mouvement, la sagesse et l'extrême prudence qui avaient caractérisé jusques-là, tous les plans de Moreau. En effet, s'il voulait s'avancer en Bavière, malgré le manque de nouvelles de Jourdan et de l'Archiduc, au mépris des bruits de l'échec et de la retraite de l'armée de Sambre et Meuse, c'était une témérité de prétendre percer par le centre, sans avoir d'appui pour ses ailes. Nauendorf et Latour étaient sur l'une, Frœhlich menaçait l'autre. Les deux premiers, débouchant par Ingolstadt sur l'une ou l'autre rive du Danube, et Frœhlich des montagnes

du Tyrol, pouvaient également tomber sur ses flancs , et le contraindre à rebrousser chemin, ou à faire de si nombreux détachemens pour assurer sa marche, qu'il lui serait resté trop peu de monde pour continuer l'offensive avec succès.

Il devait s'affaiblir à mesure qu'il s'avançait, parce que ses ailes s'alongeant proportionnellement, exigeaient plus de troupes pour les couvrir. D'un autre côté, plus il s'affaiblissait, plus les Autrichiens avaient de liberté pour opérer sur ses derrières et ses flancs dégarnis, tandis qu'ils l'eussent arrêté sur l'Inn et l'Ens, au moyen des renforts qui leur arrivaient de l'intérieur, et des détachemens tirés des garnisons même du pays.

Moreau croyait, en s'avançant sur l'Inn, causer de la jalousie aux Généraux ennemis, sur les frontières de l'Autriche; et il espérait les y prévenir de Munich, comme de Freising. Mais un Général qui commande une armée supérieure en nombre, n'a-t-il pas assez de moyens pour faire prendre le change à l'ennemi, et l'engager à de fausses mesures, sans commettre lui-même des fautes pour atteindre ce but? Il est permis à un Général expérimenté, de mettre promptement à profit celles de son adversaire; mais c'est toujours une témérité,

de fonder un plan, sur la supposition gratuite qu'il en commettra.

L'entreprise de Delmas contre la tête de pont d'Ingolstadt, pendant que Moreau s'avançait, n'était pas à beaucoup près aussi facile qu'elle le paraissait, et ne pouvait être menée promptement à sa fin. La tête de pont consistait, il est vrai, en un simple ouvrage à corne non revêtu, dont le front extérieur n'avait que 80 toises, et les flancs 60; il n'était entouré que d'un fossé plein d'eau, et d'un chemin couvert. Mais les Autrichiens l'avaient si bien réparé, qu'il devenait impossible de l'enlever par un coup de main.

Outre cela, sa situation ne permettait pas de s'emparer aisément des points propres à la destruction du pont. Le coude que le fleuve décrit vers la place, empêche l'établissement des batteries sur la partie inférieure de son cours, avant qu'on ne soit logé sur le chemin couvert du flanc de l'ouvrage à corne; parce que le terrain est dominé jusques là, par le corps de place, qui flanque la face extérieure de l'ouvrage, à la distance de 300 toises, et qu'une flèche palissadée, se trouvait encore à 200 toises plus loin.

Sur la partie supérieure du Danube, le coude, quoique moins étendu, suffit pour empêcher

l'ennemi de tirer sur le pont, à moins de 250 toises; et avant d'arriver à cette distance, il faut cheminer par tranchées, sous le feu du corps de place, qui déborde ici la tête de pont, de 150 toises. Il est vrai que les assiégeans pouvaient établir des batteries dans une île située à 200 toises du pont, au milieu du Danube; mais soumise au feu des remparts, elle se trouve encore exposée aux inondations; d'ailleurs les abords de la tête de pont bien que découverts, sont en partie marécageux: ajoutons qu'Ingolstadt ne manquait d'artillerie, ni de munitions. Sa garnison, forte de 4 bataillons, quoique beaucoup trop faible, suffisait donc pour la défendre, tant que Nauendorf et Latour ne s'éloigneraient pas du Danube, qu'il leur serait libre d'en déboucher ou de passer ce fleuve, entre Neustadt et Ratisbonne. D'après toutes ces considérations, on voit que la prise de cet ouvrage, était très-difficile, pour ne pas dire impossible. La seule division Delmas n'aurait pas même suffi pour en masquer le débouché; et dans le cas où elle eût réussi à s'en emparer, les Autrichiens n'y perdaient qu'un passage commode sur le Danube; car rien ne les eût empêchés de manœuvrer sur le flanc gauche de l'armée française, qui s'avançait vers l'Inn; et de pas-

ser le fleuve entre Straubing et Donauwerth.

Le 7, l'armée française s'avança pour soutenir ses avant-gardes, qui chassèrent l'ennemi de Moosburg, et s'emparèrent du pont de l'Iser. Dans le même temps, le détachement de Mainburg fut repoussé, avec perte de deux pièces de canon.

Ce mouvement décida Latour à se porter, dans la nuit du 6 au 7, à Landshut, où il prit position en avant de la ville, près de Selingthal. Nauendorf garda Abensberg et se rendit néanmoins à Abbach, parce que les coureurs français se montrèrent aussi dans les environs de Neustadt.

Frœhlich était resté jusqu'alors dans l'inaction, quoique par sa supériorité, il eût pu faire beaucoup de mal à la division Laborde, ou manœuvrer plus utilement encore contre le flanc de Moreau. Il porta une attention exclusive aux passages du Tyrol, où toutes ses troupes se trouvaient dispersées et paralysées depuis la retraite du Lech. Aucun de ses détachemens ne pouvait agir efficacement, et pourtant ce n'était que par leur réunion qu'il pouvait être redoutable.

Il envoya enfin, dans la nuit du 5 au 6 septembre, un parti de 6 escadrons, à Weilheim, pour courir entre le Lech et l'Iser. Le major

Wolfskehl qui le commandait, arriva la nuit suivante à Fürstenfeldbruck, et le 7 au jour, à Dachau, où il enleva un parc d'artillerie et son escorte, avec beaucoup de munitions et de vivres.

Ferino envoya contre lui de Munich sa cavalerie légère, mais déjà le coup de main était exécuté, et les Autrichiens retirés.

Le 9, l'avant-garde française qui voulut percer entre Aich et Thul, en avant de Moosburg, fut repoussée; il en fut de même de la tentative qu'elle fit pour s'emparer de Munich.

Moreau ne profita des fautes grossières de Latour, qu'en attaquant la position de Freising et Moosburg, quoique la dispersion des Autrichiens favorisât toute autre opération.

Malgré ses instructions, et la communication entière qui lui avait été faite du plan de l'Archiduc, Latour persista à vouloir couvrir la frontière d'Autriche par un cordon, et à se retirer de l'Iser sur l'Inn. Il fit en conséquence toutes ses dispositions pour opérer sa retraite sur Braunau, dès que l'ennemi s'avancerait en forces contre lui.

Nauendorf envisagea mieux les choses. Toutes les instances que Latour lui fit pour l'engager à se réunir à lui, furent inutiles : il lui déclara nettement qu'il ne s'écarterait pas du

Danube; et que dans le cas où il serait forcé de mettre ce fleuve entre lui et l'ennemi, il le passerait à Ratisbonne, pour s'établir sur la rive opposée vis-à-vis de cette place.

L'Archiduc l'avait rendu indépendant de Latour; et cette mesure, ordinairement si dangereuse lorsqu'il s'agit d'atteindre le même but, fut très-utile dans cette occasion.

Mais dira-t-on, si l'Archiduc jugeait Nauendorf plus capable de conduire l'armée que Latour, pourquoi ne renvoyait-il pas celui-ci et ne confiait-il pas le commandement au premier? le service en eût été mieux fait, sans doute; néanmoins cela ne pouvait avoir lieu; car Nauendorf n'était que Général-major, et tous les Feld-maréchaux-lieutenans de l'armée de Bavière, marchaient avant lui. Il aurait donc fallu l'élever à ce grade, ce qui ne se trouvait pas plus au pouvoir du Prince, que de lui donner un commandement sur ses supérieurs, sans renverser toutes les règles de la hiérarchie militaire.

CHAPITRE IX.

Combat sur la Lahn. — Retraite de Jourdan sur la Sieg et le Rhin.

Quand l'armée de Sambre et Meuse arriva sur la Lahn, le 9 septembre, le Général français eut le choix de plusieurs positions. D'abord il pouvait s'établir avec toutes ses forces disponibles à Wezlar, au débouché de la route la plus courte et la meilleure sur le Mein, ce qui eût contraint son adversaire à l'attaquer, ou à le déloger par des manœuvres. Ce dernier parti n'était pas sans danger, et l'Archiduc en l'adoptant eût donné prise sur sa ligne principale de retraite; Jourdan en s'avançant contre son flanc droit, l'aurait, ou coupé du Danube, ou rejeté sur le Mein et le Necker inférieur: alternative également désastreuse pour les Autrichiens, puisque ce n'était qu'en conservant les communications entre l'Archiduc et Latour, que la campagne se terminerait à leur avantage. Ainsi en s'arrêtant de préférence

à Wezlar, le Général français devait compter sur une réunion de forces suffisante pour reprendre l'offensive avec vigueur.

Le second parti consistait à placer des avant-gardes à Wezlar et Limburg, comme passages principaux de la Lahn, et à concentrer son armée dans une position intermédiaire, pour se porter en forces vers le défilé d'où déboucherait l'ennemi.

Dans la troisième alternative, l'armée française se serait réunie à Limburg, d'où elle eût parfaitement couvert les routes les plus courtes et les meilleures, par où devait s'effectuer la retraite, et s'acheminer les renforts de Neuwied et de Hachenburg. La difficulté de déboucher en avant de ses ailes, dispensait de faire de gros détachemens; l'ennemi n'aurait pas osé tourner une telle position : l'aspérité des montagnes, le manque de chemins dans la petite plaine entre elles et le Rhin, l'en eussent empêché sur la droite; et sur la gauche, il n'aurait jamais inquiété le flanc et la ligne de retraite des Français, aussitôt que ceux-ci auraient menacé la sienne; attendu que sa supériorité n'était pas alors aussi marquée, qu'au mois de juin précédent.

La position de Wezlar était bonne pour l'offensive; la seconde, seulement pour la dé-

fensive ; mais celle de Limburg, aussi propre à l'une qu'à l'autre, était préférable. Toutefois Jourdan voulant reprendre l'offensive immédiatement, choisit la première. Le renfort du corps de blocus de Mayence, et de la division Castelvert, qui devait arriver de l'armée du Nord, au plus tard le 13 septembre; enfin, la conviction qu'il suffisait de quelques jours de repos pour rétablir ses troupes, lui donnaient l'espoir de réussir, et il faut en convenir, cette espérance n'était pas sans fondement, car l'Archiduc ne pouvait réunir assez de troupes des places, pour rétablir l'équilibre des deux armées.

Aussitôt que celle de Sambre et Meuse eut passé le défilé de Bierstein, elle continua paisiblement sa marche; le corps de blocus de Mayence seulement, fut harcelé par la garnison de cette place. L'Archiduc au contraire, concentra son armée à Aschaffenburg, et fit arrêter, le 8, tous les coureurs qui étaient à la poursuite de l'ennemi, vu que la direction de Jourdan sur Wezlar, exigeait de nouvelles dispositions.

D'après ce qui venait de se passer, il importait pour terminer heureusement la campagne, et délivrer l'Autriche de toute crainte pour ses frontières, de chasser les Français des bords de

la Lahn, soit en leur faisant éprouver un échec considérable, soit en les rejetant dans une position telle, qu'ils ne pussent reprendre l'offensive avant que les Impériaux n'eussent forcé Moreau à la retraite. Il est aisé de juger, en effet, l'embarras où se serait trouvé l'Archiduc, s'il eût été retenu plus long-temps, ou battu sur la Lahn. Tout alors se fût tourné contre lui: l'armée de Sambre et Meuse ayant reçu des renforts considérables, et en attendant encore de plus grands, pouvait reprendre ses avantages en s'établissant dans de bonnes positions, où les Autrichiens eussent été contraints de l'attaquer. Le prince Charles, pour éviter ce danger, préféra manœuvrer à combattre, et basa son plan sur la connaissance de l'irrésolution et des principes de Tactique de son adversaire. Les positions de Jourdan étaient presque toujours trop étendues. Lorsqu'il se porta pour la seconde fois sur la Lahn, il attacha beaucoup trop d'importance à Wezlar; et maintenant encore il y avait réuni la plus grande partie de ses troupes. Le Général autrichien résolut de confirmer Jourdan dans son opinion sur Wezlar; d'attirer toute son attention sur ce point par des démonstrations, pendant qu'il chercherait à percer vers Limburg, afin de le forcer à une prompte retraite,

en menaçant ses communications (1). Ce plan était hardi, car entre autres dangers, il présentait celui de marcher sur Limburg, en présence des Français concentrés à Wezlar, sur le flanc droit des Impériaux, au débouché d'une route qui les portait sur la ligne de retraite de ceux-ci vers le Mein, bien avant qu'ils pussent atteindre leur but : tant il est vrai qu'à la guerre il est peu de principes généraux stables et positifs; et dont l'application ne diffère selon les circonstances, puisque telle conduite bonne ou convenable en certaines occasions,

(1) On croit que l'Archiduc aurait mieux fait d'observer Jourdan sur la Lahn, et de partir dès le 10 ou le 11 septembre, avec 30 mille hommes pour se joindre à Nauendorf, vers Ulm, où il eût pu prévenir l'armée de Moreau sur le Danube, car elle n'y arriva que le 23. Jourdan à la vérité, avait été renforcé par le corps de Marceau, et une division de l'armée du Nord; mais à la suite d'une retraite longue et pénible, on n'est pas si vîte en mesure de reprendre l'offensive; et il est probable que ce Général y eût regardé à deux fois avant d'attaquer Wartensleben. D'ailleurs il eût sûrement ignoré plusieurs jours le véritable mouvement de l'Archiduc. Le résultat qu'on pouvait se promettre d'une marche sur Ulm était préférable à celui de repousser Jourdan des bords de la Lahn sur ceux de la Sieg.

devient mauvaise et désastreuse en d'autres. Le plan de l'Archiduc réussit complètement, malgré le peu de vigueur avec lequel il procéda, croyant rendre sa marche plus sûre. L'énergie et l'activité dans l'exécution doivent être proportionnées à la hardiesse d'un projet, afin d'atteindre rapidement une bonne position, profiter de la stupeur de l'ennemi, et de ne lui pas laisser le temps d'apercevoir le danger momentané d'une opération hasardée. En un mot, un plan hardi est d'autant moins périlleux, qu'on l'exécute plus vîte; car en guerre, la célérité est toujours compagne de la sûreté (1).

---

(1) Cette assertion est très-juste lorsqu'il s'agit d'une seule opération, et non du plan complet d'une guerre. Dans ce dernier cas, tout dépend de la situation intérieure des Etats que l'on doit combattre; car il est bien des circonstances où il serait plus sage d'aller lentement: un Empire n'est pas toujours le prix de la course.

L'auteur n'a voulu certainement parler que d'une opération dont le cours embrasserait une période de quelques semaines, ou même dont la réussite formerait le succès d'une campagne; par exemple de l'opération de l'armée de réserve sur le Pô en 1800, et de celle qu'il fit lui-même contre Jourdan. Dans ce sens il a parfaitement raison.

Jourdan s'établit le 9 septembre, dans les positions suivantes : la division Grenier derrière Alzbach ; son avant-garde occupant Giessen et ses environs. Championnet couronna les hauteurs en arrière de Wezlar, entre Altendorf et Altstætten. Sur la droite, Bernadotte s'étendit jusqu'à Obernbreit. Les troupes légères de ces divisions, se liaient sur la rive gauche de la Lahn. Toute celle de Lefebvre était sur la même rive, appuyant sa gauche à Dudenhofen, et sa droite sur les hauteurs de Wezlar. La division de cavalerie bivouaqua à Uttenhofen.

Le même jour, l'armée autrichienne se mit en mouvement sur trois colonnes. La première, de 11 bataillons et 31 escadrons (6,800 fantassins et 3,000 chevaux), sous la conduite de Kray, marcha vers Butzbach, pour contenir l'ennemi placé sur la Lahn supérieure, derrière Wezlar et Giessen. Celle-ci était suivie par l'Archiduc, avec 31 bataillons et 38 escadrons (15,000 hommes et 4,000 chevaux) : il campa le 9 sur la Kahl, près de Dittingen, projetant de suivre d'abord la première colonne jusqu'à Friedberg, pour donner de fortes inquiétudes à l'aile gauche de Jourdan, et couvrir en même temps la route principale, pendant que le mouvement s'exécuterait. Son intention était de se diriger ensuite contre la

basse Lahn, et de se réunir aux deuxième et troisième colonnes pour en forcer le passage au point le plus favorable, dans les environs de Limburg.

La deuxième colonne, de 10 bataillons et 33 escadrons, (6,800 hommes et 3,700 chevaux) sous le commandement de Hotze, se trouva le 9 à Grossenheim, au-dessus de Kahl, et se porta sur Weilburg, afin d'observer l'ennemi, et couvrir la marche de l'Archiduc sur Friedberg.

La troisième, aux ordres du général Neu, consistant en 12 bataillons et 3 escadrons de la garnison de Mayence, renforcés de 12 autres escadrons de l'armée, formant en tout 8,000 hommes de pied, et 1,600 chevaux, fut dirigée sur Limburg. Elle arriva le 9 à Erbenheim, à la suite d'un engagement dans les environs de Wisbaden, avec l'arrière-garde de Marceau, qui perdit dans cette rencontre deux pièces de canon et fut obligée de se retirer sur les hauteurs de Kemel. Les Autrichiens prirent en outre à Flersheim, un parc de 65 pièces de canon, 17 mortiers, et beaucoup de munitions. Cette artillerie provenait en grande partie, de Francfort et de Würzburg, et semblait destinée pour le siége de Mayence.

Le 10 septembre, la première colonne arriva

à Staden, sur la Nidda. Ses avant-postes occupèrent Langgans, Münzenberg, Lich et Weirings. L'Archiduc campa à Windecken. Hotze atteignit Homburg. Des détachemens furent envoyés à Neu-Schwalbach et jusques sur la hauteur de Kemel. Des troupes légères se répandirent aux environs de Holzhausen, Nastetten, Hühnerkirchen.

Moreau se retira sur deux colonnes : la première, commandée par le général Dauriez, sur la route de Nassau, en arrière de Singhofen; le général Bonnet avec la seconde à Münzfeld, où il se rendit par Kirchberg. Quelques détachemens qui étaient en retard sur la hauteur d'Idstein, arrivèrent par des traverses, à Limburg et Dietz.

Les progrès des Autrichiens de ce côté, occasionnèrent quelques changemens dans la position de l'armée française, qui appuya alors à droite. Le 10, Bernadotte se porta en arrière de Runckel, et Championnet jeta 2 bataillons et 4 escadrons à Weilburg. Le lendemain, on continua ce mouvement. Bernadotte porta une brigade entière au village d'Els, et une sur les hauteurs d'Ofheim, derrière Limburg. La division de cavalerie le suivit comme réserve. Championnet s'étendit encore plus, et renforça la garnison de Weilburg de 3 bataillons.

Le 11, Kray arriva à Münzenberg. Ses troupes légères se portèrent en même temps, de Grœnningen, Steinberg et Lich, contre Giessen, d'où, après avoir culbuté les avant-postes français, ils s'emparèrent de la ville à l'aide des habitans, ainsi que de Klein-Linden. Les Français tentèrent vainement de rentrer dans Giessen au moyen d'une canonnade; mais ils réussirent à passer la Lahn à Klein-Linden, et mirent un poste sur la rive gauche.

Le 12 septembre, Kray prit position avec toute sa colonne sur les hauteurs, au pied desquelles est situé Giessen. Il occupa Dornholzhausen et Hœrnsheim, pour couvrir son flanc gauche contre Lefebvre, posté sur le Galgenberg, près de Wezlar, et dans la forêt entre la ville et Dudenhofen. Hotze poussa jusqu'à Weilmünster; chassa les avant-postes français de la ménagerie de Weilburg et de Braunfels.

Jourdan affaibli par l'extension qu'il avait donnée à sa ligne vers Limburg, perdit l'occasion d'attaquer Kray qui s'avançait sans soutien, et donnait prise sur son flanc gauche. Le 12, les troupes françaises furent encore plus disséminées. La division Grenier occupa Croïffdorf et Kleiberg pour couvrir sa gauche, et détacha une demi-brigade sur la hauteur de Fetzberg, pour garder les débouchés de Gies-

sen. Trois bataillons de Championnet durent se rapprocher de Wezlar, en sorte que sa division se trouva dispersée en cordon.

Dans la nuit du 12 au 13, Lefebvre se retira sur la rive droite de la Lahn, et s'établit derrière Wezlar, entre Herrmanstein et Alzbach. Jourdan inquiété par les progrès que les Autrichiens faisaient sur le flanc gauche de cette division, abandonna ainsi sa position offensive.

Il ne resta en avant de Wezlar que des postes qui furent chassés le 13 au matin, par les avant-gardes autrichiennes qui s'avancèrent par Dudenhofen et Dornholzhausen: celles-ci occupèrent Wezlar, ainsi que le pont sur la Lahn, que les Français avaient négligé de rompre. Dans l'après-midi, Sztarray prit position sur le Galgenberg : détaché avec un bataillon et 11 escadrons au soutien de Kray, il était parti, dès le matin, du camp de Windecken où l'Archiduc avait séjourné l'avant-veille. La journée du 13 se passa en un vain échange de coups de fusil et de canon des deux rives de la Lahn, depuis Wezlar jusqu'à Giessen. Des détachemens de cavalerie autrichienne couraient aux environs de Lollar, sur la rive droite, et au-dessus de la position française, inquiétant ses flancs et ses derrières.

Grenier les arrêta en mettant un poste à Hohensolms. Toute sa division prit position sur les hauteurs entre Kleiberg et Fetzberg, et repoussa la tentative de passage faite par les troupes légères ennemies à Giessen.

L'Archiduc partit le 12 septembre de Windecken, pour Friedberg, sur deux colonnes, et arriva le 13, à Usingen. Kray fut encore renforcé à Butzbach par 4 bataillons de grenadiers, afin d'assurer complètement la marche et la ligne de retraite de l'armée. Ses instructions portaient qu'il ferait des démonstrations vigoureuses.

Les troupes légères autrichiennes ayant passé la Lahn à Lollar, occupèrent la forêt de l'autre côté, et coururent sur le flanc gauche des Français. Le 14, Grenier fit sans succès un détachement dans cette forêt, parce que l'ennemi avait mis quelque artillerie sur la rive gauche, et fait de là un feu d'écharpe très-vif. Le 15, Kray renforça le détachement de Lollar, posta un bataillon et 4 escadrons sur la Lahn au-dessus de Giessen; et près de la ville, un pareil détachement qui jeta un poste au-delà de la rivière. Kray attira aussi les renforts de l'Archiduc dans la position de Giessen, et fit tout ce qui dépendait de lui pour inquiéter le flanc gauche de l'ennemi.

Le 16 septembre, les démonstrations furent plus sérieuses. Les Autrichiens débouchèrent de la forêt vis-à-vis de Lollar, et repoussèrent les avant-postes français dans le camp de Grenier, sur les hauteurs en arrière de Giessen, pendant que Kray en amusait le front par une canonnade et une fusillade très-vives. Ils conservèrent le terrain gagné, malgré plusieurs retours offensifs, jusqu'à ce qu'enfin Grenier les repoussât vers le soir derrière la Lahn, avec la plus grande partie de sa division. Kray s'apercevant de ce mouvement, crut pouvoir attaquer simultanément la position et faire jour à ses troupes, pressées sur la rive droite de la rivière. Il détacha en conséquence 3 bataillons, avec ordre de la passer près de Giessen, pour attaquer les hauteurs où Grenier n'avait laissé que la brigade Olivier. Cette attaque réussit, et elles furent enlevées; alors les tirailleurs autrichiens poursuivirent avec chaleur les Français en désordre: mais Jourdan présent à cet engagement, avait rappelé de Limburg dès le 15, la division de cavalerie, et un régiment de celle de Lefebvre, au soutien de Grenier. Elle se montra à temps pour repousser les tirailleurs ennemis, qui s'étaient trop avancés. Le général Leval arriva sur ces entrefaites

avec un renfort d'infanterie. Réuni à Olivier, il attaqua les Autrichiens, et les repoussa à l'entrée de la nuit de la position jusques sur la Lahn. Bonnau fut grièvement blessé dans ce combat. Kray avait été trop loin pour une simple démonstration, et sacrifié trop d'hommes pour remplir son but. Quoique Marceau eût prévenu plusieurs fois le Général en chef, de la marche de l'Archiduc sur Limburg, il persista néanmoins à croire le gros de ses forces vis-à-vis de Giessen, et que son attaque serait dirigée contre ce point. Jamais une démonstration ne produit plus d'effet, qu'à l'égard d'un ennemi battu : la conviction intime qu'il a de son infériorité, le rend méfiant et circonspect, et le défaut de renseignemens qui se fait toujours sentir dans la retraite, augmente son incertitude. Le désir de laver l'affront qu'il a reçu; son orgueil humilié, joints au sentiment de sa propre impuissance, grossissent à ses yeux les plus petits avantages, et les lui peignent comme une victoire signalée; illusion dont il ne serait point dupe de sang-froid. En effet, comment Jourdan aurait-il supposé que l'Archiduc perdrait cinq jours à faire des attaques isolées à Giessen, si son plan eût été dirigé sur ce point? Ne devait-il pas craindre

pour Limburg et sa ligne de communication, et se décider à contre-manœuvrer ou à se retirer, avant que son adversaire pût exécuter son plan ? Le général français voulait sans doute prendre l'offensive de Giessen et de Wezlar, mais les différentes nouvelles qu'il reçut, le tinrent dans l'irrésolution; et les combats qu'il livra journellement ayant changé la position de ses troupes, déjà dispersées par une infinité de postes, il y a tout lieu de croire que cette raison l'empêcha de fixer le jour et les dispositifs de l'attaque.

Pendant que Kray amusait les Français sur la haute Lahn, l'Archiduc arriva le 14 à Weilmünster; Hotze campé à Mütt depuis la veille, observait Weilburg: le gros de sa cavalerie formait l'avant-garde du Prince; ses avant-postes étaient placés à Windhof. Cependant Marceau se trouvait en état de faire une vive résistance; renforcé par la division Castelvert arrivée le 13 à Nassau, et par 6 bataillons et cent chevaux qui la suivirent de la rive gauche du Rhin, il avait fortement fait occuper Dietz, et établi ses troupes sur les hauteurs avantageuses de la maison de péage en avant de Limburg, qui forment une ligne convexe entre l'Ems et l'Arbach; l'avant-garde occupait Münzfeld, et le village de Nauheim couvrait son front.

L'Archiduc s'approcha de cette position du côté de Nauheim. Marceau joint par les troupes légères de Bernadotte et par la cavalerie, attaqua son avant-garde et la rejeta en arrière de Kirchberg, où elle fut recueillie par les troupes légères de la colonne de Neu qui s'avançait lentement, et avait dispersé toutes ses forces. Son avant-garde atteignit à la vérité Kirchberg le 11, et après avoir occupé le lendemain Hæringen, Tiefenbach et Pohl, poussa ses coureurs jusqu'à Nassau; mais le gros de sa colonne n'en resta pas moins à Kemel, Schwalbach et Neuhof. L'Archiduc lui ordonna de rassembler ses forces pour attaquer conjointement avec lui et quelques troupes qu'il attendait de Friedberg. Le 15, les troupes légères firent une reconnaissance de la position. A leur approche, le brave général Marceau se porta à leur rencontre et les culbuta sur Niederhausen. Sur ces entrefaites, l'Archiduc s'avança avec l'armée à Nieder-Brechen, tandis que Hotze portait des détachemens contre le flanc gauche de l'ennemi, mais la chute du jour les força de remettre leur attaque au lendemain. Les Français après avoir laissé une arrière-garde sur le Schaafberg, abandonnèrent dans la nuit les hauteurs de la maison de péage, et allèrent occuper Lim-

burg, en arrière duquel ils prirent position sur les hauteurs d'Ofheim, où trois bataillons de la division Bernadotte, qui étaient sur la Lahn, entre Lahnberg et Runkel, les rejoignirent. La division Castelvert fut chargée de défendre Dietz, et la rive droite de la Lahn jusqu'au Rhin. Jourdan, comme nous l'avons déjà dit, avait attiré la cavalerie à Wezlar.

Aussitôt que l'Archiduc eût été joint par les renforts qu'il attendait, il ordonna le 16 septembre une attaque générale. Une colonne dirigée contre Dietz, après avoir repoussé les avant-postes français, s'empara dans l'après-midi de la ville et du pont. L'attaque principale dirigée contre Limburg, parvint à chasser l'ennemi des hauteurs de la rive gauche de la Lahn, près de la ville. A la faveur d'une batterie amenée sur le bord de la rivière, les Autrichiens s'emparèrent des ponts de bois et de pierre, ainsi que du faubourg de l'autre côté. Cependant l'engagement devenait plus vif. Marceau avait placé son artillerie de manière à enfiler le défilé de Limburg. Les Français reprirent le faubourg après un combat opiniâtre; mais une nouvelle attaque protégée par une seconde batterie établie sur le Schaafberg, les en expulsa encore; néanmoins Marceau ne renonça pas à son projet, et fit attaquer derechef

le faubourg, pendant que son artillerie foudroyant le pont, mettait un obstacle invincible au passage des renforts envoyés aux Autrichiens. Cet effort lui réussit : cependant le feu terrible qui partait de Limburg et des hauteurs de l'autre côté, ne lui permettant pas de l'occuper en force, il voulut décider l'affaire en détachant un corps de troupes vers Wilmar, pour y passer la Lahn; mais il n'y eut qu'une simple canonnade sur ce point, parce que la cavalerie autrichienne placée à Lindenholzhausen était en mesure de le recevoir, et qu'elle avait une réserve à Nauheim.

Décidé à attaquer le lendemain, l'Archiduc fit établir dans la nuit plusieurs batteries de gros calibre sur les hauteurs, à droite et à gauche de Limburg, et forma toutes ses troupes en quatre colonnes. La première devait se porter par Dietz sur la position, deux autres par les ponts de Limburg, et la quatrième par un gué. Quoique la possession du débouché de Dietz mit une chance en sa faveur, son projet n'en était pas moins téméraire, et sa supériorité numérique point assez marquée, pour acheter cette position par le sacrifice d'un grand nombre d'hommes. Lors même qu'on est maître des ponts et de la ville de Dietz, le débouché du vallon au pied de hauteurs élevées et escar-

pées, n'en est pas moins très-difficile. Ajoutons encore que ce débouché est si près de Limburg, que Marceau pouvait y envoyer des renforts dans la nuit, en barrer l'issue, et même en déloger les Autrichiens au point du jour, sans compromettre sa position principale. Mais ce Général instruit qu'il avait eu affaire au prince Charles, se laissa trop légèrement convaincre de la supériorité de ses ennemis, et n'osa tenter une pareille entreprise : le passage de la colonne ennemie à Dietz, lui fit craindre d'être pris en flanc et prévenu sur la route de Montebauer, peut-être même sur celle de Molsberg, s'il s'opiniâtrait à rester derrière Limburg. Ces raisons le décidèrent à abandonner sa position dans la nuit, et à se retirer à Molsberg. La division Castelvert était déjà à Montebauer et sur la Rothen-Hahn.

Le lendemain, un brouillard épais empêcha les Impériaux de découvrir assez tôt la retraite des Français, pour pousser bien avant. L'avant-garde de l'Archiduc atteignit Holbach, et occupa après de légères escarmouches, la forêt de Heckholzhausen et le village de Hundsangel. L'armée campa sur les hauteurs d'Ofheim et de Tiefenbach ; Neu se porta de Dietz dans le bois de Heistenbach, et établit des pos-

tes à Holzapfel, pendant qu'une colonne de flanqueurs qui marchait par Singhofen vers Nassau, s'avançait sur le Rothen-Hahn.

Bernadotte ignorant la retraite de Marceau, s'était mis en marche le 17 au matin sur Ofheim, avec 4 bataillons et 5 escadrons, dans l'intention de le soutenir. Arrivé dans la plaine d'Ofheim, il rencontra 8 bataillons et 13 escadrons autrichiens qui débouchaient de Weilburg, et avec lesquels il fut forcé de combattre en se retirant jusqu'au-delà de Mehrenberg, où il rassembla le soir toute sa division.

Maître du débouché de Limburg et de tous les passages de la Lahn jusqu'à son embouchure, l'Archiduc était plus près que Jourdan des défilés de Hachenburg, par où les routes de Wezlar et Giessen conduisent au Rhin. Son plan réussissait donc malgré toutes les fautes d'exécution; malgré le séjour de Windecken, la faiblesse des marches qui l'avaient suivi, l'inutilité des détachemens laissés à Friedberg; et quoique Kray fût arrivé le 12 à Giessen, tandis que le Prince ne pouvait attaquer Limburg avant le 16.

Les fausses attaques précédèrent de cinq jours la véritable, sans égard au principe qui veut qu'elles ayent lieu peu d'instans aupara-

vant, afin de ne pas laisser à l'ennemi le temps de les reconnaître. Les erreurs de calcul dans le départ et l'arrivée des colonnes autrichiennes, ne nuisirent point au succès de leurs opérations, parce que Jourdan opérait encore plus lentement qu'eux. Lorsqu'on ne commet pas de fautes stratégiques d'une influence directe, sur l'objet principal d'une opération, le plus actif remporte ordinairement l'avantage, lors même que ses calculs pèchent par l'exactitude, attendu qu'il ne laisse pas le temps à son adversaire de profiter de ses fautes, et que malgré ses détours il atteint plutôt le but, que celui qui se traîne sur la route directe. Le plan d'attaque de Jourdan, sur la haute Lahn, était mieux combiné que celui de l'Archiduc contre Limburg; cependant les Autrichiens se seraient déjà trouvés sur les communications des Français, avant que ceux-ci se missent en mouvement pour gagner celles de leurs ennemis. Le danger que courut son aîle droite devait nécessairement décider Jourdan à replier avec célérité l'armée de Sambre et Meuse, s'il voulait tenter plus tard les chances d'une bataille. Toute résolution de défendre les bords de la Lahn, eût été vaine; car une marche de Wezlar contre Limburg, une manœuvre sur le flanc de l'armée autrichienne,

une attaque contre Kray, ou enfin une marche sur la communication de l'Archiduc, n'aurait pu s'exécuter, avant que les Autrichiens n'eussent culbuté Marceau et gagné la ligne de retraite des Français.

Le 16 septembre au soir, Jourdan quoique résolu à attaquer, n'avait point encore déterminé le temps et la manière dont il aborderait l'ennemi. Le rapport de la retraite de Marceau lui arriva si tard, qu'il ne put commencer la sienne que dans la nuit du 17 au 18. D'ailleurs, il n'osait déjà plus se retirer de jour sur la seule route qui lui restait entre les défilés de la Lahn et de la Dille.

Kray escarmoucha le 17 autour de la position de l'armée de Sambre et Meuse. Jourdan détacha en conséquence la division de cavalerie à Neukirchen, pour couvrir sa retraite. A huit heures du soir, celle de Grenier se mit en marche, passa la Dille à Herborn, et se porta après une courte halte jusqu'au-delà de Hof, où elle s'établit, la droite appuyée à Ober-Rossbach.

A dix heures, celle de Championnet défila également par Herborn, pour ne pas rencontrer l'ennemi qui poursuivait Bernadotte. Elle marcha ensuite jusqu'à Hachenburg, et s'établit en avant de la ville, à cheval sur la route

de Wezlar. Lefebvre ne partit que le 18 à deux heures, et couvrit la retraite en se portant par Herborn sur la Dille à Hof, où il prit poste en arrière du village. Bernadotte qui s'était mis en marche à la même heure, vint camper à Emerichenhain. Son arrière-garde tint Neukirchen et Renderod. La division de cavalerie qui vint la joindre, s'étendit jusqu'à Schœneberg.

Kray suivit l'ennemi le 18 au matin, jusqu'à Wehrdorf. Ses troupes légères chassèrent les derniers postes de Herborn, et occupèrent Dillenburg et Rode : elles se portèrent le 19 par Marienberg et Hachenburg à Luisenslust. Kray demeura à Hof.

L'armée française continua sa retraite. Bernadotte se porta à trois heures du matin par Hachenburg à Altenkirchen, où il s'établit; sa gauche appuyée à la route, sa droite à la Wiedbach. Il fut suivi par les divisions Grenier et Lefebvre. Celle-ci bivouaqua en avant d'Altenkirchen, la droite sur la route; l'autre en seconde ligne. Championnet resta jusqu'à onze heures en avant de Hachenburg pour couvrir leur mouvement, et se porta ensuite à Weyerbusch, pour soutenir la nouvelle position. La cavalerie devait faire une halte sur les hauteurs de Hachenburg, jusqu'à ce que toutes les troupes eussent passé la ville et

le défilé. Mais le mouvement des Autrichiens qui poursuivaient Marceau sur la route de Freilingen, faisant craindre qu'ils n'arrivassent avant l'armée à Altenkirchen, elle détacha quelques escadrons pour écarter les troupes légères de l'ennemi, et couvrir la marche de ce corps ; le reste de la cavalerie traversa les colonnes pour prendre leur tête, et aller s'établir sur les hauteurs en arrière du défilé d'Altenkirchen.

Marceau couvrit la retraite de son Général en chef, en soutenant plusieurs combats avec beaucoup d'énergie, et d'aplomb. Sa bonne contenance seule empêcha les Autrichiens de troubler la réunion de l'armée française, et d'atteindre Hachenburg et Altenkirchen avant elle. Le 18 septembre, son arrière-garde eut une affaire très-chaude avec les troupes légères, et prit position sur les hauteurs en arrière de Freilingen. L'avant-garde ennemie campa à Hahn et l'armée à Molsberg. Neu occupa Montebauer et poussa jusqu'à Grenz-Hausen, pendant qu'un corps de flanqueurs prit position sur le Rothen-Hahn et débloqua Ehrenbreitstein.

Les Français abandonnèrent Freilingen le 19 au jour, suivis pied à pied par l'avant-garde de l'Archiduc. Marceau fit défiler son infan-

terie par la forêt de Hœchstebach; et pour en masquer le mouvement, conduisit vivement sa cavalerie au devant de l'ennemi. Après un engagement vigoureux, les escadrons autrichiens gagnèrent le flanc de leurs adversaires. L'arrière-garde des Français se retira néanmoins en ordre, et ne passa la Wiedbach, que lorsque toute l'armée fut en position de l'autre côté du défilé; Marceau grièvement blessé dans cette journée, tomba au pouvoir des Impériaux, et mourut quelques jours après. La France perdit en lui un général habile, jeune et plein d'énergie. Poncet ayant pris le commandement du corps de Marceau, lia alors sa droite à la division Bernadotte. La cavalerie était en deuxième ligne derrière eux (1).

---

(1) La singulière retraite de l'armée de Sambre et Meuse, des rives de la Lahn, au moment où elle venait de recevoir un accroissement de 25 à 30 mille hommes par le corps de Marceau, et par la division de l'armée du Nord, démontre trop évidemment la solidité des observations que nous avons faites contre le système de guerre suivi dans ces premières campagnes, pour ne pas les réitérer ici. Ce serait déjà faire un grand pas pour l'étude de l'art, que d'apprendre à éviter les fautes de cette nature; et les préceptes qui pourraient atteindre ce but, ne sauraient être mieux placés qu'à côté d'une des preuves les plus convaincantes de l'histoire moderne.

L'armée se plaçait ordinairement en bataille sur une seule ligne, le long d'un front d'opérations quelconque.

L'avant-garde autrichienne gagna dans l'affaire du 19, le village et la forêt de Hœchstebach, malgré les attaques réitérées de l'ennemi, et occupa les papeteries de Hannewerth et de Wallrod; cependant ce dernier poste fut repris par les Français, qui avaient trop d'in-

---

Chaque division devait combattre pour son compte, dans la position où elle se trouvait. Il arrivait rarement qu'il y eût une seconde ligne ou une réserve proportionnée dont le Général en chef pût disposer pour parer aux événements imprévus. Le mal eût été moins grand, si de telles positions n'eussent été que des postes d'observation, et qu'on eût reconnu d'avance son champ de bataille en arrière, avec l'intention d'y réunir les corps ainsi éparpillés, afin de soutenir du moins le choc décisif avec un ensemble convenable. Mais il en était tout autrement, puisqu'en prenant ces lignes étendues on se plaçait ordinairement derrière des rivières, avec la résolution de s'y battre dans l'ordre où l'on s'y trouvait. Ainsi par une bizarrerie assez singulière, on tombait en Stratégie dans l'ordre mince, au même instant où en Tactique on adoptait avec succès l'ordre profond. Le résultat inévitable de ce système, amenait une retraite forcée à la moindre trouée faite par l'ennemi; car le Général en chef ne pouvant disposer d'aucune réserve pour réparer cet échec, il fallait bien se retirer ou courir risque de voir la ligne enfoncée, les communications interceptées, et toutes les divisions battues séparément. Une manœuvre hardie exécutée par une seule division pouvait bien quelquefois réparer les affaires, mais c'était toujours une opération hasardeuse qui avait peu de chances en sa faveur.

térêt à ne pas laisser arriver l'ennemi si près de leur arrière-garde. L'Archiduc campa le 19 à Freilingen; Neu s'avança sur la Saynbach, à Romersdorf. La division Castelvert et les troupes du blocus d'Ehrenbreitstein, se retirèrent dans la tête de pont de Neuwied.

Après son heureuse retraite, l'armée française se trouvant rassemblée sur la Wiedbach, fut supérieure à celle que les ennemis réunirent plus tard. Elle n'avait pendant toute la campagne d'occasion plus favorable de l'attaquer. Une seule victoire pouvait tout décider, et un échec ne l'obligeait qu'à continuer sa retraite, attendu que Düsseldorf offrait un point avantageux pour repasser le Rhin. Si Jourdan s'était déterminé à reprendre l'offensive, peu importait qu'il se jetât sur l'Archiduc ou sur Kray; pourvu seulement qu'il y employât toutes ses forces; sa grande supériorité lui garantissait la victoire, et la colonne qui n'eût pas été attaquée, aurait été bientôt prise en flanc et forcée à la retraite. L'Archiduc avait donné une grande prise sur lui : ce Prince s'attendant enfin à une bataille, s'avança, il est vrai, avec toutes ses troupes au-delà de la Lahn; mais pourquoi ne les employa-t-il pas à des attaques sérieuses contre Marceau, pour le forcer à précipiter sa retraite? Comment n'engagea-

t-il que son avant-garde dans tous ces combats, qui ne pouvaient avoir de résultat décisif (1). Pourquoi laissa-t-il aux Français le temps de se rassembler sans inquiétude sur la Wiedbach, et de se préparer à une bataille? Quand bien même il eût été dans l'impossibilité d'empêcher la jonction de Jourdan et de Marceau, à cause de la grande avance qu'ils avaient sur lui, il aurait néanmoins diminué l'inconvénient qui devait en résulter, en attaquant l'un ou l'autre avec toutes ses forces, de tous côtés, et en ne leur laissant pas le temps

(1) Les reproches sévères que se fait ici le prince Charles nous fournissent cette réflexion. *C'est que trop souvent les avant-gardes d'une armée victorieuse, chassent les arrière-gardes ennemies, de positions où il faudroit les laisser s'établir, pour manœuvrer sur leurs flancs.* Rien n'est moins propre à assurer de grands succès que les poursuites dirigées sur la queue d'une colonne. Elles ne doivent avoir d'autre but que de retarder la marche de l'armée battue, en l'obligeant à de fréquentes haltes; mais l'opération principale de l'armée victorieuse doit être toujours dirigée perpendiculairement sur la ligne de retraite, afin de couper en deux la colonne qui se retire. L'affaire de Krasnoi en 1812, est un exemple à citer en ce genre. Sans doute, on ne trouve pas toujours des localités et des lignes de poursuite aussi favorables; mais toutes les fois qu'on peut suivre cette maxime, il ne faut pas s'en écarter.

de faire leurs dispositions de défense. Mais comment, dira-t-on, le Prince aurait-il pu opérer cet effort simultané, lorsqu'arrivant le 19 à Freilingen, Kray entrait le même jour à Hof? Dans le principe l'Archiduc n'était pas, à la vérité, très-supérieur à Marceau; mais les Français furent bientôt affaiblis par l'éloignement de la division Castelvert: d'ailleurs ils se trouvaient sur la défensive, et par conséquent dans une situation désavantageuse, et si la nature du terrain coupé favorisait la défense de toutes leurs positions, n'était-ce pas une raison de plus, qui devait déterminer l'Archiduc à employer tous ses moyens pour en venir à bout? Il chercha à éviter un combat décisif sans songer que sa conduite pouvait l'entraîner dans une affaire désagréable; et pour ne pas s'engager avec un ennemi dispersé, il courut le risque de combattre toutes ses forces réunies, avant d'avoir eu le temps de rassembler les siennes. Il voulut par une manœuvre décider son adversaire à la retraite, sans penser à battre les troupes, qui couvraient le flanc et la ligne de communication. De son côté, Jourdan manqua d'énergie, et ne tira aucun parti des fautes des Autrichiens. L'état fâcheux dans lequel la retraite avait mis ses troupes, et qui n'avait pu être amélioré par leur court

séjour sur la Lahn, le confirma dans l'opinion qu'il devait les éloigner du théâtre des opérations, pour leur donner un plus long repos. Il ordonna en conséquence, de continuer le mouvement rétrograde à l'instant même où l'Archiduc faisait les dispositions d'attaque générale.

Dans la nuit du 19 au 20 septembre, les Français abandonnèrent le camp d'Altenkirchen. Le corps de Poncet repassa le Rhin à Bonn, sur un pont volant. Championnet et Grenier avec la cavalerie, franchirent la Sieg au point du jour, et s'établirent, la droite en avant de Meindorf, la gauche derrière l'Agger. Siegburg resta occupé. Bernadotte et Lefebvre couvrirent la marche en prenant position à Ukerath. Le 21, l'armée fut concentrée dans un camp entre Porz et le château de Bensberg. Ses troupes légères gardèrent l'Agger et la Sieg inférieure.

Les avant-gardes de l'Archiduc et de Kray, s'avançant le 20 par Wallrod et Hachenburg, rencontrèrent des postes ennemis qui se retirèrent en escarmouchant à Weyerbusch, et de là sur les hauteurs de Kircheip et d'Ukerath. Les troupes légères autrichiennes se portèrent à Altenkirchen; les colonnes à Wallrod et Hachenburg; mais pour accélérer la retraite de l'ennemi en menaçant son flanc, on poussa des détachemens sur la Sieg, pendant que Neu,

qui occupait Neustadt et Hangelar, fit des incursions sur la Sieg inférieure. Ce Général avait continué sa marche des environs de Neuwied, immédiatement après que les Français furent repoussés de Hettersdorf, et resserrés dans leur tête de pont. Le 21, l'Archiduc fit poursuivre par une brigade de cavalerie, la colonne qui se retirait à Bonn, laquelle à son approche brûla le pont volant. Le 22, l'armée impériale prit position à Ukerath. Ses troupes légères passèrent la Sieg, et occupèrent toute la contrée, jusqu'au-delà de la Wipper.

Une fois repassés sur la rive gauche du Rhin, les Français eurent tout le temps de se refaire et de se réorganiser. On pouvait présumer qu'il leur faudrait peu de temps, car il n'était guères probable que Beurnonville, qui remplaça Jourdan dans le commandement de l'armée de Sambre et Meuse, à Porz, laisserait aux Autrichiens le loisir de se tourner contre Moreau, de le combattre en rase campagne jusqu'à la fin d'octobre, et devant Kehl jusqu'au 11 janvier de l'année suivante, sans entreprendre une opération, ou du moins une diversion sérieuse, en sa faveur. L'armée française après avoir passé successivement le Rhin, en borda en partie la rive gauche, s'étendant vers la Moselle dans le Hundsrück et sur la Selz. La

division Lefebvre resta seule devant Düsseldorf.

Le 29 septembre, au moment où les Autrichiens attaquèrent, la division Bernadotte venait de relever celle de Championnet à Neuwied. Leur intention était d'y établir des batteries contre le pont, défendu par un bon ouvrage. Ils prirent Neuwied plusieurs fois ; mais les Français protégés par les batteries de la rive gauche, les en chassèrent. Enfin, un armistice qui déclara cette ville neutre, suspendit indéfiniment les hostilités. Pareille convention avait déjà été faite entre les avant-postes qui bordaient l'Agger.

Dès-lors la campagne de l'armée de Sambre et Meuse fut terminée. Il n'y eut plus que des escarmouches insignifiantes entre les avant-postes sur la rive gauche du Rhin, et des mouvemens de troupes qui ne causant aucune inquiétude aux Autrichiens, ne purent les induire à de fausses manœuvres. Ces marches furent occasionnées sans doute, par les faux bruits répandus par les partis, que les garnisons de Mayence et de Mannheim poussaient contre la Selz, Landau, et l'Alsace. A la fin de novembre les troupes des deux armées prirent des quartiers d'hiver : les Autrichiens entre la Sieg et le Mein ; les Français depuis Düsseldorf, le long du Rhin, jusqu'à la Nahe et Kirchheimpoland.

CHAPITRE X.

Les Autrichiens enlèvent Kehl de vive force, le 18 septembre, et en sont chassés.

Le désordre dans lequel l'armée de Sambre et Meuse opéra sa retraite, son état de délâbrement, et les mesures défensives de son Général, faisant présumer à l'Archiduc que la tranquillité sur le bas Rhin ne serait pas troublée de sitôt, ce Prince tourna sur-le-champ ses regards contre Moreau, et confia à Wernek la défense des positions d'Ukerath et de Neuwied. Il lui laissa à cet effet, 43 bataillons et 78 escadrons, c'est-à-dire 24,000 hommes d'infanterie et 8,500 chevaux. Ce Général fit observer Neuwied par 11 bataillons et 13 escadrons; 13 bataillons et 38 escadrons bordèrent la Sieg et le Rhin; 19 bataillons et 27 escadrons formèrent la réserve à Ukerath. L'Archiduc se mit en marche vers le Mein avec le reste de l'armée, consistant en 19 bataillons et 37 escadrons,

ou 16,000 combattans, dont 4,000 de cavalerie.

Cependant Moreau informé des revers de Jourdan, avait concentré son armée sur le Danube, et résolu de faire un mouvement rétrograde. L'intention du prince Charles était de l'obliger à la retraite en opérant sur ses communications. Il comptait se réunir à Latour, et décider l'évacuation de la rive droite. Ce fut donc l'extension démesurée de la ligne d'opération de l'armée de Rhin et Moselle, et la difficulté de communiquer avec sa base, par les vallées de la Kintzig et d'Enfer, qui firent naître ce projet; dont l'indécision et le manque d'énergie de Moreau concoururent à faciliter l'exécution. D'ailleurs, le Prince comptait autant sur l'impression des faux bruits répandus par les partis qui couvraient la campagne; sur l'affection des habitans pour sa personne, et l'impossibilité où était son adversaire de se procurer des renseignemens exacts, que sur l'idée qu'il supposerait naturellement la plus grande partie des troupes avec le Général en chef. Il espérait non sans raison, que tous ces moyens auxiliaires favoriseraient ses projets.

Si ce calcul partait d'un coup d'œil juste, il faut dire néanmoins qu'un plan fondé sur des réalités, est préférable à celui qui repose sur

des suppositions gratuites. Ainsi tout projet qui tend à réunir préalablement une masse supérieure contre le point décisif, vaut mieux que celui qui vise à ce résultat par des mouvèmens compliqués, dont l'exécution peut être entravée par des obstacles imprévus, ou le moindre contre-mouvement de l'ennemi sur nos propres communications.

Dans l'état où se trouvaient les affaires, l'Archiduc avait laissé trop de monde sur le bas Rhin, et commencé mal à propos de nouvelles opérations, avant d'avoir attiré à lui toutes ses troupes disponibles. Moreau n'était pas néanmoins dans la même situation que Jourdan à Schwarzenfeld: tant qu'il fut dans la Bavière et la Souabe, et avant de rentrer dans la Forêt Noire, il pouvait se mouvoir en tous sens. Un combat contre Latour, où sa supériorité lui garantissait le succès, l'aurait mis à même de se tourner subitement contre le Necker, et de se jeter sur l'Archiduc, en sorte qu'il eût empêché la jonction de ce dernier avec le corps laissé sur le Danube, quand bien même il eût voulu l'effectuer par des détours, parce que l'armée française se serait trouvée établie sur la ligne la plus courte. Considérant dans ce cas son infériorité, l'Archiduc n'aurait pu mieux faire que d'éviter une bataille; cette résolu-

tion l'eût forcé à se retirer sur le Mein, et à rappeller à lui les troupes restées sur le bas Rhin, laissant toutes les communications directes avec sa base, à la merci de son adveraire; l'armée affaiblie en outre par les nouvelles garnisons nécessaires à l'occupation des places, eût été exposée à un échec désastreux. Enfin, si Moreau n'était pas assez actif pour exécuter un tel plan, le hasard pouvait le faire remplacer par un Général entreprenant, qui sachant se procurer une connaissance exacte de la situation de son adversaire, aurait agi en conséquence.

Le prince Charles, à la vérité, avait préparé de longue main ses opérations contre Moreau. Le 7 septembre, son armée arriva à Aschaffenburg; et le même jour, Merveld à Eppenheim, avec les 11 escadrons qui devaient se diriger sur le Mein, conjointement avec la garnison de Mannheim. Ces troupes ne pouvant plus arriver à temps pour opérer sur la Lahn, l'Archiduc se décida à les employer à une diversion contre l'armée de Rhin et Moselle. En outre, ce Prince envoya l'ordre au général Petrasch de tirer 9 bataillons de Mannheim et de Philipsburg, de les réunir à cette cavalerie, et de se porter, en remontant le Rhin, vers le Necker supérieur, pour inquiéter les derrières de Mo-

reau, et intercepter ses communications. Cinq bataillons de la garnison de Mayence remplacèrent dans Mannheim, le vide causé par ce détachement.

Le général Scherb, qui n'avait eu que des escarmouches avec les avant-postes de Philipsburg, se trouvait toujours à Bruchsal. Petrasch voulut l'attaquer de front, pendant que plusieurs détachemens s'avanceraient sur le Rhin et dans les montagnes, le prendraient à dos et lui couperaient le chemin de Kehl; mais prévenu par des déserteurs que l'attaque devait avoir lieu le 13 septembre au matin, Scherb prit dans la nuit la route de Rastadt. Chemin faisant, il rencontra deux compagnies ennemies qui se rendaient à Nieder-Grumbach pour fermer l'issue de la vallée entre ce village et Ober-Grumbach, et se réunir aux troupes qui s'avançaient par Heidelsheim. Il les fit attaquer. Ne pouvant forcer ce village, il s'ouvrit par la forêt voisine le chemin de Rastadt. Une autre colonne d'Autrichiens, détachée sur la route du Rhin par Mühlburg, soutint un engagement à Carlsruhe, et fut retardée dans sa marche; en sorte que ce petit corps français eut le bonheur d'entrer à Kehl, sain et sauf, quoiqu'un peu en désordre; ce qui ne serait jamais arrivé, sans des accidens tout particuliers.

Petrasch le suivit dans l'intention d'attaquer la tête de pont de Kehl, qui n'était pas encore achevée. Au lieu de s'établir derrière la Kintzig et d'occuper les ouvrages construits en avant du pont du Rhin, Scherb se posta sur la rive droite de la Kintzig, avec la 68e demi-brigade. Il n'y avait dans le fort de Kehl et sur le Rhin, qu'un bataillon de la 24e, et les débris de la 104e qui s'y trouvaient en garnison depuis le commencement de la campagne, où cette dernière avait beaucoup souffert.

Les Autrichiens arrivèrent le 16, à Bischoffsheim, et en partirent dans la nuit du 17 au 18, pour attaquer Kehl, dans l'ordre suivant.

3 bataillons et 2 escadrons passèrent la Kintzig à Wilstædt, et la Schutter à Eckersweier, pour attaquer les retranchemens imparfaits du côté de Marlen et de Sundheim, entre cette rivière et le Rhin; 4 bataillons et 2 escadrons, destinés à une fausse attaque contre la position de Scherb, s'avancèrent en ligne, et sous la protection de leur artillerie, sur la route de Rastadt entre la rive droite de la Kintzig et le Rhin.

Ce coup de main réussit. La principale colonne qui chemina entre le Rhin et la digue de Marlen à Kehl, prit à revers les retranchemens entre le village et ce fleuve, et escalada le fort et

le village qu'on attaquait de front. Ce qui put s'échapper de la garnison, s'enfuit par le pont du Rhin. Cependant le général Siscé après avoir traversé la Kintzig à gué, avec la 68e demi-brigade, longeait le Rhin pour reprendre Kehl, ou exécuter au moins une retraite honorable; plusieurs de ses attaques furent infructueuses. Sur ces entrefaites, les Autrichiens avaient déjà atteint le pont du Rhin; mais les commandans de la colonne et de la réserve ayant été blessés et pris, le désordre se mit dans leurs troupes, qui se laissèrent entraîner au pillage et à l'ivrognerie. Personne n'ayant songé à brûler le pont, et les soldats se trouvant dispersés, les Français revinrent à la charge. Le général Schawenburg sortit de Strasbourg, avec quelques détachemens, rallia les fuyards sur le pont, et les ramena au combat. Le général Moulins les soutint avec les ouvriers d'artillerie et une partie de la garde nationale; et leurs efforts vigoureux parvinrent enfin à repousser les Impériaux du fort et du village de Kehl. Petrasch voulut en vain renouveler le combat avec un bataillon qu'il retira de la fausse attaque sur la route de Rastadt par Neumühl; il était trop tard: il fallut se replier à Bischoffsheim.

L'issue de cette entreprise prouve que le courage et la supériorité numérique n'assurent

la victoire, qu'autant qu'ils sont soutenus par l'ordre et la discipline, et que le chef reste toujours maître de sa troupe : toutefois, on peut dire que les dispositions de Petrasch n'étaient pas exemptes de reproches.

Il est de règle d'employer toutes ses forces dans une entreprise majeure; et ceci est fondé sur la nécessité de conserver les premiers avantages remportés, et sur la conviction que l'on a de ne pouvoir en atteindre ailleurs de plus grands. Toute attaque met en désordre les troupes qui l'ont exécutée. On fait donc bien d'assigner dans une expédition, un plus grand nombre de combattans qu'il n'en est réellement besoin pour le coup de main. Or, si les 3 bataillons qui emportèrent Kehl, suffisaient pour l'assaut, et former réserve contre les troupes établies près du fort, ils n'étaient pas assez nombreux pour résister aux renforts qui pouvaient déboucher de Strasbourg, et sur lesquels Petrasch n'avait pas compté.

Informé qu'un corps de 2,000 hommes, de l'armée de Rhin et Moselle, avait déjà atteint Freudenstadt, il s'était décidé, avant de se porter contre Kehl, à détacher 2 bataillons à Renchen et Oppenau, afin de leur barrer le passage, de concert avec la levée en masse des montagnes.

En considérant la distance de Freudenstadt à Bischoffsheim et Kehl, une telle mesure semble être au moins inutile ; car Petrasch aurait eu tout le temps de terminer son expédition sur la tête de pont de Kehl, ou de reprendre sa position de Bischoffsheim, avant que l'ennemi eût gagné la vallée du Rhin. Dans tous les cas, il était à même de s'avancer contre lui en force ; et il eût suffi de détacher un parti dans la vallée de Renchen, pour connaître au juste et observer ce qui s'y trouvait : deux bataillons de plus, en suivant la réserve, eussent sans doute assuré l'occupation de ce point. La prise de la tête de pont d'Huningue, non encore achevée, la destruction des ponts sur le Rhin, la perte de toutes les communications directes de l'armée de Rhin et Moselle avec la France, étaient autant de conséquences immédiates de cette expédition, qui aurait aggravé ainsi la position critique du Général en retraite.

Le non succès de l'entreprise sur Kehl fut très-préjudiciable à l'armée autrichienne, en ce qu'elle l'obligea à distraire un nombre assez considérable des troupes qu'elle eût employé plus utilement contre Moreau, pour tenir la tête de pont constamment investie, et que plus

tard elle causa de grandes pertes de temps et d'hommes.

Les suites de cet échec auraient même été la source de nouveaux triomphes pour la France, si avec plus d'énergie Moreau eût obtenu le commandement des deux armées; car Kehl devenant alors leur point de liaison, les succès de l'une auraient au moins retardé la retraite de l'autre, si leur jonction habilement préparée n'eût causé les plus grands désastres à l'Autriche.

CHAPITRE XI.

Retraite du général Moreau sur l'Iller.

MOREAU, le 9 septembre, paraissait encore incertain sur l'époque et le lieu où il passerait l'Iller, que l'Archiduc avait déjà gagné deux batailles, débloqué Mayence, et parcouru 96 lieues, depuis le 13 août.

Pendant ce long intervalle le Général français s'était porté des bords du Danube, sur Munich et Freising; c'est-à-dire de 34 lieues en avant. Or, c'était trop, s'il avait envie d'effectuer sa jonction avec Jourdan; et trop peu, s'il voulait opérer isolément et s'avancer sur l'Inn; mais un accident fâcheux redoubla son embarras. Il avait été privé de nouvelles de l'armée de Sambre et Meuse, depuis le passage du Danube et sa marche sur le Lech. Des bruits sourds, qui prirent bientôt de la consistance, et furent confirmés par des voyageurs et les gazettes, lui annoncèrent enfin la marche de l'Archiduc contre Jourdan, et l'échec

éprouvé par ce dernier. Le peu d'obstacles qu'il rencontrait, devenait une nouvelle preuve que la grande armée autrichienne n'était plus devant lui. Sans communications avec la France ni son collègue, il ne se berça point d'espérances flatteuses, renonça à une offensive, qui pouvait devenir d'autant plus dangereuse, qu'elle le menerait plus loin, et se décida à choisir une position qui lui assurât avec la possession des deux rives du Danube, la possibilité de secourir l'armée de Sambre et Meuse, et de retenir Latour; la liberté de faire, suivant les circonstances une retraite honorable, ou de marcher en avant. Il préféra les environs de Neuburg pour concentrer ses forces, espérant recevoir bientôt les renseignemens qui lui étaient nécessaires pour prendre un parti.

Le 10 septembre, deux divisions commandées par Saint-Cyr, la réserve du général Bourcier, et une division sous Desaix, formant ensemble 36 bataillons et 52 escadrons, se portèrent à Geisenfeld; les troupes légères à Mainburg et Neustadt, sur l'Abens. La division Delmas, de 9 bataillons et 12 escadrons, prit poste devant la tête de pont d'Ingolstadt. L'avant-garde de Ferino, sous Abatucci, occupa Munich. Le premier avec le reste de sa division, consistant en 12 bataillons et 10 esca-

drons, s'établit à Freising et Moosburg; la brigade Paillard à Bregenz, et celle de Thareau à Kempten. Ces deux dernières ne consistaient qu'en 9 bataillons et 7 escadrons.

Le 11 septembre, l'armée se mit en marche. Saint-Cyr et Bourcier sur Neuburg; Ferino par Dachau derrière la Paar, où il s'établit en avant de Friedberg, pour couvrir le pont du Lech. L'arrière-garde des premiers, couvrit la marche et se retira le soir, sur deux colonnes, de Neustadt et Mainburg, à Reichershofen et Bœrnbach. Desaix était déjà parti la nuit précédente pour Neuburg, avec les divisions Duhesme et Delmas.

Bien que Moreau pressentit les malheureux embarras de l'armée de Sambre et Meuse, il ne désespéra pas de la dégager au moyen d'une diversion sur la rive gauche du Danube: réglant la marche de l'Archiduc d'après la sienne, il se refusait à croire qu'il eût déjà fait tant de progrès.

Desaix eut ordre d'effectuer sa diversion sur la route de Nürnberg. En conséquence, il passa le Danube à Neuburg; et après avoir laissé la division Duhesme, en échelon dans la vallée du Danube, il continua le 12, sa marche par Eichstædt avec celle de Delmas. L'armée le suivit le même jour par Neuburg sur la rive

gauche, et prit position à Unterstall; 4 bataillons et 7 escadrons restèrent devant Neuburg pour couvrir le pont, et quelques compagnies d'infanterie et deux escadrons de hussards, à Pœttmes pour entretenir la communication avec Ferino, qui devait se maintenir en avant de Friedberg.

Le Général en chef français avait par sa lenteur donné le temps à Latour de corriger les fautes de son début; de rectifier ses positions, de rassembler la majeure partie de ses troupes sur le Danube et d'assurer sa communication avec l'Archiduc. Cependant la concentration de l'armée française à Geisenfeld, et le mouvement par Neuburg, faillirent tout réparer; car Moreau gagna une avance que Latour pouvait difficilement recouvrer. Dans cette conjoncture, il ne restait à ce dernier d'autre parti à prendre que de retarder la marche de l'ennemi, afin que l'Archiduc achevât ses opérations contre Jourdan, avant que l'armée de Rhin et Moselle pût venir à son secours. Autrement, la grande armée autrichienne aurait été battue, si elle avait eu affaire en même temps aux deux armées françaises. Il était présumable que Latour suivrait son adversaire sur la rive gauche; qu'il le harcelerait par des combats d'arrière-garde, par le choix de ses

positions, et peut-être même par ses mouvemens offensifs, tout en évitant de s'engager sérieusement et tenant ses forces réunies durant la marche, afin d'amener à l'Archiduc le plus de troupes possible, ou de pouvoir les employer à sa proximité, au moment où Moreau viendrait à le rencontrer. La meilleure direction à prendre dans cette occasion, était celle d'Ingolstadt, tant parce qu'il s'agissait principalement de poursuivre vivement l'ennemi sur la rive gauche du Danube, que parce que le pont de cette ville offrait le seul passage sûr, et en même temps le plus rapproché, les autres ayant été détruits pendant la retraite.

Le 10 septembre, les Impériaux occupaient en Bavière, les positions suivantes : Nauendorf, avec 8 bataillons et 22 escadrons, était établi à Postsaal; ses avant-postes bordaient l'Abens; 8 bataillons et 17 escadrons, aux ordres de Latour, occupaient Selingthal en avant de Landshut; 4 bataillons et 8 escadrons le liaient derrière l'Iser à Munich, qu'occupait le prince de Fürstenberg, avec 4 bataillons, 12 escadrons, et le corps de Condé; 15 bataillons et 17 escadrons, étaient sous Frœhlich, au pied des montagnes, entre Holz-Kir-

chen et Hohenembs. Ce dernier corps se liait également à celui du prince de Fürstemberg, par des détachemens.

Lorsque Latour reçut le 11 le rapport de la retraite des Français, il se décida à rassembler toutes ses tronpes pour les suivre, et se dirigea sur Moosburg dont il fit rétablir le pont, ainsi que celui de Freising; il arriva le 12 à Pfaffenhofen, et se réunit le 13 aux princes de Fürstemberg et de Condé, lesquels s'étaient avancés le 12 jusqu'à Bruck. Leurs avant-postes couvraient la Paar, et les environs de Neuburg.

Nauendorf opéra dans une autre direction: connaissant l'importance de la rive gauche du Danube, il se borna à pousser des troupes légères le 11, sur Geisenfeld, et à rétablir le pont de Neustadt. Il le passa dans la nuit suivante, pour se porter par Scheltdorf à Gumelding sur l'Altmühl, et fit occuper Pfahldorf dans l'intention d'attaquer Desaix à Eichstædt, de le forcer à la retraite, ou tout au moins de retarder sa marche.

Celui-ci arriva le même jour au-delà d'Eichstædt, d'où il fit battre la campagne pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Le 14 septembre, il poursuivit sa marche jusqu'à Heideck, et ne rencontra que des partis. Il informa Moreau,

que l'Archiduc était trop éloigné pour qu'on pût désormais l'arrêter. En effet, ce dernier avait assuré ses communications et ses vivres, par Egra et Bamberg, et se trouvait à l'abri des entreprises des Français, vu la faiblesse de leur cavalerie. D'un autre côté, la marche de Nauendorf éveilla Moreau, et lui fit craindre de voir battre ou couper Desaix. Il lui prescrivit en conséquence de rétrograder sur Neuburg, ce qui fut exécuté sans délai. Nauendorf qui ne connaissait pas le pays et les difficultés du passage de l'Altmühl, voulut s'avancer le 14 le long de cette rivière, pour l'attaquer par Eichstædt. Mais le mauvais état des chemins dans les défilés rocailleux, le força à revenir sur ses pas, et à rassembler ses troupes à Pfahldorf, d'où il se rendit le 16 à Eichstædt par un détour, quand Desaix était déjà retourné à Neuburg.

Le 14 septembre, Latour avec 16 bataillons, et 34 escadrons, marcha par Bernbach et Bobenhausen; l'avant-garde sur Neuburg, et le corps de Condé vers Pœttmes. Les faibles postes de Bruck et du Danube, furent repoussés sans coup férir. Les troupes légères autrichiennes s'avancèrent aussi rapidement sur la route de Pœttmes jusqu'à Zell, où elles enlevèrent une pièce de canon, et firent quel-

ques prisonniers dans l'après-midi; cependant la division Duhesme passa le Danube, força les ennemis à la retraite, et gagna Bruck qu'elle évacua néanmoins plus tard, pour se retirer à Zell à l'arrivée de leurs renforts.

Le 15 septembre, Moreau fit passer le Danube aux divisions de Saint-Cyr et à la réserve. Ces troupes prirent position entre Rohrnfels et Neuburg, derrière le marais de Neuburg; au même moment on repoussait les avant-postes autrichiens de Zell et de Bruck, sur Weihering et derrière l'Ach.

Le 16, Desaix cotoya la rive droite avec la division Delmas. Saint-Cyr se dirigea le même jour vers Walden, et balaya les troupes légères qui couraient de Pœttmes vers Rain et Burgheim. Ferino s'avança de Friedberg vers Aicha, en arrière duquel le corps de Condé s'était rendu de Pœttmes.

Le 17, l'armée française marcha par sa droite, et campa entre Gundelsdorf et Pœttmes. Un détachement de troupes légères resta à Neuburg.

Moreau continua ses mouvemens le 18 dans la même direction, et établit sa droite sur la Paar à Groshausen, refusant sa gauche à Gundelsdorf. Pendant ce temps, on repoussa le piquet ennemi de Portenau jusqu'en arrière de

Schrobenhausen. Ferino se posta sur la route de Munich, en liaison avec l'armée.

L'expédition de Desaix convainquit Moreau que Jourdan et l'Archiduc devaient être très-éloignés : autrement l'on aurait aperçu quelques traces de l'ennemi, s'il avait été dans la contrée. Il jugea donc que les opérations des Autrichiens contre l'armée de Sambre et Meuse, ne pouvaient être encore achevées, et se flatta que Jourdan renforcé par le corps de blocus de Mayence et les troupes de l'armée du Nord, reprendrait l'offensive. Trompé par ce calcul, et convaincu de l'inutilité d'une diversion sur Nürnberg, il résolut de s'établir dans une position d'où il pût s'avancer contre l'Autriche, aussitôt que Jourdan reprendrait l'offensive.

Il se porta dans cette vue de Neuburg sur la Paar, appuyant sa gauche au Danube, et éloignant assez les postes autrichiens pour passer au pis-aller le Lech, sans être inquiété. Par cela même, il abandonna tous les importans avantages qu'il devait attendre avec raison de sa concentration à Neuburg. Il eût bien mieux fait de remonter le Danube d'une marche.

La position de Neuburg lui avait donné une avance de plusieurs jours sur son adversaire;

mais en se portant vers Ulm, il en eût encore gagné davantage, car le passage du Lech devait retarder Latour qui le suivait. De plus, il serait arrivé à temps sur le Necker, pour exécuter une diversion en faveur de l'armée de Sambre et Meuse. Supposé que Jourdan réussît à battre les Impériaux, l'armée du Rhin tombant à point nommé sur leurs derrières, eût complété la victoire et achevé leur défaite. En cas contraire, Moreau se serait tellement rapproché de sa ligne de retraite, que pouvant choisir la route la plus favorable, l'Archiduc ni Latour ne l'auraient jamais interceptée. Enfin, occupant un point central entre les différens corps ennemis, il se trouvait à portée de déjouer leurs combinaisons, de les battre en détail, et peut-être de donner une autre tournure à toute la campagne. Ce calcul semblait peu difficile à faire, supposé même le manque de renseignemens certains; car il connaissait les forces qui lui étaient opposées, et devait naturellement penser que l'Archiduc n'amènerait avec lui qu'un petit nombre de troupes, et ne partirait qu'après avoir obligé Jourdan à repasser le Rhin.

Si Moreau avait dirigé Desaix de Heideck sur Nœrdlingen, et s'était retiré un peu plus lentement le long du Danube, pour couvrir cette

marche contre Nauendorf; que Ferino eût reçu l'ordre d'amuser l'ennemi, et de se replier après avoir défendu le passage du Lech et des ruisseaux en arrière sur Günzburg, l'armée réunie en deux ou trois jours au plus entre Neresheim et le Danube, eût été en état de se porter de tous côtés. Latour voulait-il le franchir, et de concert avec Nauendorf, dépasser la position des Français pour se rapprocher de l'Archiduc? il eût infailliblement donné prise sur ses flancs, et pu être attaqué avec avantage. Il en eût été de même s'il s'était avancé sur la rive droite en passant l'Iller. Les routes du Necker et du Danube étant couvertes, Moreau n'avait rien à craindre d'une attaque de front, ni d'une manœuvre contre sa droite, entre le fleuve et le lac de Constance. Sa supériorité sur tous les corps qui suivaient cette direction, lui garantissait la victoire en cas d'engagement, et même dans l'offensive; car ce mouvement vers Ulm lui eût fait perdre trop peu de temps pour qu'il ne le récupérât pas en quelques marches, ou par un seul combat; et ce faible désavantage était amplement compensé par la sûreté qu'il procurait à sa ligne de retraite, première condition de toute opération. Mais peu de généraux ont assez de fermeté pour sacrifier des avantages précaires au résul-

tat d'un calcul profond, et pour abandonner une province conquise, sans y être forcé par les armes.

Pendant que Moreau marchait sur la Paar, Latour ne bougea pas de Bobenhausen, et se contenta des progrès que firent sur ses flancs Nauendorf et Frœhlich. Le dernier avait poussé jusqu'à Pappenheim ; mais lorsqu'il apprit l'éloignement de l'armée française du Danube, il se rapprocha du fleuve et attira à lui 2 bataillons et 3 escadrons de la garnison d'Ingolstadt.

Frœhlich avait reçu l'ordre de Latour de profiter de sa supériorité pour faire des diversions sur le flanc droit de l'ennemi. Il rassembla à cet effet le 14 septembre, la plus grande partie de son corps à Schongau, et s'avança le même jour avec 6 bataillons et 10 escadrons sur la Wertach; Wolf occupa Nesselvang avec un petit détachement.

Le 17, le corps de Frœhlich marcha en quatre colonnes sur Immenstadt et Kempten. La première escalada Immenstadt à dix heures du matin. Wolf fit avec la seconde une fausse attaque contre Durach, et décida l'ennemi, par une retraite simulée, à le poursuivre; cette ruse facilita les opérations de la troisième colonne, qui prit possession de la position aban-

donnée par les Français, les attaqua sur leurs derrières avec de la cavalerie, et les dispersa dans les bois. Frœhlich prit Kempten avec la quatrième, et les rejeta vers Wangen, Leutkirch et Isni. Une tentative dirigée la veille de Hohenembs, pour les repousser des bords du Bregenz-Ach, fut moins heureuse; les troupes ne dépassèrent pas Lautrach, et furent obligées de se retirer à Hohenembs. Le 19, Frœhlich arriva à Isni avec 4 bataillons et 4 escadrons.

A peine Moreau fut-il établi dans sa nouvelle position sur la Paar, qu'il en aperçut tout le danger et l'inutilité. L'imperturbable tranquillité de Latour et les manœuvres qu'il exécutait sur ses ailes, lui firent présumer que ce Général méditait un plan basé sur des événemens de la plus haute importance, et dont il ne pouvait avoir la clef. Nauendorf paraissait vouloir s'emparer de la rive gauche du Danube; réuni à Latour, à Petrasch, ou aux troupes que l'Archiduc pouvait détacher, il aurait eu à la vérité assez de monde pour disputer aux Français le passage de ce fleuve; mais il n'était pas en état de le défendre seul. Néanmoins, ses mouvemens semblaient n'être pas calculés seulement sur le nombre de troupes avec lequel il les exécutait. D'un autre côté,

Frœhlich s'avançait si rapidement que Moreau devait présumer qu'ils combinaient leurs manœuvres, et dans cette hypothèse, sa position entourée d'ennemis, n'était rien moins que sûre. Il se décida en conséquence, à se retirer sur l'Iller, espérant reprendre bientôt l'offensive, avec d'autant plus de facilité, qu'en parvenant à commencer ses opérations de la rive droite du Danube, il ne serait pas obligé d'en forcer le passage. Mais, comme il sentit la nécessité d'avoir un point d'appui sur la gauche, il détacha le 18 en toute diligence à Ulm, le général Montrichard avec 4 bataillons et 8 escadrons, pour défendre cette place et le passage du Danube, contre les attaques de Nauendorf.

Abatucci et Ferino reçurent ordre de partir sur-le-champ : le premier de Landsberg en remontant la Wertach, pour menacer les derrières de Frœhlich, et retarder sa marche sur Kempten; le dernier contre Memmingen, qu'inquiétaient déjà des partis autrichiens.

L'armée se mit en mouvement le 19. Le centre, la réserve, et la brigade Tholmé de l'aile droite, passèrent le Lech sur deux ponts à Augsburg; Desaix avec l'aile gauche à Rain. Les troupes légères couvrirent ce mouvement, et ne se retirèrent que le 20, lorsque l'armée

prit position derrière la Schmutter. Desaix était à Wertingen, ayant la Zusam sur son front.

Latour se trouvait encore le 19 septembre, avec 7 bataillons, 6 escadrons et le corps de Condé, à Bobenhausen. Une avant-garde de 5 bataillons et 10 escadrons sous Baillet, couvrait à Lichtenau la route de Neuburg. Une autre sous Mercantin, de 5 bataillons et 14 escadrons, avec un détachement des troupes de Condé, sous le duc d'Enghien, formait une chaîne de postes devant Schrobenhausen, et s'étendait sur la route d'Augsburg. Latour ne doutait plus que l'ennemi ne dût faire bientôt sa retraite, et se proposait de le suivre seulement avec l'avant-garde par Augsburg, pendant qu'il dirigerait le gros de son corps sur Ulm. Ce point était trop éloigné pour que la réunion projetée avec Nauendorf fût certaine, vu que l'armée française placée entre Ulm et Latour, devait y rester pendant quelques jours, supposé même qu'elle se retirât précipitamment. Une marche rapide et le passage du Danube dans le lieu le plus proche, auraient mené au but avec plus de certitude; car la retraite de Moreau sur le Lech, éloignait jusqu'à l'apparence du danger d'un mouvement de flanc.

Le 20 septembre, les avant-postes français se retirèrent et furent suivis pied à pied par les

Autrichiens, qui rétablirent le pont de Neuburg, et sauvèrent celui de Rain, auquel les Français avaient mis le feu. L'avant-garde de Latour s'avança jusqu'à Rain, Aicha et Pœttmes (1).

Le 21, Moreau poursuivit sa marche, et prit position derrière la Mindel; la droite appuyée à Kemnat, la gauche à Burgau; les avant-postes sur la Zusam.

Le même jour, Baillet se porta sur Merdingen, Latour sur Rain, Mercantin sur Friedberg, d'où les troupes légères du duc d'Enghien partirent pour Kriegshaber par Augsburg, après avoir rétabli le pont du Lech.

Le 22, Moreau s'établit derrière la Günz : la droite à Wattenweier, la gauche à Bubesheim, en avant de Leipheim ; l'avant-garde

(1) Le 20 septembre, Petrasch était à Stutgard, et Nauendorf à Nœrdlingen. Si l'Archiduc était venu, avec 25 ou 30 mille hommes, du bas Rhin sur Stutgard et Ulm, pour se joindre à eux, il est difficile de juger comment Moreau se fût tiré d'affaire. Mais des partisans ne coupent pas une armée, Moreau n'eut jamais à combattre sur ses derrières que des détachemens très-faibles et sans soutien; les gros corps se sont contentés de marcher à hauteur de ses flancs et à une distance si grande qu'ils ne pouvaient rien entreprendre contre lui.

sur la Mindel. Baillet se porta à Wertingen, Latour à Merdingen, et Mercantin à Steppach.

Nauendorf prit le 20 la ville de Donauwert, faiblement gardée par l'ennemi, et s'établit ensuite sur le Schellenberg; mais sans pouvoir empêcher la destruction du pont. Il se porta ensuite à Nœrdlingen, poussa son avant-garde à Heidenheim, et envoya des détachemens par Dillingen, Aalen et Gmünd, pour se lier aux partis détachés par Petrasch de Stuttgard, vers le Danube. Le 22, Nauendorf arriva à Nerestætten à trois lieues d'Ulm, et occupa les hauteurs d'Ober-Elchingen, Albeck et Jungingen. Le 23, il se porta avec le gros de ses troupes à Langenau, d'où il repoussa, le jour suivant, les Français dans Ulm.

Moreau n'avait plus de temps à perdre pour sauver ce poste, car Montrichard n'était pas capable de résister seul à Nauendorf. Il prescrivit en conséquence à Desaix, de se porter le 24 avec les deux divisions de l'aile gauche à Ulm. Saint-Cyr passa en même temps l'Iller avec le centre, sur les ponts d'Illerdissen et de Kirchberg, et prit position derrière cette rivière. Ferino resta près de Memmingen, en abandonnant toutefois la ville à l'ennemi; car Frœhlich, à la suite d'un combat qu'il livra aux généraux Tareau et Paillard, près de la vallée

d'Egloff, s'était dirigé d'Isni vers Kempten, et avait poussé le colonel Giulay sur Memmingen. Celui-ci, ayant rencontré les Français le 22, les attaqua; il s'engagea dans la ville un combat opiniâtre et sanglant, à l'issue duquel les Autrichiens s'y maintinrent, sans néanmoins pouvoir pousser plus avant.

Latour suivit son adversaire pied à pied. Leurs troupes légères ne cessèrent d'escarmoucher.

Le 22, l'avant-garde autrichienne repoussa de Günzburg les avant-postes français; et Latour se porta sur Zusmarshausen. Le 24, il arriva à Burgau. Son avant-garde occupa Leipheim d'où elle se lia avec Nauendorf, pendant que Mercantin se dirigea vers Krumbach sur la Kamlach.

CHAPITRE XII.

Bataille de Biberach, le 2 octobre.

Les mouvemens de Moreau depuis qu'il s'était établi à Neuburg, semblent prouver qu'il n'avait arrêté aucun plan. Ne connaissant pas sa situation, il aurait dû garder la position qui lui laissait le choix du meilleur parti. Pour cela, il était indispensable de s'assurer des passages du Danube, et de saisir la première occasion de battre l'ennemi, inférieur en nombre et dispersé, qui s'avançait imprudemment dans l'espoir de le cerner. Il se serait procuré ainsi la liberté de se mouvoir, et conservé l'initiative que sa supériorité lui rendait si avantageuse; mais loin de là, il s'éloigna du Danube, en abandonna la rive gauche à l'ennemi, n'apporta nul obstacle à la jonction de Nauendorf avec Latour, perdit le temps en petits combats et en marches inutiles, et mit huit jours pour arriver sur l'Iller, qu'il aurait pu atteindre en quatre.

Alors seulement, il reconnut l'utilité d'un mouvement sur le Necker, et l'importance d'Ulm, comme dernier point de passage d'une armée qui manœuvrait en remontant le Danube, pour gagner le Necker par le chemin le plus court. Ces considérations le déterminèrent à assurer ses subsistances sur la route de Canstadt; résolution bien tardive, puisqu'elle était prise au moment où il prescrivait à Desaix de s'assurer de la position d'Ulm. Lorsque celui-ci partit le 25, de Wiblingen où il était arrivé le jour précédent, Nauendorf se trouvait déjà avec le gros de ses troupes sur les hauteurs en arrière d'Ulm, et Baillet s'avançait de Leipheim, en longeant la rive droite du Danube. Desaix laissa une partie de ses forces à la tête du pont d'Ulm, et défila avec le reste par la ville, dans la vallée de la Blau. Cette retraite effectuée sous le feu des batteries ennemies, se fit en désordre et avec perte. Il prit position sa gauche appuyée à Klingenstein, sa droite à Ulm, le front couvert par la Blau. Nauendorf resta sur les hauteurs, et Baillet sur la rive droite au-dessous de la tête de pont, en avant de Pfuhl. Le but de Moreau était manqué, car l'on n'est pas maître d'un passage plongé par le feu de l'ennemi.

Nauendorf envoya des partis de tous côtés:

2 bataillons et 2 escadrons poussèrent à Plochingen, sur la route de Stuttgard.

Latour se porta le 25 septembre à Weissenhorn; Mercantin, par Babenhausen, sur la hauteur d'Illeraichheim, cherchant à faire passer l'Iller à une avant-garde, près de Kelmünz, mais il fut bientôt repoussé sur la rive droite. Frœhlich marcha vers Altesried, et établit ses avant-postes, de Leutkirch à Lautrach.

On passa le 26 dans cette position. Les Français essayèrent une sortie d'Ulm, qui fut repoussée. A l'exception de cette affaire et de la marche de Mercantin sur Kelmünz, il n'arriva rien de remarquable dans cette journée : les vieux remparts et la tête de pont, mettant la place à l'abri d'une attaque de vive force.

Moreau qui se voyait alors menacé sur ses deux ailes, et contraint d'évacuer la rive gauche du Danube, se décida d'autant plus facilement à continuer son mouvement rétrograde, qu'il semblait ne pouvoir l'éviter, dans le cas même où il eût conservé l'espérance de reprendre l'offensive.

Resserré entre le Danube et le lac de Constance; gêné dans tous ses mouvemens, il ne pouvait de cette position former aucune entreprise importante. D'ailleurs les nouvelles qu'il reçut de la Forêt Noire, exigeaient qu'il se

14*

rapprochât des défilés dont il devait s'assurer pour sa retraite.

Il avait détaché, dès le 8 septembre, pour renforcer la garnison de Kehl, 3 bataillons et 4 escadrons, qui cheminèrent à marches forcées; mais arrivés le 22, entre Villingen et Hornberg dans la vallée de la Kintzig, ils rencontrèrent les avant-postes de Petrasch, qui défendaient le pays de concert avec les paysans armés. Ils se tournèrent alors par Triberg à Elzach; et de là en deux colonnes, par Schweighausen et Waldkirch, à Kehl. Cet incident, et les bruits sinistres qui se propagèrent avec rapidité, rendirent plus vraisemblable la nouvelle que les Autrichiens ne menaçaient pas seulement par leurs partis, mais bien avec des forces considérables, les communications et les derrières de l'armée de Rhin et Moselle.

Pour donner une idée générale de l'état des choses, voici une situation sommaire des forces autrichiennes, telles qu'elles se trouvaient placées à l'époque du 22 septembre, depuis la Sieg jusqu'à la frontière du Tyrol.

ÉTAT *de répartition de l'Armée autrichienne à l'époque du 22 septembre.*

	Bataill.	Escad.	Hommes.	Chev.
Général *Hadik*, en avant-postes sur la Sieg et le Rhin.	11	13	7,989	1,353
F. M. L. *Kray*, auprès de Neuwied. . .	13	38	7,677	3,762
F. M. L. *Wernek*, près d'Ukerath. . .	19	27	8,595	3,332
Gén. d'Artill. *Wartensleben*, en marche vers le Mein.	19	37	12,181	4,056
F. M. L. *Petrasch*, devant Kehl et le Necker.	9	11	5,564	1,177
Gén. *Nauendorf*, sur le Danube. . . .	8	30	5,815	3,753
Gén. d'Artillerie *Latour*, en Souabe. .	23	43	16,960	6,481
F. M. L. *Frœhlich*, sur le haut Iller et dans le Tyrol.	15	17	10,906	2,797
Garnis. d'Ehrenbreitstein, col. *Sechtern*.	5	»	2,632	. . . .
Garnison de Mayence, F. M. L. *Neu*. .	17	5	6,476	280
Garnison de Mannheim, Gén. *Bender*.	6	2	2,267	300
Garnison de Philipsburg, col. *Schal*.	2 ½	»	1,959	33
TOTAUX.	147 ½	223	89,021	27,324
			116,344.	

Moreau s'était laissé amener au point, que l'ennemi lui prescrivit l'époque et la direction de sa retraite. Il se mit donc en mouvement, le 27, avec toute l'armée; et arriva le 29, sur les bords du Federzée; où il s'établit comme il suit: Desaix qui avait abandonné Ulm dans la nuit du 26 au 27, et passé le Danube à

Ehingen, occupa le terrain entre ce fleuve et le lac avec 18 bataillons et 12 escadrons de l'aile gauche, gardant Uttenweiler et Minderreute. Saint-Cyr avec les deux divisions du centre et la réserve, formant ensemble 24 bataillons et 48 escadrons, se trouvait sur l'autre rive du lac, derrière Buchau et l'abbaye de Schussenried, ayant ses troupes légères à Ogeltshausen, Heine, Sattebeuren, et la chapelle de Sainte-Marie. Ferino qui s'était lié avec les brigades Tareau et Paillard, borda les rives de la Schussen, avec 12 bataillons et 10 escadrons derrière Ravensburg et Baindt.

L'évacuation d'Ulm donna à Latour et Nauendorf, non-seulement un nouveau point de réunion, mais même les moyens d'y former un corps qui eût été assez fort pour en imposer à l'ennemi, et l'obliger à se retirer par la vallée d'Enfer. Il aurait suffi pour cela de porter ces deux divisions à marches forcées par Ulm, Urach et Hechingen, afin de les joindre encore à Petrasch, et de prévenir l'ennemi aux débouchés de la vallée de la Kintzig. Ce mouvement semblait d'autant plus naturel, que le dernier de ces Généraux, après la tentative faite sur Kehl, s'était déjà porté sur le Necker, occupait Horb et Tübingen, et poussait sa cavalerie légère à Hechingen.

La totalité des forces sous les ordres de Latour, compris les renforts arrivés de l'intérieur vers la fin de septembre, se trouvait de 37,000 combattans, savoir : le corps sous ses ordres immédiats, avec l'avant-garde de 15 bataillons et 24 escadrons, faisant 10,300 hommes d'infanterie et 3,300 chevaux; la division intermédiaire de Mercantin, y compris le corps de Condé, forte de 7 bataillons et 19 escadrons, ou 6,500 fantassins et 3,100 chevaux; et l'aile gauche sous Frœhlich, de 15 bataillons et 17 escadrons, comptant 11,000 hommes et 2,700 chevaux : 3 bataillons et 2 escadrons de celle-ci, formant 2,800 hommes, appartenaient à l'armée d'Italie, et ne devaient pas s'éloigner du Vorarlberg, afin de pouvoir se porter, au premier ordre, dans le Tyrol méridional.

Nauendorf avait indépendamment de Latour, 8 bataillons et 30 escadrons, ou 5,800 hommes et 3,700 chevaux; et Petrasch, 9 bataillons et 11 escadrons, ou 5,500 hommes et 1,100 chevaux. A la vérité, toutes les forces de ce dernier se trouvaient dispersées, tant à Kehl que sur le Kniebis et à Freudenstadt, Horb et Tübingen; on pouvait donc rassembler alors plus de 40 mille hommes à l'entrée de la vallée de la Kintzig, et s'y opposer au Général français établi au point décisif de la Forêt Noire;

on sent qu'ils auraient eu une grande supériorité : mais disséminés et presque perdus dans un cercle immense qui entourait l'armée française concentrée, ils furent dans l'impuissance d'opérer avec ensemble et vigueur sur des rayons aussi divergens.

La mésintelligence des Généraux perdit tout: Nauendorf prit le chemin d'Urach et de Tübingen; Latour fidèle à son malheureux système, resta sur la rive droite du Danube. Cependant, quoiqu'il eût choisi la meilleure direction, Nauendorf commit une grande faute, en courant ainsi isolément et loin de l'armée. Petrasch avait sans doute assez de monde pour inquiéter l'ennemi par des partis; mais comme il devait laisser des troupes de sa division pour observer Kehl, on ne pouvait guères rassembler, par la réunion des deux corps, plus de dix à douze mille hommes sur un point; ce qui n'était pas, à beaucoup près, suffisant pour en imposer à l'ennemi et l'arrêter. Latour au contraire, se trouva découvert par le départ de Nauendorf, et affaibli de 9,500 hommes, dans l'instant critique où l'ennemi s'approchait.

Dès que Nauendorf vit qu'il ne pouvait décider Latour à coopérer à son plan, il devait y renoncer, et tout employer pour empêcher la destruction du corps principal; car une réunion

de forces dans une fausse direction, est moins dangereuse qu'une dissémination dans la bonne, qui les paralyse toutes.

Moreau manoeuvrait toujours dans une fausse direction, mais sans grand désavantage; parce qu'il avait ses forces réunies, tandis que ses adversaires étaient dispersés. Cette concentration continuelle, pendant sa retraite, fut la cause principale des éloges qu'il s'attira.

Les Autrichiens entrèrent à Ulm, aussitôt que Desaix l'eut abandonné. Baillet se porta le 27 avec l'avant-garde, jusqu'à Gœcklingen et Delmesingen; Latour à Illerdissen, et le 28, à Laupheim : ses avant-postes furent placés le même jour, entre Warthausen et Ehingen : Mercantin arriva à Ochsenhausen. Au lieu de s'avancer avec la droite sur le Danube, d'attirer le général Mercantin à lui, et de refuser sa gauche, Latour se rendit à Biberach, dans la vue de rejeter l'ennemi vers Stockach et sur la Suisse. Le 29, l'avant-garde de Baillet arriva à Biberach, après un léger combat qui la mit en possession de ce point, et des hauteurs en avant de Groth.

Latour prit position à Biberach. Supposant la gauche de l'armée française en retraite derrière le lac, il se borna à détacher vers Ahlen, 4 escadrons et quelques compagnies, pour

assurer son flanc droit entre le Federzée et le Danube, et observer la route de Riedlingen à Biberach. Mercantin fut envoyé à Mühlhausen, et Frœhlich reçut ordre de porter 3 bataillons à Wolfegg, pour soutenir l'attaque principale.

Moreau ne bougea pas le 30. Les Autrichiens étaient si persuadés que l'aile gauche de son armée rétrogradait, qu'ils perdirent entièrement de vue le véritable état des choses; leurs avant-postes ayant cru apercevoir des préparatifs de retraite, l'ordre de l'attaque fut donné. L'avant-garde, sous Baillet, devait prendre la route de Schussenried. Le détachement de l'autre côté du lac, marcha sur Ahlen, tandis que Mercantin se dirigeait de Mühlhausen sur Aulendorf.

A peine Baillet s'était rapproché de Schussenried par Steinhausen, que le centre de l'armée française sous Saint-Cyr, le repoussa sur les hauteurs en avant de ce dernier endroit, où Latour vint le soutenir avec une partie de ses troupes. Après un vigoureux combat, les Autrichiens conservèrent cette position.

La droite des Impériaux ne pût s'avancer beaucoup au-delà d'Ahlen; car elle fut rencontrée par Desaix, qui la repoussa également: elle se rallia derrière ce village. Latour pour

la soutenir, détacha alors une partie de ses troupes à Schaflangen, tandis qu'il marchait avec l'autre sur Steinhausen. Mercantin qui avait en tête des forces supérieures, ne put arriver qu'à Michelwinaden.

Après le combat, Latour établit ses troupes comme il suit : l'avant-garde, de 6 bataillons et demi et 12 escadrons, faisant 3,768 hommes et 1,436 chevaux, formait alors sous Baillet, en avant de Steinhausen, le centre dont le flanc droit paraissait couvert par un marais impraticable jusqu'au lac. L'aile gauche commandée par Mercantin, de 7 bataillons et demi et 19 escadrons, compris le corps de Condé, présentant un effectif de 6,574 hommes d'infanterie, et 3,327 de cavalerie, occupait Winterstætten, et s'étendait derrière Holzreute. Le Général en chef avec une petite réserve de 3 bataillons et deux escadrons montant à 1,954 hommes et 266 chevaux, resta sur la hauteur de Groth; sa droite, sous le général Kospoth, forte de 6 bataillons et 10 escadrons, ou 4,664 hommes et 1,452 chevaux, occupait Schaflangen. Cette division devait garder les bois d'Ogeltshausen et Seekirch, couvrir toutes les routes de la rive droite du lac à Biberach, et soutenir le détachement poussé contre Ahlen. Une telle position était également mauvaise, soit pour l'offen-

sive, soit pour la défensive. Le corps autrichien, déjà trop inférieur à l'armée française, se trouvait encore divisé en deux parties dont chacune donnait prise sur ses flancs, avait à dos le défilé de la Riss, et ne pouvait se retirer que par Biberach. N'étant pas à la même hauteur, elles avaient de plus le désavantage de ne pouvoir se réunir sur aucun point central; car pour se prêter un mutuel secours, elles eussent été forcées d'ouvrir à l'ennemi le chemin de Biberach; enfin la retraite de l'une, entraînait nécessairement la perte de l'autre.

Le 1er octobre, les deux Généraux restèrent dans les positions de la veille. Malgré que Latour fût instruit de la supériorité de l'ennemi, et que le combat du jour précédent lui eût prouvé qu'il ne songeait pas à se retirer, il ne profita pas de ce séjour pour rectifier sa position et concentrer ses troupes. Il connaissait les intentions de l'Archiduc, que favorisaient encore la station de l'armée française en Souabe, et loin de rien faire pour accélérer sa retraite, il aurait dû au contraire chercher à amener des troupes fraîches à son Général; pour cela, il fallait éviter avec soin de combattre, ce qu'il pouvait aisément en prenant une bonne position en arrière; car la situation de Moreau ne lui permettait pas de

perdre beaucoup de temps, pour courir au devant de ses adversaires; et s'il eût pris ce parti, les Autrichiens en auraient encore retiré de plus grands avantages.

La ville de Biberach, les hauteurs en arrière, et sur le front le lit marécageux de la Riss, semblaient former la position la plus convenable pour remplir ce but. Latour pouvait en peu de temps atteindre Biberach, et y amener Mercantin sans danger. Le grand marais de la Riss, qui s'étend jusqu'au Danube, et n'a que peu d'endroits praticables, aurait couvert la droite de cette position. Au centre se trouvait le défilé de Biberach, à la réunion des routes du Federzée; et quoique au-dessus de cette ville la Riss ne forme plus un marais si considérable, et offre au contraire plusieurs passages, la gauche ne courait néanmoins aucun risque, car l'ennemi aurait eu plus de chemin à faire pour la venir attaquer ou tourner. Enfin la ligne principale de retraite, la route d'Ulm, était couverte par le marais au-dessous de Biberach, d'où l'on voit que Moreau n'aurait pas attaqué une position, où une poignée d'hommes eût résisté sans peine à tous ses efforts.

Le Général français voulant profiter des fautes de son adversaire, et favorisé par son

rapprochement, fit ses dispositions pour lui livrer bataille le 1er octobre.

Informé de la marche de Nauendorf et de sa prochaine réunion à Petrasch, il ne douta plus que l'Archiduc ne se portât immédiatement dans la vallée du Rhin. Les nombreux partis qui inquiétaient ses derrières jusqu'aux frontières de la Suisse, et l'insurrection des habitans, augmentaient sur tous les points la force des Autrichiens, en lui ôtant tous moyens de s'assurer de la vérité des bruits qui couraient : on lui grossissait principalement le nombre des troupes conduites par l'Archiduc : on en formait *une armée considérable*, et quoiqu'il ne passât en effet le Necker entre Mannheim et Heidelberg que le 29, les habitans de ces contrées s'imaginaient qu'il arriverait à temps, et avec assez de forces, pour couper les passages de la Forêt Noire à l'armée de Rhin et Moselle, l'acculer à la Suisse, et lui faire mettre bas les armes.

Moreau était trop éclairé pour partager ces craintes : il savait qu'une armée comme la sienne ne se prend pas dans un coup de filet. Toutefois, il ne se dissimula pas les difficultés qu'il éprouverait à forcer le passage des montagnes occupées par l'ennemi, obligé surtout de faire face de plusieurs côtés, et con-

tinuellement poursuivi. Il résolut en conséquence, de se débarrasser d'abord du corps de Latour qui était le plus rapproché, et de marcher ensuite avec ses forces réunies, contre ceux qui occupaient les montagnes, pour se frayer un chemin dans la vallée du Rhin (1). Il n'y avait pas un moment à perdre pour exécuter cette opération, car il fallait à Moreau, éloigné de quatre à cinq marches des montagnes, plusieurs jours pour repousser l'ennemi des gorges, et former sur une ou deux colonnes l'armée et le train considérable qui avait marché jusques-là sur un plus grand développement. Ainsi le voisinage de Latour allait devenir dangereux s'il n'était pas repoussé avec perte, puisqu'il aurait gagné l'issue des vallées et renouvelé ses escarmouches, avant que toute l'armée française fût arrivée aux défilés. Au

---

(1) Cette résolution de Moreau est, sans contredit, le plus beau trait de la campagne. Mais nous ne croyons pas qu'il fût si difficile de mettre des obstacles plus sérieux à sa retraite par la Forêt Noire; et le temps que les Français perdirent par la bataille de Biberach, aurait même pu leur devenir funeste, si l'Archiduc, dès le milieu de septembre, eût marché un peu plus vivement, dans le but d'opposer une barrière d'airain à l'armée compromise, au lieu de la harceler sur ses flancs; ce qui n'était qu'un demi-moyen.

surplus, le Général français ignorait la faiblesse et le peu de consistance des corps de Nauendorf, de Petrasch et de l'Archiduc. Il ne savait pas que les deux premiers se trouvaient disséminés depuis Kehl jusqu'à Fridingen, et que le dernier était trop peu considérable et trop éloigné. Sa résolution lui fait honneur et prouve la justesse de son jugement. On peut seulement lui reprocher de ne l'avoir pas exécutée plutôt, ce qui lui aurait fait gagner une journée précieuse dans sa situation. Quand on a 40 mille hommes disponibles contre 20 mille, l'attaque ne demande ni efforts ni préparatifs, et la disposition la plus courte est ordinairement la meilleure. Le Général français n'avait qu'à s'avancer dans la même direction que le 30, et l'ennemi eût succombé.

Conformément au projet arrêté, Desaix dut s'avancer d'abord sur la route de Riedlingen, par Ahlen et Seekirch pour attaquer vivement les Impériaux à Schaflangen, et chercher à les prévenir sur les hauteurs de Biberach, lorsqu'ils voudraient se retirer des positions de Steinhausen et de Groth. Saint-Cyr reçut l'ordre d'attaquer le front avec le centre et la réserve, et de repousser l'ennemi sur Biberach. Ferino, marchant par Waldsée sur Ober-Essendorf, avait pour instruction de culbuter tout ce qu'il

y rencontrerait, et de s'avancer contre le flanc gauche et les derrières des Autrichiens. Les généraux qui manœuvraient aux deux ailes, devaient laisser quelques troupes sur leurs flancs; l'un pour observer le Danube; l'autre pour contenir Frœhlich, qui se trouvait le 30 à Tettnang. Le détachement que ce dernier avait poussé par Wolfegg contre Ravensburg, s'était vu contraint de se retirer jusqu'à Amtzell.

Ferino reçut l'ordre si tard, qu'il ne put coopérer à la victoire: preuve nouvelle qu'on ne doit jamais compter beaucoup, dans le plan d'une bataille, sur la coïncidence des mouvemens de colonnes éloignées : tous les autres corps remplirent exactement leur tâche.

Desaix commença l'affaire à midi, pénétra dans la forêt en avant de Seekirch et Aalen, dont il repoussa les Autrichiens, et les poursuivit avec son avant-garde, dans la direction de Gutharzhofen et Burren, jusqu'à ce qu'ils eurent gagné le Galgenberg près de Biberach. Kospoth craignant pour son flanc droit, parce que l'ennemi débouchait en même temps de la forêt de Tiefenbach, se retira à Mittelbiberach, et enfin sur le Galgenberg, devant lequel se déploya toute la gauche de l'armée française entre Birckenhard et Schaflangen.

Sur ces entrefaites, trois colonnes françaises s'étant ébranlées de l'autre côté du lac sur le chemin de Reichenbach et de Schussenried, attaquèrent à la fois Baillet et Mercantin. Celle du centre fut retenue assez long-temps par quelques grosses batteries établies sur les hauteurs de Steinhausen, qui lui firent perdre beaucoup de monde. Mercantin et le prince de Condé repoussèrent la troisième colonne jusqu'au-delà de Schussenried; mais ces avantages momentanés rendirent la défaite plus sensible. Baillet soutenait déjà avec peine le feu nourri d'une nuée de tirailleurs de la première colonne qui, débouchant d'Ogeltshausen, et trouvant la forêt évacuée par les troupes de Kospoth, se tourna droit contre ce premier général qui combattait à Steinhausen: sa position devint encore plus critique lorsqu'une demi-brigade détachée de Sattebeuren par Saint-Cyr, traversa le marais qu'on avait cru impraticable, et gagna son flanc droit. Saint-Cyr, renouvelant alors l'attaque des autres colonnes, perça entre Baillet et Mercantin.

Dans cette circonstance, le premier de ces généraux se rallia sur la position de Groth à l'aide de sa cavalerie, qui repoussa plusieurs fois celle de l'ennemi. Le prince de Condé et Mercantin se replièrent à Ingoldingen et Win-

terstætten. Saint-Cyr, au lieu de poursuivre sa marche, fit l'honneur à cette poignée d'hommes, de se mettre en bataille devant elle entre Muttensweiler et Wattenweiler, et donna ainsi à Latour le temps de sauver son parc d'artillerie qu'il fit retirer sur Nauendorf, protégé par la réserve restée à Groth, et qu'il mit ensuite en sûreté derrière le défilé de Fischbach.

Latour instruit en partie de l'échec de sa droite, et s'attendant à une nouvelle attaque, reconnut la nécessité d'une retraite générale. Il donna l'ordre à Mercantin, de se replier à Eberhartzell; au prince de Condé, de se porter à Schweinhausen et Umendorf; à Baillet et Kospoth, de se retirer par Biberach sur les hauteurs de la rive droite de la Riss : mais la mesure de ses désastres n'était pas comblée, et il avait fait ses premières dispositions d'une manière si fautive, que celles-ci ne purent s'exécuter.

Desaix ayant échoué dans ses tentatives contre le flanc des Autrichiens sur le Galgenberg, se décida à les tourner. Il dirigea donc à droite une forte colonne par Oberndorf, dans la vallée de Mittelbiberach, et une autre à gauche par Birckenhart, contre le mont Lindenberg près de Biberach. Celle-ci devait en-

voyer un détachement dans la vallée de la Riss, pour gagner la route de Warthausen à Biberach, occuper la ville, et couper la retraite à l'ennemi.

Les deux colonnes de flanc arrivèrent à leur destination, pendant que Desaix amusait son adversaire par des attaques simulées. La première aborde les Autrichiens de front, l'autre couronne le Lindenberg. Kospoth cherche alors son salut dans la retraite, et parvient à l'effectuer avec le gros de la cavalerie et la tête de son infanterie, qui s'ouvrent passage l'épée à la main, au moment où les Français entraient dans la ville. Le reste de sa colonne fut moins heureux : forcé de tenir tête à ceux qui le poursuivaient, il perd un temps très-précieux ; les Français descendent du Lindenberg, renforcent le détachement qui occupait la ville, et prennent les 4 derniers bataillons autrichiens presqu'en entier.

Cependant Baillet entretenait dans la position de Groth une vive canonnade. Il n'eut connaissance à 5 heures du soir du danger qui le menaçait, que par le rapprochement du feu et les rapports de ses patrouilles ; il se hâta alors de battre en retraite. Pour couvrir la marche dans le passage du défilé, il tenta

de nouveau de s'établir sur les hauteurs de Biberach; mais au même instant l'ennemi se précipitait de tous côtés contre lui; et un feu meurtrier décidait du sort de la colonne de Kospoth, à la descente du Kigelberg sur le chemin de traverse parallèle à la grande route. Il ne resta d'autre parti que de se faire jour ou de mettre bas les armes: Latour et Baillet percèrent avec le gros de leurs forces; le reste fut mis en fuite, et regagna la rive droite de la Riss dans l'obscurité, par des traverses détestables. Mercantin se retira avec moins de perte, dans la direction d'Eberhardzell. Condé eut le même bonheur, et se replia par Hochdorf à Schweinhausen et Umendorf. L'ennemi poursuivit le dernier de loin et sans artillerie, jusqu'au moulin d'Appendorf déjà fortement occupé, et où le passage de la Riss était protégé par une batterie disposée sur une hauteur près de Schweinhausen. Appendorf fut incendié, son pont détruit, et la canonnade continua des deux rives, ici comme à Rissegg, jusqu'à onze heures du soir.

Outre la perte sur le champ de bataille, 5 bataillons et 16 pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français, qui s'arrêtèrent après le combat sur les bords de la Riss.

Latour rallia dans la nuit les débris de ses troupes sur les hauteurs de Ringschneid, et détacha Baillet à Laupheim, pour garder ses communications avec le Danube.

CHAPITRE XIII.

Moreau traverse la Forêt Noire.

La bataille de Biberach remplit le but de Moreau. Latour fut repoussé, affaibli, et dérouté. Pour éviter un second combat, il se retira le lendemain de la bataille à Erlenmoos en arrière du Rottumbach; et Mercantin, sur la hauteur à gauche de Münchroth ou Kloster-Roth. Dès-lors, l'armée de Rhin et Moselle put continuer son mouvement rétrograde, sans inquiétude. Moreau se décida à le diriger par Neustadt dans la vallée d'Enfer, espérant déboucher encore à Friburg, avant l'arrivée de l'Archiduc sur l'Elz. Quoique cette route dans une gorge resserrée par des montagnes escarpées, n'offre d'espace que pour une colonne, elle présente moins d'obstacles que toutes les autres, parce qu'elle coupe la chaîne de montagnes perpendiculairement, de Neustadt à Zarten. Par conséquent, dès qu'on a gagné le

point le plus élevé à une distance de quatre à cinq lieues, l'on maîtrise toutes les dispositions que pourrait prendre l'adversaire débouchant de la vallée du Rhin, et il n'est pas besoin de grands efforts pour l'en chasser. L'entrée de ces gorges à Neustadt se trouvant à une distance presqu'égale de toutes les positions des divisions de l'armée, il était possible de la percer et de vaincre tous les obstacles en réunissant un nombre de troupes assez considérable. Cependant ces avantages pour être grands, ne balançaient pas ceux qu'auraient eu la retraite par la vallée de la Kintzig. Si la route était plus longue sur cette direction, on pouvait la parcourir aussi rapidement en cheminant sur plusieurs colonnes; et la marche dans une large vallée où l'on avait toute facilité de se mouvoir, était bien plus sûre que dans un défilé resserré de chaque côté par des montagnes escarpées, dont on ne peut aisément déloger l'ennemi.

Moreau supposait l'armée de l'Archiduc sur la Rench. Il croyait aussi que Nauendorf et Petrasch étaient prêts à lui défendre l'entrée de la vallée de la Kintzig : ce qui justifie le choix de sa direction de retraite. Un Général entreprenant qui eût connu le véritable état des choses, se fût dirigé en toute diligence après l'affaire de Biberach sur Rothweil; eût rejeté

les deux corps autrichiens isolés, sur la gauche du Necker, pour tomber ensuite sur l'Archiduc, le battre et rouvrir la communication avec Kehl. Alors la situation de ce dernier aurait été plus désavantageuse qu'après la bataille de Malsch; car ses forces se trouvaient plus dispersées, et sans liaison dans un grand cercle autour de l'armée française qui était massée sur la ligne la plus courte du Danube.

On peut reprocher à l'Archiduc, trois fautes principales, après que l'armée de Sambre et Meuse eut repassé le Rhin et fut retirée sous Düsseldorf. D'abord c'est d'avoir laissé plus de 32 mille hommes sur le bas Rhin, 9 mille à Mayence et à Mannheim; et de ne s'être porté sur le haut Rhin qu'avec 12 mille hommes d'infanterie et 4 mille chevaux; car si Jourdan avait pu reprendre l'offensive, après quelques jours de repos, 32 mille hommes ne suffisaient pas pour le retenir, et c'était trop pour l'observer. Il ne fallait que 20 mille hommes pour former une chaîne de postes sur la Wipper et le Rhin. En cas d'attaque sérieuse, ce corps se serait jeté dans Mayence et Mannheim pour en compléter les garnisons, et l'Archiduc aurait eu 12 mille hommes de plus pour opérer sur le haut Rhin, où le sort de la campagne devait se décider. Il dispersa encore les 16

mille hommes avec lesquels il s'était mis en marche, laissant un détachement dans le Rheingaw et un autre à Mannheim; de sorte qu'il n'arriva sur la Rench qu'avec 9 bataillons et 17 escadrons, formant 8,500 hommes. A la vérité, les troupes restées à Mannheim coururent dans l'Alsace vers Strasbourg; mais ces incursions n'étaient qu'une misérable diversion exécutée par quelques escadrons que Moreau sut apprécier, et qui n'eurent aucune influence sur ses résolutions.

Secondement, on peut reprocher au prince Charles, la direction fautive et la lenteur de ses mouvemens dans la vallée du Rhin. Si au lieu de s'affaiblir par des détachemens, il s'était porté à marches forcées de Heidelberg, ou par Pforzheim sur le Necker supérieur, il aurait opéré sa jonction au plus tard le 8 octobre à Tübingen, avec Nauendorf et Petrasch. et ces 32 mille hommes eussent opposé des obstacles insurmontables au passage de Moreau dans les montagnes.

Enfin il commit une troisième faute, en ne se rendant pas de sa personne en poste sur le Danube, pour y prendre le commandement, aussitôt qu'il eut terminé ses opérations sur le Rhin. La connaissance des hommes, l'expérience de tous les siècles, et les derniers événemens arri-

vés en Bavière, auraient dû le convaincre qu'on ne peut jamais attendre de résultat heureux d'opérations qui demandent le concert de plusieurs Généraux indépendans. Il est vrai que son éloignement eût démenti le bruit si utile pour lui de l'approche d'une grande armée dans la vallée du Rhin; mais on ne doit jamais sacrifier la juste combinaison des mouvemens à un avantage si précaire. L'Archiduc cantonna ses troupes pendant sa marche pour fortifier et étendre parmi elles aussi bien que chez les habitans du pays, l'opinion de leur supériorité. Peut-être y avait-il encore d'autres moyens d'entretenir et de propager ce bruit, même dans son absence.

Lorsque Moreau quitta les environs de Biberach, l'Archiduc était encore derrière la Murg, Nauendorf à Echingen, et Petrasch à Schweningen. Les opérations de ces deux corps se trouvaient sans aucune liaison, parce qu'ils s'étaient fort affaiblis par les détachemens qu'ils avaient fournis pour observer Kehl, que presque toute leur cavalerie battait la campagne, et qu'ils tenaient une longue chaîne de postes. Nauendorf resta trop en arrière, et se contenta d'observer l'ennemi avec des détachemens; tandis que Petrasch s'avança trop,

et se dispersa en occupant plusieurs postes au débouché des montagnes.

Moreau commença sa retraite le 4 octobre. Desaix eut ordre de longer le Danube avec deux divisions de l'aile gauche, et de couvrir sa marche. Le centre sous Saint-Cyr et Ferino prit la route de Pfullendorf et Stockach. Une faible arrière-garde observa Latour.

Desaix passa le Danube à Riedlingen, se rendit par Scheer à Siegmaringen; et envoya des détachemens sur toutes les routes qui conduisent au fleuve, pour repousser les partis autrichiens. Le 4 ils les chassèrent de Hettingen et de Gamerdingen; le lendemain, d'Ebingen, et se portèrent le 7, vers Friedingen. Les autres corps de l'armée arrivèrent à la même hauteur, ce jour-là, et prirent position, la droite à Stockach, et la gauche à Friedingen, sans être inquiétés par les Autrichiens, qui suivirent sur trois colonnes : Latour, par Biberach et Buchau; Mercantin, par Winterstætten et Renhardsweiler; Frœhlich, par Ravensburg et Markdorf.

Pour préparer et couvrir la marche ultérieure, Desaix poussa contre Villingen, que Petrasch gardait avec peu de monde; car il avait 3 bataillons détachés à Neustadt et dans la

vallée d'Enfer, 3 à Hornberg pour les recueillir en cas de retraite, et se tenait avec le reste entre Villingen et Rothweil.

Nauendorf toujours trop éloigné, n'envoya de Schemberg à ses postes attaqués, que des renforts insuffisans et qui arrivèrent le plus souvent, lorsque l'ennemi avait passé ou s'était retiré.

Le 8 octobre, les Français reconnurent la position de Petrasch, et l'attaquèrent le jour suivant du côté de Schweningen, pendant que Taponnier tournait Villingen par la vallée de la Breg. Les Autrichiens, composés en grande partie de cavalerie, furent culbutés. Ils perdirent deux pièces de canon et plusieurs prisonniers, et abandonnèrent Rothweil. Petrasch se retira le même jour à Peterzell et Tunningen; le 10, il se porta dans la plaine de la Benz, à Schramberg et Triberg : ses avant-postes restèrent à Krumschiltach. Par ce moyen il s'assura l'entrée de la vallée de la Kintzig, et fut certain de se joindre à l'Archiduc. Nauendorf couvrit alors son flanc gauche après avoir enfin délogé le 9 le poste français de Rothweil.

Latour arriva le 8 à Ostrach, et le 9 à Mœsskirch, où il se réunit à la colonne de Mercantin, et établit le corps de Condé à Scherneck pour rester en communication avec Frœhlich,

qui s'avança sur Bondorf, et mit ses avant-postes à Stockach. Ces derniers eurent quelques escarmouches avec les Français qu'ils suivirent pied à pied. Toute l'armée dirigea sa marche vers Neustadt, et il n'y eut que Thareau avec les troupes de l'extrême droite, qui cotoya les bords du lac de Constance, pour gagner Huningue par les villes forestières. Déjà Moreau avait dirigé par Tengen et Stühlingen, sa grosse artillerie, ses équipages et ses trains, sous l'escorte de 3 bataillons, se débarrassant ainsi de tout ce qui pouvait entraver ses mouvemens.

La marche de Neustadt à Freiburg fut très-bien ordonnée. Lorsque le terrain se resserra, Saint-Cyr reçut l'ordre de s'avancer avec le centre, et de culbuter tout ce qui s'opposerait à son passage dans le défilé, pendant que les deux ailes se joindraient et couvriraient sa marche et les avenues de la route. Saint-Cyr partit le 11 de Neustadt, et fit attaquer par son général d'avant-garde, Gerard, les Impériaux restés dans la vallée d'Enfer, qui ne s'étaient pas retirés à Elzach, suivant l'intention de leur Général. Plusieurs petites colonnes les abordèrent : l'une d'elles les délogea du poste de Saint-Mergen, pendant qu'une autre suivait le chemin d'Albersbach à

Kirchzarten et Freiburg. La résistance ne put être opiniâtre. Les détachemens autrichiens cédèrent et furent assez heureux pour gagner la nuit suivante Freiburg et Emmendingen, où ils furent recueillis par les partis, qui ayant couru jusqu'alors dans la vallée du Rhin, s'étaient réunis sur l'Elz. Saint-Cyr suivit son avant-garde, et prit, le 12, position en avant de Freiburg.

Tandis que le centre continuait sa marche par la vallée d'Enfer, Desaix et Ferino se rapprochèrent de Neustadt. Le 11, les postes de la gauche se retirèrent sur Villingen et Mühlhausen, et après de légers engagemens abandonnèrent Haltingen, Tuttlingen et Mœhringen. Frœhlich marcha sur Engen et occupa Blumenfeld, Tengen, Komingen et la hauteur de la maison de péage.

Moreau avait destiné la droite à former l'arrière-garde. Le 12, Villingen fut évacué. Desaix avec le gros de ses troupes se porta par Donau-Eschingen à Neustadt, et détacha une colonne de 5,000 hommes sur la route de Vœhrenbach à Elzach, pour couvrir la marche de l'armée; mais 4 bataillons venus de Triberg l'ayant prévenue sur ce dernier point, elle fut obligée de s'y rendre par Waldkirch. Ferino se porta par Lœffingen à Neustadt.

Les Autrichiens suivirent les Français de tous côtés, et Latour chercha à regagner, par des marches forcées, ce que lui avait fait perdre la bataille de Biberach. Le 12, les avant-postes de Nauendorf et de Petrasch furent placés à Villingen, Latour s'établit à Gutmadingen, ses avant-postes à Fürstenberg et Donau-Eschingen, Frœhlich à Leipferdingen et Blumenfeld.

Du 13 au 15 octobre, l'armée française traversa la vallée d'Enfer, et Ferino forma l'arrière-garde. Ce passage se fit sans être inquiété, parce qu'il s'opéra des changemens dans les dispositions des différens corps autrichiens.

Certain maintenant de la direction de l'ennemi dans la vallée du Rhin, l'Archiduc ne douta plus qu'il n'y eût bientôt une bataille décisive, et que Moreau n'employât toutes ses forces pour percer vers Kehl. Il ordonna en conséquence à Latour et Petrasch de se joindre à lui en toute diligence par les vallées de l'Elzach ou de la Kintzig, pendant que Nauendorf couvrirait leurs mouvemens, en attirant les détachemens qu'il avait dans les montagnes. De son côté Frœhlich céda à Latour une partie de ses troupes, et poursuivit l'ennemi avec le reste dans la vallée d'Enfer et les villes forestières. L'Archiduc se rapprocha de la Kintzig, chose

qu'il n'avait pas osé avant d'être bien informé de la direction que prenaient les Français.

Alors on forma l'investissement de Kehl, et tous les postes environnans furent fortement occupés pour être à l'abri des sorties. En se portant sur le haut Rhin, les Autrichiens devaient assurer leur retraite, parce qu'on supposait naturellement, et les bruits publics venaient à l'appui de cette conjecture, que Beurnonville avait mis en marche une partie de son armée pour secourir celle de Rhin et Moselle, en débouchant par Kehl. Les troupes laissées à Mayence et Mannheim, étendues jusques à la Nahe, l'Alzens et la Queich, défendirent ce cordon par nombre de petits combats : elles annoncèrent aussi le départ de 4 divisions de l'armée de Sambre et Meuse se dirigeant par Massenheim et Kussel, vers le haut Rhin; et la profonde tranquillité qui régnait sur l'Agger et aux environs de Neuwied, donna plus de poids à ces rapports.

Dans la position où l'Archiduc se trouvait, il n'avait d'autres mesures à prendre que celles dont nous venons de parler; cependant la réussite en était fort douteuse, car Petrasch quittait à peine la plaine de Benz que Saint-Cyr était déjà arrivé à Freiburg; et les Autrichiens avaient à peine assez de troupes dans la vallée du Rhin

pour tenir tête à une seule division. Quand un Général se trouve sans le savoir dans une position si critique, cela suppose toujours des erreurs très graves dans le calcul des mouvemens et la répartition des troupes.

Lorsque Petrasch reçut l'ordre de l'Archiduc, son avant-garde était déjà près de Villingen. Il fit partir aussitôt pour Ettenheim, dans la vallée du Rhin, les bataillons envoyés à Elzach, les releva par d'autres qui devaient les suivre plus tard, et marcha lui-même avec le reste de sa division par Hornberg, en laissant garnison dans Triberg.

Le 13 octobre, Latour se porta à Donau-Eschingen, dès qu'il eut avis de sa nouvelle destination. Le prince de Condé était à Hausen, et l'avant-garde en avant de Hüfingen.

Le 14, Latour couvert par le détachement de Triberg, marcha en toute diligence par Villingen et Hornberg. Le même jour Frœhlich et Condé se réunirent à Donau-Eschingen. Le premier avait renforcé de quelques troupes la colonne de Latour, et dirigé 6 bataillons et 4 escadrons, aux ordres de Wolf, sur la route de Stühlingen, pour suivre le général Tareau dans la vallée du Rhin.

CHAPITRE XIV.

Combat sur l'Elz. — Bataille d'Emmendingen, le 19 octobre.

Toute opération qui n'offre pas de sûreté pour la retraite, étant hasardeuse, Moreau ne put conserver la position qu'il avait sur le Federsée, et dut songer à se rapprocher du Rhin, pour assurer la sienne; mais dès qu'il eut traversé la Forêt-Noire et atteint son but, il résolut d'attaquer l'ennemi dans la vallée du Rhin, afin de s'ouvrir une communication avec Kehl. Une victoire dans cette circonstance pouvait donner à la campagne une tournure toute différente.

Le point de vue d'où partit le Général français était juste, et le moment bien choisi; car lors même que 30,000 Impériaux eussent été dans la vallée du Rhin, il avait toutes les chances en sa faveur, pouvant les attaquer et les battre avec quatre divisions et la réserve, avant que les corps dispersés dans les

montagnes, fussent réunis à l'Archiduc. Mais il perdit du temps, et celui-ci l'ayant mis à profit, rassembla ses forces et prévint son attaque (1).

S'il est vrai que la réunion des forces procure un avantage décidé sur l'adversaire qui a les siennes dispersées; il ne l'est pas moins qu'une résolution ferme et prompte, jointe à l'initiative des mouvemens, donne un ascendant marqué sur celui qui hésite, et qu'on peut

---

(1) Il est incontestable que le plus grand intérêt de Moreau était de se hâter d'attaquer l'Archiduc dans la vallée du Rhin, sur-tout s'il connaissait l'état de dispersion des forces impériales.

La raison des réparations nécessaires à la chaussure, qu'on a alléguée pour justifier ces délais, ne nous a pas paru admissible dans un moment si important. Il est plus probable que ce Général, peu instruit de la position réelle de l'Archiduc, n'osait trop s'éloigner de Ferino qui, avec l'aile droite, combattait encore dans les cols de Neustadt. Dans ce cas, l'on doit convenir que la marche des Français sur Kehl par la rive droite du Rhin, était trop hasardée; il fallait l'entreprendre sans tâtonner, ou y renoncer pour gagner Kehl par la rive gauche; car en allant se placer lentement derrière l'Elz, on laissait à Latour et à Frœhlich les moyens d'accabler Ferino, et de se porter sur Freiburg, tandis que l'Archiduc renforcé barrerait le chemin de Kehl, pour ôter à l'armée toute communication avec ses ponts.

avec elles réparer tous les revers. En effet, la supériorité des forces concentrées et la promptitude d'exécution, ont préservé souvent de tout danger les opérations les plus téméraires, et remédié aux combinaisons fautives.

Jamais situation ne fut plus avantageuse que celle où Moreau se trouva à son arrivée à Freiburg. Le 12 octobre, quand Saint-Cyr déboucha dans la plaine, il ne rencontra sur l'Elz que les Autrichiens repoussés de Neustadt, lesquels ne formaient, avec tous les partis réunis dans la vallée du Rhin, que 4 bataillons et 4 escadrons. Ils étaient établis à Kintzingen, ou jetés en avant-postes pour entretenir la communication avec Elzach, d'où vint le 14 un renfort de 4 autres bataillons. Petrasch n'arriva que le 15 à Ettenheim. Le même jour toutes ces troupes furent établies à Herbolsheim, derrière la Bleich, et renforcées le 16 par celles que l'Archiduc fit camper à Mahlberg. Ainsi Moreau n'avait en présence que 17 bataillons et 24 escadrons, et ses avant-postes placés dès le 14 à Emmendingen et Waldkirch, se trouvaient par conséquent déjà maîtres des débouchés les plus importans de l'Elz. Le gros de l'armée française gagna le 15 la vallée du Rhin et Freiburg, d'où elle pouvait atteindre l'Elz en une marche.

Cette rivière prend sa source dans la Forêt-Noire, près du Rohrhartsberg, et coule dans les vallées supérieure et inférieure de la Brenz, près d'Elzach et Waldkirch. Les montagnes qui forment ces vallées jusqu'au dernier endroit, sont escarpées, boisées et traversées par de simples sentiers. Dans toute cette contrée difficile, on ne trouve que trois communications propres aux opérations :

1° La route de la vallée de la Brecht. Elle part de Triberg, longe l'Elz, tantôt sur une de ses rives, tantôt sur l'autre, et conduit par Waldkirch, dans la vallée du Rhin;

2° Celle d'Elzach, dans la vallée de la Kintzig, où elle entre à Haslach;

3° Celle d'Elzach sur Vœrenbach. Ces deux dernières comme celle de Waldkirch, par Bleibach à Simonswald, et de là sur Furtwangen et Saint-Pierre, ne sont pas praticables en tout temps, et ne conviennent même dans la belle saison, qu'à l'infanterie et à l'artillerie de petit calibre.

La vallée s'ouvre à Waldkirch, et forme une plaine qui s'élargit graduellement. Sur la rive gauche de l'Elz, les hauteurs s'éloignent tout-à-fait, et tournent vers Freiburg. A leur pied court une bonne chaussée, qui conduit à cette ville par Langendenzlingen. Sur la rive droite, au

contraire, les hauteurs se rapprochent bientôt de l'Elz dont elles longent le cours jusqu'à Kœndringen; elles sont boisées, coupées de ravins escarpés où coulent des ruisseaux parfois marécageux, et ont peu de communitions propres aux charrois. Une seule bonne ligne de communication mène de Waldkirch dans la vallée du Rhin : celle-là suit l'Elz jusqu'à Kintzingen, resserrée d'un côté par son lit, et de l'autre par des vignobles, au milieu desquels se trouvent de petits villages. La rive gauche de l'Elz, plate par-tout, est couverte de forêts marécageuses. Cette rivière reçoit la Treisam, qui coupe à Eichstædt un chaînon, lequel s'étend de Freiburg vers le Rhin, et borde la rive gauche assez escarpée de ce ruisseau jusqu'à Riegel. De Kintzingen au Rhin, l'Elz coule dans une plaine, parce que la chaîne de montagnes court dès-lors parallèlement au fleuve. La route nommée Bergstrasse, communication principale de toute la contrée, suit dans la même direction. Elle mène de Francfort par Heidelberg, Offenburg, Kintzingen et Emmendingen sur Langendenzlingen, joint ici celle de Waldkirch, et se rend alors à Bâle par Freiburg.

Lorsque les deux Généraux se rapprochèrent de la vallée du Rhin, tous les ruisseaux se

trouvaient extraordinairement grossis par les fortes pluies qui avaient inondé plusieurs contrées. L'Elz débordé couvrait toute la plaine de Kintzingen, dans laquelle on ne pouvait arriver que par la chaussée. Entre Emmendingen et Waldkirch, mais sur-tout dans la vallée de la Brecht, les communications étaient coupées par les eaux sur plusieurs points, et les chemins la plupart défoncés.

Le principe que la possession des montagnes rend maître des vallées, ne fut jamais plus vrai que dans cette occasion (1).

Un coup d'œil sur la carte convaincra le lecteur, que Waldkirch était le pivot de toutes

---

(1) Cette *opinion* a été long-temps *reçue*, mais nous ne saurions l'admettre comme *principe*. En effet, la possession des grandes vallées entraine ordinairement celle des grands cours d'eau, des principales communications, des pays fertiles, des champs de bataille propres à toutes les armes; on peut donc conclure que toutes les fois qu'on aura de fortes masses établies dans une grande vallée, on sera maître des montagnes qui la bordent de chaque côté. Cela est si vrai, que dans le cours de cet ouvrage, l'auteur considère, avec raison, la vallée du Danube comme la clef de l'Allemagne, et que les montagnes de Salzburg et de Steier n'y jouent qu'un rôle fort secondaire. En Tactique, sa maxime serait plus souvent juste qu'en Stratégie; mais dans l'une ni dans l'autre, elle ne doit être donnée comme un principe immuable.

les opérations ultérieures. En effet, l'inondation de la plaine entre le Rhin et les montagnes, ne laissait à Moreau que deux routes pour s'approcher de Kehl : par la Bergstrasse, ou par la vallée de la Kintzig et Waldkirch. Cette dernière était plus avantageuse ; car il y a six lieues de moins de Waldkirch à Haslach, que d'Emmendingen à Offenburg. En gagnant la vallée de la Kintzig, les Français s'assuraient des communications principales par les montagnes, et de celle de Kehl ; ils auraient atteint les débouchés des vallées avant l'Archiduc, qui eût été tourné et forcé à la retraite, sans pouvoir opérer sa jonction avec Latour, lequel arrivant le 15 à Hornberg, aurait été défait ou obligé de retrograder. Mais un pareil projet devait être aussitôt exécuté que conçu ; soit que Moreau supposât son adversaire dans l'intention de se faire joindre par Latour, soit qu'il lui attribuât celle de le porter à gauche, avec les corps de Petrasch et de Nauendorf, pour le réunir à Frœhlich. Dans le premier cas, il ne pouvait douter que les Autrichiens n'occupassent fortement les montagnes et ne reprissent l'offensive ; ce qu'il avait intérêt de prévenir. Dans la seconde supposition, Ferino trop faible pour arrêter des forces si considérables, eût été bientôt culbuté ; et l'ar-

mée française en restant dans sa position sur l'Elz, s'exposait à être prise en flanc et à dos.

Mais Waldkirch était aussi pour l'Archiduc le point décisif; car s'il s'en emparait, Moreau perdait l'appui de sa droite, et les Autrichiens gagnaient avec un débouché sur l'Elz, un chemin par Langendenzlingen, sur les derrières de l'ennemi.

Les deux Généraux frappés de l'importance de ce point, prirent également la route d'Elzach pour opérer. Néanmoins, le Général français eut sur son adversaire, l'avantage d'atteindre avant lui le but stratégique, et de communiquer sans obstacle, de sa position sur l'Elz avec Waldkirch, à travers une contrée ouverte; tandis que l'Archiduc ne put se servir que de mauvais sentiers pour ligne d'opération. D'ailleurs, Moreau tenant les débouchés sur l'Elz à Emmendingen, les Autrichiens n'osèrent trop se dégarnir pour renforcer leur gauche, de peur qu'il ne perçât sur la droite vers Kehl.

Deux divisions du centre de l'armée française furent destinées à pénétrer dans les montagnes. A cet effet, l'une se porta dans les environs de Waldkirch, ayant ses avant-postes à Heimbach, Tennenbach, Keppenbach, et sur les hauteurs de Bleibach. Nauendorf ar-

riva le 15 à Elzach, et se dirigea le lendemain sur Schweighausen, d'où il entreprit une reconnaissance sur Waldkirch. Il s'aperçut bientôt de l'importance de ce point et de la route d'Elzach, et s'établit sur la hauteur derrière Bleibach, occupant aussi le pont de cet endroit; sa gauche prolongée dans le ravin de la forêt de Simonswald: ce qui le mit à cheval sur l'Elz, couvrit la route de Simonswald à Elzach, et les sentiers de communication avec l'Archiduc.

Les Français perdirent toute la journée du 16 octobre. Le faux mouvement de Nauendorf sur Schweighausen, resta impuni; et l'armée qui suivit les deux divisions de son centre sur l'Elz, ne bougea pas. Le mauvais état des routes et une pluie abondante en furent le prétexte; mais ces inconvéniens n'empêchèrent pas les Autrichiens d'employer utilement cette journée, et d'agir avec célérité et vigueur, malgré les marches forcées qu'ils exécutaient depuis la bataille de Biberach, et quoiqu'ils eussent beaucoup plus souffert que les Français.

Latour se réunit le 17 au camp de Mahlberg, à l'Archiduc.

Dans le même instant, les Français attaquèrent les Autrichiens à Bleibach. Le combat dura tout le jour; mais nonobstant l'avantage

que donne l'offensive, sur-tout dans les montagnes (1), les Autrichiens demeurèrent finalement maîtres du ravin de Simonswald et du pont de Bleibach. L'attaque des Français dirigée uniquement sur le front, fut molle. Ils négligèrent d'employer le moyen efficace dans les montagnes; c'est-à-dire, de détacher des petites colonnes par des sentiers sur les flancs et les derrières de l'ennemi.

De son côté, l'Archiduc n'était pas resté

---

(1) Ceci demanderait à être expliqué, car il semble que les pays montagneux soient plus favorables à la défensive qu'à l'offensive. En effet, des positions presque inabordables, couvertes de ravins profonds ou escarpés, de bois touffus ou marécageux, présentent des obstacles devant lesquels une troupe inférieure en nombre, peut long-temps arrêter l'ennemi.

L'Auteur a probablement voulu dire que, dans les pays de montagnes, l'offensive produit de plus grands résultats que dans les plaines, si l'on parvient à tourner les corps qui défendent des cols ou des sommités, parce qu'alors on occupe les seuls défilés qui leur servent de retraite, et qu'on peut les menacer d'une ruine complète. Mais ces corps n'ont-ils pas aussi tous les moyens d'éclairer les hauteurs et vallées avoisinantes par de petits détachemens, de retarder les mouvemens de l'ennemi, afin de prolonger leur défense au point le plus menacé, et d'assurer toujours une communication avec celui de retraite? Les localités influent trop sur l'application de ces différentes idées pour en faire des maximes invariables.

oisif. Il attaqua avec les troupes qu'il avait avant l'arrivée de Latour, les villages de Heimbach et de Malterdingen qu'il emporta après une résistance opiniâtre. L'avant-garde autrichienne occupa Kintzingen, ainsi que les deux villages pris, et les hauteurs en arrière. Les Français s'établirent sur les mamelons, dans les vignobles, et les forêts qui se trouvent en avant.

Cette démonstration, qui attira l'attention de l'ennemi, fit jour à Nauendorf, et rétablit avec lui une communication immédiate; elle n'eut pas d'autre suite.

L'Archiduc avait fixé l'attaque générale au 18, et renforcé Nauendorf qui devait la décider. Mais l'état d'épuisement des troupes, et sur-tout de la cavalerie de Latour qu'il vit arriver le 17, le détermina à lui accorder un jour de repos. Il ajourna donc malgré lui l'exécution de son projet au 19, certain que dans sa situation et dans une guerre de montagnes, l'initiative seule lui donnerait la supériorité, et ne pouvant au reste supposer que Moreau consentit à l'attendre lui-même.

Celui-ci resta néanmoins le 18 octobre dans sa position. Il n'y eut qu'une escarmouche entre les deux avant-gardes, occasionnée par la rencontre de leurs patrouilles; les Autrichiens y

perdirent le village de Malterdingen, et se maintinrent sur les hauteurs en arrière. Sur ces entrefaites, Moreau reçut des rapports de Ferino qui auraient dû le déeider à presser l'exéeution de son projet, mais qui augmentèrent son irrésolution. Ce dernier ayant abandonné Neustadt le 15, se trouva le 16 à Ebnet, oeeupant par ses avant-postes Saint-Mergen, Hohlgraben, le Steig et Todtenau. Restreint à un rôle passif, il crut le jouer plus sûrement, en formant avec ses troupes une chaîne de postes, pour garder tous les ehemins et les sentiers, qu'il perdait au fur et à mesure qu'ils étaient attaqués par les Autrichiens. Ainsi le 18, lorsque Frœhlich attaqua ses postes sur trois colonnes, le prince de Condé mareha par Waldau, les repoussa de Hohlgraben, Saint-Mergen, et jusques derrière Saint-Pierre : la seconde eolonne attaqua le Steig, et rejeta les Français dans la vallée d'Enfer; elle fut protégée par la troisième, qui se dirigea par Saig, Windek et Albersbach, sur leurs flanes. Une seule colonne de flanqueurs, qui avait déjà pris le jour précédent le ehemin de Saint-Blaise sur Todtenau, éprouva une vive résistanee, et s'arrêta au premier endroit. Frœhlieh prit le 18 position à Albersweiler.

Moreau avait perdu beaucoup de temps, et

la situation des Autrichiens s'améliorait de jour en jour. Nauendorf fut renforcé; l'Archiduc réuni à Latour comptait 17,500 hommes d'infanterie et 7,000 de cavalerie. Le corps de blocus de Kehl s'élevait à 7,600 fantassins, et plus de 600 chevaux. Cependant le Général français avait toujours la supériorité numérique et une position plus favorable à l'offensive. Il se décida enfin à attaquer le 19; mais quoiqu'il eût saisi le vrai point et qu'il eût devancé l'ennemi, il n'employa pas assez de forces, et manqua d'énergie.

L'Archiduc avait aussi fixé son attaque pour le même jour à dix heures du matin, car il prévoyait que la bataille ne serait qu'une série de combats partiels sur ce terrain coupé qui séparait les deux armées, où l'artillerie et la cavalerie ne pouvaient manœuvrer : ce Prince désirait, attendu la supériorité de l'ennemi, qu'elle fût de courte durée, dans la crainte de perdre les avantages qu'il lui était facile d'obtenir de prime-abord par une vive attaque. Son ordre de bataille fut disposé comme il suit :

La première colonne de 8 bataillons et 14 escadrons, sous le commandement de Nauendorf, devait attaquer Waldkirch (1).

---

(1) L'attaque de Nauendorf était sage, dès qu'il se

La seconde, de 12 bataillons et demi et 23 escadrons, sous le commandement de Wartensleben, était dirigée contre Emmendingen et le pont de l'Elz.

La troisième, de 8 bataillons et demi et 15 escadrons, commandée par Latour, se divisa en deux sections, pour s'avancer par Heimbach et Malterdingen sur le pont de Kœndringen.

La quatrième, de 5 bataillons et 3 escadrons, devait, sous le prince de Fürstemberg, occuper

---

trouvait déja posté à Bleibach; mais il est probable que si l'Archiduc avait réuni ses 36 bataillons et 70 escadrons pour attaquer Emmendingen, il eût écrasé la divison Beaupuy, et compromis fortement Saint-Cyr à Waldkirch. En effet, il est douteux que ce Général eût osé renouveler la manœuvre d'Ettlingen, en s'avançant sur Elzach par les montagnes, tandis qu'une canonnade menaçante se fût fait entendre derrière lui, attendu que les circonstances avaient bien changé par la position respective des deux armées. Le mouvement sur Emmendingen était hardi sans doute, car il n'est pas dans la rigueur des principes d'attaquer l'extrémité de l'ennemi appuyée à un fleuve tel que le Rhin. Toutefois, puisque l'Archiduc attaqua ce point avec trois colonnes, il semble qu'il eût encore mieux réussi, en y employant toutes ses forces. Nous convenons qu'en thèse générale, et à chances égales, le point stratégique le plus avantageux était Waldkirch; mais en y portant les plus grands efforts, on eût ouvert à Moreau la chaussée de Kehl qu'on voulait lui disputer.

Kintzingen, faire des démonstrations contre Riegel, et se maintenir derrière Rust, Cappel et Grafenhausen.

Outre leur artillerie de campagne, on donna à ces colonnes quelques petits obusiers.

Nauendorf avait établi la majeure partie de ses forces à Bleibach, et détaché 2 bataillons et 3 escadrons sur Sieglau; ceux-ci cachés à l'ennemi, devaient tomber sur ses flancs et ses derrières s'il s'avançait par Kollnau et Gutach sur Bleibach, pendant que lui-même l'attaquerait en front. Un détachement de l'aile gauche qui avait occupé le ravin de Simonswald, s'était établi au Kandelberg, point le plus élevé de la contrée, afin d'assurer la communication avec le prince de Condé à Saint-Mergen.

Le 19, les Français attaquèrent à huit heures du matin avec une partie de leur centre : le Kandelberg et le ravin de Simonswald furent forcés, et les troupes qui les défendaient repoussées jusqu'à la hauteur de Niederwinden. Le prince de Condé se vit par-là contraint de se retirer; mais comme Ferino ne put faire un détachement assez considérable, parce qu'il devait contenir Frœhlich sur le Steig, les Autrichiens reprirent peu après leur position de Saint-Mergen.

En même temps, Saint-Cyr attaqua Nauen-

dorf à Bleibach, dans la vallée de l'Elz; celui-ci le repoussa d'abord; mais menacé sur sa gauche par la colonne qui s'avança contre Niederwinden, il commença à perdre du terrain. Sur ces entrefaites, le détachement autrichien placé à Sieglau tomba par la hauteur de Kollnau, sur les flancs et les derrières des Français, qui avaient négligé, en s'avançant sur la route de Bleibach, de couvrir leur flanc gauche et d'occuper en forces les montagnes boisées au pied desquelles ils marchaient. Leur général fondait tout son espoir sur la manœuvre ordonnée contre le flanc gauche de l'ennemi, et oubliait qu'il pouvait lui-même être tourné. Dès que les Autrichiens se montrèrent sur les hauteurs de Kollnau, les troupes furent forcées de renoncer à l'attaque de Bleibach et d'abandonner subitement toute la vallée de Gutach, Kollnau et même Waldkirch, parce que ces points étaient commandés par la hauteur, et battus par le canon de l'ennemi. Nauendorf suivit alors les Français avec chaleur, et renforça les troupes repoussées du Kandelberg; celles-ci revinrent aussitôt à la charge, et attaquèrent la nouvelle position de leur adversaire dans la gorge étroite derrière Waldkirch. Saint-Cyr la défendant vaillamment, Nauendorf détache un bataillon et un

escadron à Buchholz pour le prendre en flanc et menacer sa retraite : deux bataillons l'attaquent de front à la baïonnette, protégés dans la petite plaine de Waldkirch, par l'artillerie et une nuée de tirailleurs. Le succès fut complet : les Français se retirèrent harcelés continuellement jusques dans les bois de Langendenzlingen, et perdirent beaucoup d'hommes qui, s'étant égarés dans les montagnes, furent faits prisonniers.

Le succès des Impériaux sur les autres points ne fut pas moins marqué. Une division du centre français occupait Emmendingen et les hauteurs de Landeck et de Tennenbach. Une partie de l'aile gauche, avec la réserve, tenait Riegel et les forêts en arrière sur la rive gauche de l'Elz ; l'autre, sous Beaupuy, défendait Malterdingen, et les hauteurs entre Kœndringen et Heimbach.

Les Autrichiens formèrent leurs colonnes derrière les avant-postes, à l'heure fixée. La deuxième se rassembla à Heimbach d'où elle s'avança par Landeck et Mundingen. Deux bataillons prirent par Tennenbach vers Emmendingen, où ils arrivèrent encore avant la nuit ; et après un combat opiniâtre, repoussèrent l'ennemi derrière l'Elz, dont il rompit les ponts. La résistance qu'éprouva la troisième colonne

fut encore plus opiniâtre, parce que les Français défendirent successivement les plis des hauteurs et des vignobles. Cependant elle remplit son objet après avoir forcé Malterdingen, et fait filer 3 bataillons par Heimbach pour s'emparer de Kœndringen, du pont de l'Elz, et du village de Deningen sur l'autre rive.

Les démonstrations de la quatrième colonne contre Riegel retinrent les détachemens ennemis, et favorisèrent les manœuvres des autres attaques. Les Français perdirent dans cette journée, outre deux pièces de canon, plusieurs caissons, quelques prisonniers, et le général Beaupuy, qui s'était fait remarquer dans la défense des hauteurs de Malterdingen.

Du côté des Autrichiens, le comte de Wartensleben fut grièvement blessé.

Après le combat, qui ne se termina qu'à l'entrée de la nuit, Moreau retira son armée dans la forêt en avant de Nimburg, appuyant sa gauche à Riegel sur la Treisam, sa droite à la forêt de Gundelfingen sur les collines de Worstetten; son front fut couvert par le ruisseau qui tombe près de Langendenzlingen dans la Treisam, dont on détruisit les ponts. Ce dernier village et Heuweiler restèrent occupés.

L'Archiduc déterminé à profiter de ces

avantages, rétablit les ponts de l'Elz dans la nuit, et ordonna d'attaquer le lendemain 20 octobre. Prenant lui-même le commandement de la seconde colonne, qu'il réunit à celle de Nauendorf, il repoussa les Français de Langendenzlingen, de Heuweiler, et de la forêt de Gundelfingen.

Latour avec la troisième colonne s'avança de Deningen sur le ruisseau qui couvrait le front de l'ennemi. Un combat très-chaud s'y engagea, et ce ne fut qu'à la quatrième attaque qu'il parvint, à la chute du jour, à jeter un pont sur le ruisseau, et à y faire défiler son avant-garde. Le gros de sa division resta devant Deningen.

La quatrième colonne emporta Riegel et son pont, en attaquant ce village en flanc du côté de l'Elz inférieur.

L'intention de l'Archiduc était de renouveler l'attaque le lendemain, mais Moreau se décida à la retraite. Dans la nuit, Desaix se dirigea avec la gauche, sur Vieux-Brisach, où il passa le Rhin. Le 21, son passage était effectué et le pont levé. Le reste de l'armée quitta la position de Nimburg, et se retira de nuit sur le haut Rhin.

Les combats de l'Elz prouvent tout l'avantage d'agir avec énergie et célérité. La position

de Moreau ne remplissait aucun but. Bien que son intention ne fût pas d'y recevoir un combat, c'était néanmoins une grande faute de s'y arrêter à proximité de l'ennemi, et d'espérer y manœuvrer avec succès. Au lieu de renforcer sa droite, sur laquelle les deux partis devaient diriger leurs efforts, il n'y porta qu'une division. La gauche, au contraire, où le prince Charles ni lui ne pouvaient rien entreprendre de sérieux, tant que l'adversaire resterait maître des montagnes, fut poussée en avant et composée de deux divisions. D'ailleurs, le grand éloignement de ces ailes ne permettait pas d'espérer qu'une seule division fût en état de les bien lier.

Deux raisons semblent avoir suggéré l'établissement de tant de troupes sur sa gauche, savoir ; la crainte de ne pouvoir se retirer sur Vieux-Brisach au cas que la route de retraite ne fût pas couverte, ou bien le projet de s'avancer de là vers Kehl. Mais comment supposer que les Autrichiens opéreraient entre l'armée française et le Rhin, en perdant, dès le principe, la communication avec leur ligne de retraite ou avec les renforts qui descendaient des montagnes, et risquant tout pour un avantage très-incertain? Moreau ne devait-il pas souhaiter cette manœuvre, et loin de l'empê-

cher n'eût-il pas été convenable de la faciliter, en abandonnant cette route? d'ailleurs, la rivière d'Elz était à cette époque si haute et si débordée, que les Autrichiens n'auraient pu aisément employer un grand nombre de troupes à cette opération. La situation de Vieux-Brisach sur des hauteurs escarpées et entouré d'anciens remparts, dans une contrée en partie inondée, permettait d'en défendre le pont avec trois ou quatre bataillons; enfin au pis-aller, l'armée française avait toujours la retraite libre sur Huningue.

Le projet de se rapprocher de Kehl avec l'aile gauche, n'était exécutable qu'à l'époque où l'Archiduc se trouvait seul dans la vallée du Rhin, où les Autrichiens n'avaient pas encore occupé en force les montagnes, et que les Français pouvaient les en déloger, sans crainte d'être assaillis durant leur marche du côté des hauteurs, et culbutés sur le Rhin. Mais plus tard, une semblable manœuvre était inexcusable. Moreau aurait donc dû changer sa position.

Lorsqu'on veut opérer dans les montagnes, la principale attaque doit toujours avoir lieu du côté des sommités, et s'avancer ensuite en échelons, par les versans, vers la plaine: on ne doit laisser l'ennemi tranquille nulle part, et faire marcher simultanément toutes les co-

lonnes d'attaque. Moreau ayant agi contre cette maxime, et la gauche qui devait être refusée s'étant plus avancée que sa droite, il s'ensuivit que la première dut s'arrêter, jusqu'à ce que la dernière eût atteint la même hauteur par des combats plus longs et plus opiniâtres. L'ensemble des opérations fut détruit; l'ennemi devina son projet, et eut le temps de le déjouer.

Dès le 17, il y eut des engagemens à Bleibach, et ce ne fut que le 19 que la droite reçut l'ordre de marcher. L'Archiduc dans cet intervalle renforça Nauendorf, qui put corriger ainsi les vices de son mouvement et de sa position.

Le plan de Moreau était de s'avancer par Elzach dans les montagnes, sur la route de Waldkirch, qui se prolonge de cet endroit dans la vallée de l'Elz. Or, pour opérer avec sécurité dans une vallée, il faut être maître des hauteurs qui la resserrent de chaque côté, ce qu'on obtient facilement au moyen de colonnes de flanqueurs qui, gravissant les montagnes, s'avancent de manière que leurs attaques précèdent un peu celle faite dans la vallée. Les vallons latéraux qui prennent naissance sur les hauteurs, offrent des communications entre la colonne principale et celles de flancs,

par où l'on peut renforcer et soutenir au besoin les dernières. Au pis-aller, l'ennemi éprouvant la plus vigoureuse résistance dans la vallée, ne peut couper la retraite aux colonnes qui marchent sur les hauteurs.

Les Français oublièrent tout-à-fait ces principes, lorsqu'ils attaquèrent Bleibach le 17. A la vérité, ils les suivirent à l'attaque du 19, sur leur droite, en dirigeant une colonne sur le Kandelberg, contre le ravin de Simonswald; mais ils les négligèrent sur la gauche, et perdirent ainsi la bataille. Ils ne pouvaient au reste les mettre en pratique, car une division ne suffisait pas pour fournir les éclaireurs nécessaires, et former une troisième colonne qui aurait dû marcher de Reichenbach ou de Waldkirch, par la Scheide et le Schillingberg, entre la vallée de la Bretten et celle de l'Elz.

En faisant les dispositions ci-après détaillées, Moreau eût atteint son but plus sûrement, et rien ne l'en aurait empêché, lorsqu'il arriva sur l'Elz, et qu'il était encore maître de ses mouvemens.

Deux divisions auraient dû être placées à Waldkirch, pour s'avancer le long de l'Elz, et occuper la ligne de la Bretten à Keppenbach, par le plateau de la Scheide, jusqu'au Kandelberg, où elles eussent entretenu la communi-

cation avec Ferino. Une autre division eût appuyé sa droite à Bretten et Keppenbach, sa gauche à la hauteur de Landeck, pour occuper celles de Heimbach et de Tennenbach, et celles entre Mundingen et Kœndringen : la quatrième division, comme réserve, eût été bien placée, partie derrière ces hauteurs, partie à Emmendingen; la réserve d'infanterie, et partie de celle de cavalerie, à droite d'Emmendingen; le reste de la cavalerie à Langendenzlingen. Enfin il eût été convenable de détruire tous les ponts de l'Elz et de la Treisam, au-dessous de Kœndringen, de préparer plusieurs passages à Emmendingen, et d'établir des postes d'observation, sur la gauche de la première rivière.

Dans cette position, rien n'empêchait de prendre l'offensive sur tous les points, avec espoir de succès, et dans le cas où l'ennemi eût pris l'initiative, il éprouvait à Waldkirch une résistance qui aurait, sinon triomphé de son attaque, du moins considérablement ralenti ses progrès.

La répartition des troupes autrichiennes était analogue à celle de Moreau; et s'il semble de prime-abord que Nauendorf dût être renforcé, l'Archiduc néanmoins ne devait pas affaiblir son centre, puisque la plus grande partie des forces ennemies lui était opposée, et que

le centre percé, l'opération de l'aile gauche manquait nécessairement.

Il paraît cependant, que la colonne de Latour passa inutilement le pont de Kœndringen, ce qui occasionna, le 19 et le 20, une perte gratuite d'hommes, dans l'attaque contre le centre ennemi.

Emmendingen pris, et le pont rétabli par la manœuvre de Nauendorf, les Autrichiens firent mal de réparer celui de Kœndringen; ils auraient dû se contenter de rejeter l'ennemi au-delà de la rivière, et de couronner les hauteurs qui la dominent. Toute la colonne de Latour filant à gauche sur Emmendingen, aurait été remplacée par la quatrième. Si le rétablissement du pont dans ce dernier endroit, et le passage eussent été effectués plus vivement, alors la troisième colonne renforçait les deux premières; et 29 bataillons et 50 escadrons se trouvaient dès le 20 en mesure d'attaquer l'aile gauche de l'armée française avec tant de vigueur, qu'une victoire décisive eût probablement couronné cette manœuvre. Mais les travaux du pont s'exécutèrent si lentement, que toute cette journée suffit à peine pour faire filer la deuxième colonne à Emmendingen.

Ajoutez à cela, que l'heure de l'attaque était mal choisie. Dans la position de l'Archiduc, la

probabilité du succès dépendait d'une initiative vigoureuse; le retard qui eut lieu donna une demi-journée à l'ennemi, dont il profita pour commencer ses opérations; ce qui fit perdre l'avantage d'une surprise, et de la vivacité de l'attaque. Ce retard ne fut motivé que par des raisons spécieuses et trop légères pour ne pas engager l'affaire au point du jour, heure ordinaire des attaques. En effet, les opérations de la droite des Français contre la gauche de Nauendorf n'auraient pas été si loin, si les Autrichiens ne s'étaient pas laissé prévenir.

CHAPITRE XV.

Bataille de Schliengen, le 24 octobre.

Lorsque Moreau commença sa retraite dans la nuit du 20 au 21 octobre, immédiatement après le combat de la Treisam, il n'était pas encore déterminé à évacuer tout-à-fait la rive droite du Rhin. Desaix qui repassa ce fleuve à Brisach avec deux divisions, avait l'ordre de se rendre à Kehl, pour faire de là une diversion vigoureuse sur les derrières de l'ennemi, pendant que le gros de l'armée prendrait la forte position de Schliengen. Il comptait, par ce moyen, empêcher l'Archiduc d'arriver sur la Kintzig, gagner du temps, et trouver bientôt l'occasion d'améliorer sa situation.

Mais ce calcul était faux : une diversion ne produit d'effet, que lorsqu'elle s'achève avant que l'ennemi ait gagné le but qu'il se propose : Le mouvement de Desaix à Kehl était plus long que celui des Autrichiens d'Emmendingen à Schliengen. Le double passage du Rhin à

Brisach et Kehl prit un temps considérable, et l'on ne put que difficilement déboucher dans une contrée, inondée par les débordemens de la Kintzig et de la Schutter. D'ailleurs, Moreau connaissait trop bien l'activité de son adversaire, pour ne pas prévoir que dans l'état actuel des choses, il serait poursuivi et attaqué aussitôt après son arrivée à Schliengen. S'estimant trop faible pour lui tenir tête, comment put-il espérer un heureux effet d'une diversion qui ne devait s'opérer qu'après coup, c'est-à-dire quand la grande question eût été déjà décidée à Schliengen? L'intention du Général français étant de se maintenir sur la rive droite du Rhin, il aurait dû se borner à la défensive, et ne pas s'affaiblir par le détachement de Desaix. Il opéra, il est vrai, sa jonction avec Ferino, dans la nuit du 20 au 21; mais les divisions de celui-ci, par leur faiblesse, ne remplacèrent pas celles qui se trouvaient détachées à Brisach.

D'un autre côté, il ne subsistait qu'un seul pont à Huningue; cependant s'il paraissait insuffisant pour y faire défiler toute l'armée, les Français, en se maintenant sur la rive droite du Rhin, auraient eu du temps de reste pour transporter les pontons de Brisach à Huningue, par la rive gauche, afin d'y construire un second pont. Le détachement de Desaix n'eût

donc rempli son but, qu'au cas où le Général en chef se serait décidé, après l'affaire sur l'Elz, à passer le Rhin; mais alors, il devenait également inutile de prendre une position défensive à Schliengen et de s'y battre; car ce combat eût facilité le mouvement, au lieu qu'on le retarda par cette dernière affaire, qui coûta du monde inutilement.

L'Archiduc avait fait des dispositions pour une attaque générale, dans la nuit du 20 au 21 octobre, lorsqu'il apprit que l'ennemi se retirait. Il fit aussitôt avancer les troupes, dans l'ordre où elles se trouvaient. Une colonne marcha par Freiburg, et s'y réunit au corps de Frœhlich qui débouchait de la vallée d'Enfer. Après un combat très-vif avec l'arrière-garde ennemie, l'avant-garde autrichienne gagna la hauteur de Pfaffenweiler, et la colonne s'établit à Saint-Georges; le centre prit une position à Buchen; l'avant-garde à Wasenweiler, d'où elle communiqua avec la gauche par Merdingen et Dingen; l'aile droite marcha sur Kœnigschaffhausen, et poussa ses troupes légères sur Brisach.

L'armée française s'était dirigée en trois colonnes sur la position de Schliengen, où elle arriva le 22. Ferino marcha par Stauffen, Dottingen, Brezingen et Niederweiler. L'artillerie

et la réserve, ainsi qu'une division, s'y portèrent de Grozingen par la grande route; une autre division suivit celle du Rhin, par Bremgarten et Weinstætten.

Le 22 octobre, l'Archiduc arriva avec la gauche, à Heitersheim, et lia les troupes de la droite avec celles du centre, à Hausen. Le corps de Condé, qui avait débouché immédiatement après Frœhlich, de la vallée d'Enfer, arriva à Hartheim; l'avant-garde s'établit à Muhlheim, après s'être emparée d'Augen, et avoir formé une chaîne en avant de Kandern, Sitzenkirchen et Feldberg, que l'ennemi occupait sur la droite. Les avant-postes s'étendirent jusqu'à Steinstadt. On borda le Rhin pour couvrir les flancs de la position, et assurer ses derrières. Le corps de blocus de Kehl fut renforcé de 6 bataillons et de deux régimens de cavalerie. Une sortie de la garnison, exécutée avant l'arrivée de Desaix, avait vraisemblablement donné lieu à cette mesure, qu'on peut dire sans nécessité, attendu que les pluies continuelles rendaient de jour en jour les opérations sur ce point plus difficiles.

La position de l'armée française était très-forte. Sa gauche s'appuyait au Rhin, et s'étendait dans des vignobles escarpés, où est situé le village de Schliengen que traverse la grande

route. En avant de ces hauteurs dans la plaine, l'on voit Steinstadt près du Rhin. Un petit ruisseau, qui surgit entre Sitzenkirchen et Schelzingen, et coule ensuite vers Schliengen, dans un ravin profond où sont jetés les villages d'Ober-Eckenen et d'Unter-Eckenen, en couvre le centre. Montueux et boisé, parsemé de vignobles, coupé de ravins presque impraticables, ce canton, dont tous les chemins vicinaux sont mauvais, se rattache par une espèce de contrefort à la Forêt-Noire. Celui-ci se projette entre Ober-Eckenen et Sitzenkirchen, resserré d'un côté par la vallée de Liel, et de l'autre par la Kandel, à partir de sa source.

Cette rivière coule dans un ravin profond, qui servait d'appui à la droite de la position. Derrière Sitzenkirchen, au milieu de la vallée, est Kandern, village d'une importance majeure pour la défense de la position, parce qu'il en part une chaussée qui longe le ruisseau jusqu'à Rümingen, où elle se divise en trois branches. L'une mène par Lœrach à Bâle; l'autre par Mappach à Kalten-Herberge; et la troisième, par Bingen, à Huningue. On arrive plutôt de Kandern à Huningue par la dernière, que de Schliengen: ainsi dès que l'ennemi devient maître de ce premier point en repoussant la droite et gagnant les hauteurs, le poste n'est plus tenable.

On voit par cette description, que l'aile gauche était inattaquable, et le centre peu accessible. La droite seule présentait quelques avantages à l'assaillant, parce que le versant du plateau de ce côté, quoiqu'abrupte et boisé, n'est pas impraticable; et qu'un succès promettait les plus grands résultats. Malgré cela, c'était une entreprise hardie; car il fallait un nombre considérable de troupes pour observer le reste de la position ennemie, et assurer la retraite, vu que la nature du terrain ne permettait de l'effectuer que dans la vallée du Rhin.

Ferino prit le commandement de la droite placée sur les hauteurs de Feuerbach, et tint avec des troupes légères Ober-Eckenen, Unter-Eckenen, Sitzenkirchen, Kandern, et les points qui dominent ces endroits du côté opposé aux Autrichiens.

Deux divisions sous Saint-Cyr, occupèrent Liel, Schliengen, et les vignobles sur le versant de la montagne; leurs avant-postes étaient à Steinstadt et Mauchen. La réserve de cavalerie fut formée sur le plateau de Kalten-Herberge.

D'après cette disposition, la droite devant faire proportionnément plus d'efforts que la gauche, on ne lui avait pas assigné de moyens suffisans pour les soutenir. Celle-ci

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE,

Au 24 octobre 1796.

DIVISIONS.	F.-M.-LIEUTENANS.	BRIGADIERS.	DÉSIGNATION DES CORPS.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
1re Colonne.	Prince de Condé.	....	Hussards de Blankenstein.	»	2
			———— de Veczay.	»	2
			Corps du prince de Condé.	$3\frac{1}{2}$	9
2e Colonne, aux ordres du Prince de Fürstemberg.	Petrasch.	Bolza.	Hussards des frontières.	»	4
			Archiduc Antoine.	1	»
			Dragons de Waldek.	»	4
		Colonel Immeus.	Manfredini.	1	»
			Benjowsky.	1	»
			Wenkheim.	1	»
			Alton.	1	»
	Kospoth.	Klingling. Prince Joseph de Lorraine.	Cuirassiers de Lorraine.	»	6
			———— de Kavanagh.	»	6
	Froehlich.	Kempf.	Hussards des frontières.	»	2
			Kaunitz.	2	»
			Wartensleben.	2	»
		Barco.	Dragons de l'Empereur.	»	4
			Cuirassiers d'Hohenzollern.	»	4
3e Colonne, aux ordres du général d'artillerie Latour.	....	Prince d'Orange.	Archiduc Ferdinand.	3	»
			Nadasdy.	1	»
			2e Servien.	1	»
		Devay.	Hussards de l'archiduc Ferdinand. . .	»	10
			Chevau-légers de Modène.	»	5
			———— de l'Empereur.	»	5
	Staader.	Kaim.	Grenadiers de Pitsch.	1	»
			———— de Retz.	1	»
			———— de Dietrich.	1	»
			———— de Reisinger.	1	»
		Hegel.	Archiduc Charles.	3	»
			Wenkheim.	1	»
4e Colonne.	Nauendorf.	O'Reilly.	Pellegrini.	2	»
			Alton.	2	»
			Joseph Colloredo.	1	»
			Stuart.	1	»
			1er Esclavon.	1	»
			1er du Bannat allemand.	1	»
			2e *idem*.	»$\frac{1}{2}$	»
		Merveld.	1er Servien.	»$\frac{1}{2}$	»
			Chevau-légers de Lobkowitz.	»	6
			———— de Karaczay.	»	4
			Carabiniers des chevau-lég. de l'Emper.	»	2
			Hulans..	»	2
			Chevau-légers de Modène.	»	1
			Total général.	$34\frac{1}{2}$	78

RÉCAPITULATION.

	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
Première colonne, Condé.	$3\frac{1}{2}$	13
Deuxième colonne. Fürstemberg.	9	30
Troisième colonne, Latour.	13	20
Quatrième colonne, Nauendorf. . .	9	15
Total général.	$34\frac{1}{2}$	78

protégée par le terrain, n'avait besoin que d'une division, avec la réserve de cavalerie, pour tenir Liel et Schliengen. Ferino aurait eu encore assez à faire pour se maintenir dans l'angle saillant du plateau principal entre Sitzenkirchen et Ober-Eckenen. Enfin une division placée à Feuerbach et Riedlingen, soutenant convenablement les deux ailes, eût rendu, pour ainsi dire, la position inexpugnable.

L'Archiduc fit ses dispositions d'attaque le 23, pour le lendemain. Il attira la droite à lui, renforça l'avant-garde, et la forma en une colonne sur la gauche. Nauendorf s'avança avec elle, laissant une légère chaîne de postes, le 23, près de Badenweiler, pour s'emparer du plateau qui domine la position ennemie, et la lie avec les montagnes noires. Ces troupes légères occupèrent Feldberg, délogèrent celles des Français des hauteurs qui commandent Ober-Eckenen et Sitzenkirchen, ainsi que du château de Burgeln. Tous les autres avant-postes ne bougèrent pas.

Vers le soir, lorsque l'ennemi ne put plus rien découvrir, les colonnes se formèrent dans l'ordre de bataille ci-contre.

A sept heures, la première colonne de quatre bataillons et 13 escadrons, sous les ordres du prince de Condé, attaqua le village de

Steinstadt, l'emporta, et retint l'ennemi jusqu'à l'entrée de la nuit, par des démonstrations. La seconde colonne, de 9 bataillons et 30 escadrons, conduite par le prince de Fürstemberg, remplit le même but. Elle s'avança sur la grande route, laissant la cavalerie dans la plaine; se rendit maîtresse de Mauchen, et s'établit vis-à-vis de Schliengen.

La troisième, de 13 bataillons et 20 escadrons, sous Latour, prit position entre Feldberg et Vogisheim. S'avançant ensuite jusqu'auprès du ravin qui couvrait le centre de l'ennemi, elle l'occupa ainsi qu'Ober-Eckenen et Nieder-Eckenen; mais les chemins gâtés par les pluies continuelles, ne lui permettant pas d'y conduire de l'artillerie, elle détacha son avant-garde dans la vallée et se dirigea contre Liel, dans l'espoir de déboucher plus aisément. Le feu terrible d'artillerie qui partait de la position, et l'opiniâtreté de l'ennemi, la forcèrent de renoncer à son projet; elle se borna à entretenir une fusillade, du ravin et des vignobles.

En conséquence, Latour se déploya vis-à-vis de Liel, près de la seconde colonne, et n'envoya qu'un petit détachement au soutien de la quatrième. Cette résolution était une faute; car dans la position où il se trouvait, il n'y a

pas de doute qu'il eût beaucoup mieux fait de se prolonger à gauche en remontant le ravin, pour se rapprocher du point décisif, et obtenir de grands résultats sans aucun risque. En effet, la seconde colonne, renforcée par quelques bataillons, aurait été, vu la nature de sa position, plus que suffisante pour empêcher l'ennemi de s'avancer de Liel et de Schliengen; Ferino au contraire, ayant trop de terrain à défendre, pour faire une vigoureuse résistance contre la moitié de l'armée autrichienne, eût été infailliblement accablé. Latour aurait trouvé l'occasion de passer le ravin en avant d'Ober-Eckenen, pour prendre en flanc et à dos l'ennemi qui faisait face à Sitzenkirchen, ou se réunir à Nauendorf, afin de donner plus de vigueur à l'attaque de la quatrième colonne, laquelle avait été forcée de laisser son artillerie en arrière.

Le combat, sur ce dernier point, fut le plus vif. Les Français l'engagèrent au jour, en attaquant les hauteurs de Sitzenkirchen, que les Autrichiens avaient occupées à la nuit tombante. Nauendorf les ayant repoussés, prit l'offensive à son tour, et les délogea du village. Ralliées sur les hauteurs en arrière, les troupes de Ferino y reçurent des renforts, et se maintinrent long-temps contre les tentatives des Autrichiens; mais après plusieurs

attaques infructueuses, Nauendorf parvint à les en chasser et à les rejeter dans la gorge de Kandern.

Le combat se renouvela ici avec la même chaleur, et s'étendit jusqu'aux montagnes boisées qui avoisinent cette position. Enfin, une dernière attaque des Impériaux, exécutée simultanément sur le front et les deux flancs des Français, décida la victoire. Ces derniers furent repoussés de bois en bois, de hauteur en hauteur; et à l'entrée de la nuit, de Kandern même.

Le général Wolf, qui poursuivait le général Tareau par les villes forestières, conformément à l'ordre de l'Archiduc, l'avait attaqué sur ces entrefaites, à Mœling en avant de Seckingen; après l'en avoir chassé il le repoussa jusqu'à Rheinfelden, où les Français mirent fin au combat, en rompant le pont.

Les Autrichiens n'avaient point encore réussi dans cette journée du 24, à entamer la véritable position de l'ennemi qui ne se trouvait ni tournée ni menacée sur ses derrières; ils étaient seulement parvenus, en s'emparant de la hauteur de Sitzenkirchen et du ravin de Kandern, à se frayer un chemin pour l'attaquer décidément. Néanmoins Moreau perdant l'espoir d'y tenir plus long-temps, l'abandonna dans la nuit qui suivit le combat. Cette résolu-

tion fut prématurée ; car le résultat de la journée aurait dû lui prouver qu'il n'était pas exposé à un échec considérable.

Toute l'artillerie française se trouva en action, pendant que les Autrichiens ne pouvaient établir la leur que vis-à-vis des hauteurs escarpées de Steinstädt et de Schliengen, sans beaucoup d'effet. Quand bien même ces hauteurs n'auraient été occupées que faiblement, ou qu'on eût pu les gravir, la cavalerie et l'artillerie établies sur le plateau, eussent empêché les Impériaux de s'y former. Le centre, couvert par le ravin escarpé d'Ober-Eckenen, n'exigeait que peu de monde pour être défendu contre des forces supérieures. Moreau aurait pu, en exécutant un mouvement à droite avec une partie de son infanterie, occuper encore dans la nuit les hauteurs en arrière d'Ober-Eckenen, Sitzenkirchen et Kandern, pour se maintenir dans sa position et déjouer toutes les manœuvres contre ses flancs. Il eût même encore mieux fait d'attaquer, avec ces troupes réunies à la division Ferino, le corps de Nauendorf, afin de lui arracher les avantages qu'il avait remportés la veille. Celui-ci fort éloigné de Latour, ne communiquait avec lui que par de très-mauvais chemins; les Français ne couraient aucun risque pour leur retraite ; car les Impé-

riaux ne pouvaient profiter du chemin de la vallée de la Kandel pour les tourner, tant qu'ils tiendraient les hauteurs de ce côté de la rivière. Ajoutez qu'il était aisé de les disperser dans les montagnes, et de les prendre en flanc par Badenweiler.

Le 25, l'armée française prit position à Haltingen, et défila toute la journée et la nuit suivante sur le pont de Huningue, après avoir été rejointe à Lœrach par la brigade Tareau.

L'Archiduc, satisfait d'avoir rempli son but en éloignant, à si bon marché, l'ennemi de sa forte position, ne le poursuivit avec son avant-garde, que jusqu'à Schalbach. L'armée la suivait à quelque distance, pour obliger les Français à une retraite définitive.

Lorsque l'avant-garde Impériale arriva d'un côté, et Wolf de l'autre, par la vallée de la Wiese, l'extrême arrière-garde se replia dans la tête de pont de Huningue, et abandonna tout le pays en avant. L'armée autrichienne reçut l'ordre de camper à Egringen, l'Archiduc porta sur les hauteurs de Haltingen, un corps suffisant, sous le prince de Fürstemberg, auquel il prescrivit de chercher l'occasion de s'emparer de la tête de pont.

Le reste de l'armée partit sur plusieurs colonnes pour Offenburg, parce que Moreau,

laissant Ferino à Huningue, après le passage du Rhin, s'était dirigé, avec les deux divisions du centre et la réserve, vers Strasbourg. Le plan du Général français était de défendre les deux têtes de ponts sur la rive droite du Rhin, aussi long-temps que possible. Il chargea Desaix de la défense de Kehl; et confia à Ferino celle de la tête de pont de Huningue, et la garde du Rhin. Il détacha aussi des troupes de l'armée de Rhin et Moselle dans l'Alsace inférieure, pour la protéger contre les partis autrichiens.

L'armée de Sambre et Meuse et celle du Nord ne firent aucun mouvement en faveur de Moreau. Leur Général en chef parut vouloir s'avancer, tantôt par le bas Rhin, tantôt par le haut Rhin; mais, si l'on en excepte quelques affaires de postes, il n'exécuta aucune diversion importante (1). Une attaque effectuée le 27 octobre par Kreutznach, contre les troupes autrichiennes qui s'étaient portées de Mayence sur la Nahe, les força à se retirer derrière la Seltz, et à replier leurs avant-postes sur la rive gau-

(1) La conduite de l'armée de Sambre et Meuse, à la fin de cette année, fut un des événemens le plus inexplicable de la campagne, et une des fautes capitales que les Français commirent.

che du Rhin; appuyant leur droite et leur centre à la Seltz; leur gauche à la Rehbach.

Il ne se passa ainsi rien de remarquable à cette armée sur le bas Rhin, où enfin les troupes des deux partis prirent des quartiers-d'hiver à la mi-novembre. Les Français se retirèrent le 18 tout-à-fait derrière la Wipper. Le terrain entre cette rivière et l'Agger resta indivis; et une convention des Généraux sanctionna l'intelligence qui régnait déjà entre les avant-postes, tant sur la Wipper que devant la tête de pont de Neuwied, par un armistice qui ne devait être rompu qu'après trois jours d'avertissement.

CHAPITRE XVI.

Siége de Kehl.

Il semblait qu'après le passage du Rhin par les Français, les deux armées épuisées par les fatigues de la campagne, allaient prendre un peu de repos pendant la mauvaise saison.

L'Archiduc ne pouvait établir ses quartiers-d'hiver qu'en quittant la vallée du Rhin et s'établissant sur le versant oriental des montagnes, ou en se rendant maître des têtes de pont de Kehl et de Huningue, pour s'assurer de tout le cours de ce fleuve; car le peu d'espace entre les montagnes noires et les places, joint au défaut de communications dans cette chaîne, permettait tout au plus d'y rester en position, mais non d'y cantonner.

L'abandon de la vallée du Rhin aurait mis les Autrichiens dans la nécessité de laisser dans leurs places des garnisons nombreuses, parce que tous les mouvemens offensifs dirigés de Kehl, menaçaient les communications de ces

forteresses avec l'armée. L'Archiduc se serait donc tellement affaibli par ces détachemens, qu'il eût été hors d'état de rester en lice avec un adversaire qui lui était déjà supérieur en nombre. D'un autre côté, la prise de Kehl présentait des obstacles presque insurmontables.

Pour faire le siége d'une place avec quelque probabilité de succès, il faut avant tout en éloigner l'armée ennemie, la resserrer étroitement, lui couper toute communication avec l'extérieur, la réduire, en un mot, à ses propres forces. Alors seulement, on peut espérer d'imposer silence au feu de la garnison, de détruire ses ouvrages, et de lui enlever tous les moyens de défense: rien de cela n'était praticable devant Kehl, dont les approvisionnemens faisaient pressentir que les ressources manqueraient plutôt aux assiégans qu'aux assiégés.

Le coude du Rhin près de Kehl couvrait si bien le pont de communication, de la place à la rive gauche, que pour le canonner avec succès, il fallait s'approcher à 250 toises des ouvrages extérieurs du fort. Il n'était possible d'arriver à cette distance que de front; autrement les tranchées eussent été enfilées par l'artillerie des îles du Rhin et de la rive gauche. Aussi long-temps que l'ennemi conservait son pont, il ne fallait pas songer à éteindre ou maî-

triser son feu ; car il disposait de l'artillerie et des munitions de l'arsenal de Strasbourg.

Le transport de ses subsistances n'éprouvait aucun obstacle. Ajoutez à cela que la garnison pouvant être relevée périodiquement, et se reposer dans de bons cantonnemens sur la rive gauche, elle n'était pas exposée à se ruiner par les fatigues de la défense, et que le commandant de la place avait plus de monde qu'il n'en fallait pour exécuter à volonté de fortes sorties.

Quelle était au contraire la position des Autrichiens? Le corps de siége n'avait pas plus d'infanterie que l'ennemi; forcé par la disposition du terrain à s'établir dans un demi-cercle coupé par la Kintzig et la Schutter (que dans cette saison l'on ne pouvait traverser que sur des ponts) il baraquait sur un sol marécageux détrempé par les pluies et les inondations, où il ne jouissait d'aucun repos, parce que la longueur des nuits, les brouillards fréquens et la crainte des sorties, le tenait continuellement sur le qui-vive. Enfin, il n'avait d'autre artillerie de siége et d'autres munitions, que celles qu'il faisait transporter avec peine de Mayence, Mannheim et Philipsburg, par les chevaux de son train de campagne, et ceux du pays mis en réquisition. Etait-il donc probable qu'on pût réduire Kehl, dans de telles conjonctures?

Quelque temps avant que l'Archiduc prît une décision, Moreau lui proposa un armistice, d'après lequel le Rhin aurait séparé les deux armées, et les Français eussent conservé les têtes de pont de Kehl et de Huningue. Une telle convention aurait procuré aux armées le repos dont elles avaient si grand besoin. A la vérité, les Français eussent gagné le temps de mettre Kehl et le camp retranché dans un état si formidable, qu'ils eussent été inattaquables ; et ce motif la fit refuser. Cependant des intérêts d'état plus puissans auraient dû faire accepter ces propositions ; car il s'agissait de sauver la monarchie sur l'Adige, où il convient de porter un instant nos regards.

A l'arrivée de Wurmser dans le Tyrol, les troupes venant de l'armée du Rhin s'étaient réunies aux débris de celles de Beaulieu, pour tenter le déblocus de Mantoue. Loin de se servir de sa supériorité pour frapper un grand coup sur un point décisif, le Maréchal descendit en Italie sur deux colonnes éloignées et séparées par les montagnes. L'une se dirigea par Brescia sur la communication principale de l'ennemi, l'autre marcha le long de l'Adige sur Mantoue.

Bonaparte, en capitaine consommé, profita

de la faute de son adversaire. Levant le siége de Mantoue, il abandonna sa grosse artillerie et tout ce qui pouvait entraver un mouvement rapide, pour se jeter avec toutes ses forces sur la colonne de Brescia dont il avait le plus à craindre, l'anéantir et se retourner aussitôt vers Mantoue, où Wurmser, sur ces entrefaites, était arrivé avec l'autre colonne. Après y avoir battu également celle-ci, il bloqua derechef la place; ainsi, Bonaparte remporta l'avantage en ces deux circonstances pour avoir su mettre en action dans chaque combat des masses supérieures, quoique son armée fût réellement plus faible que celle de son adversaire.

Après avoir rallié les débris de son armée, et reçu de nouveaux renforts, Wurmser fit une seconde tentative pour délivrer Mantoue. Ne laissant que les forces strictement nécessaires à la garde des gorges du Tyrol, il se porta vers la mi-septembre par le Val Sugana sur Bassano, en vue de se diriger de là le long des montagnes vers l'Adige et le Mincio. Bonaparte fidèle à ses principes, s'avance aussitôt et rejette les Autrichiens derrière Trente. Informé de la direction de leur marche, il les suit dans le Val Sugana, atteint leur arrière-garde à Bassano; mais n'ayant pu l'entamer, il la harcelle jusques aux portes de Mantoue, où il bat Wurmser et le

force à se jeter dans la place, dont il continue le blocus.

Quelques détachemens qui n'avaient pas été enveloppés dans la catastrophe de leur Général, se rallièrent sur la frontière du Frioul autrichien. La Cour de Vienne les fit joindre par toutes les troupes qui étaient encore dans les pays héréditaires; elles se composaient en grande partie de dépôts et des bataillons de milice de Croatie, avec lesquels on forma une nouvelle armée, dont le général d'artillerie Alvinzy prit le commandement.

A peine rassemblée elle se mit en mouvement au mois de novembre par l'Etat de Venise, vers l'Adige, pour se porter au secours de Mantoue. Bonaparte marcha à la rencontre de son nouvel antagoniste, qu'il attaqua en vain sur la Brenta et dans la position de Caldiero. Ces deux combats furent suivis de la bataille d'Arcole, célèbre par l'opiniâtreté que les Français mirent à forcer de front le passage de l'Alpon, opération qui ne leur réussit pourtant que le lendemain, en tournant l'aile gauche ennemie. Les corps autrichiens souffrirent beaucoup dans cette journée, et ne purent être recomplétés que par des recrues levées à la hâte, entièrement nues, sans instruction, et mal armées. Cependant, rien encore n'était

désespéré pour l'Autriche, tant que maîtresse de Mantoue, elle conservait au midi de sa frontière ce boulevard important.

Tel était l'état des affaires en Italie, quand Moreau se retira sur la rive gauche du Rhin et proposa un armistice. En accueillant sa demande on aurait pu prendre des quartiers d'hiver, et détacher par le Tyrol un nombre suffisant de troupes, fières des succès qu'elles venaient de remporter, pour essayer avec efficacité de débloquer Mantoue. Cette place ne s'étant rendue que le 2 février 1797, il y a tout lieu de croire que les renforts seraient encore arrivés à temps sur la frontière d'Italie pour la sauver. Quand bien même l'ennemi eût profité de l'armistice pour en envoyer de son côté à Bonaparte; les premiers passant par le Tyrol auraient plutôt atteint leur destination que les autres, qui devaient traverser la France et la Savoie.

La sûreté de l'Autriche exigeait une telle mesure, car après la chute de Mantoue, rien ne la couvrait contre une invasion, dès qu'une armée suffisante ne protégeait pas sa frontière du midi.

Ces considérations importantes n'avaient point échappé à l'Archiduc. En transmettant la proposition de Moreau à la Cour de Vienne,

il commença à faire filer quelques bataillons vers le Tyrol, mais il reçut l'ordre positif de les faire rétrogader, et de prendre Kehl à tout prix. Ce fort fut réduit, mais Mantoue succomba après qu'Alvinzi eut perdu la bataille de Rivoli en cherchant à la débloquer pour la seconde fois (1).

---

(1) L'Archiduc paraît avoir justement calculé, dans cette occasion; cependant il semble que le premier intérêt des Autrichiens fût de brusquer la prise de Huningue et de Kehl, qui n'étaient pas achevés, et qu'on pouvait enlever de vive force. Il eût été facile ensuite de faire marcher en Italie une vingtaine de bataillons pour débloquer Mantoue, sauver Wurmser, et peut-être reprendre la Lombardie. Un tel renfort, joint aux nouvelles levées d'Alvinzi, eût suffi pour remplir ce but. Laisser Kehl aux Français, et ne marcher qu'avec quelques bataillons par le Tyrol, c'était un demi-moyen; car on ne sauvait pas Mantoue, et on s'exposait à perdre l'Allemagne, puisqu'on ne pouvait pas présumer que Beurnonville restât dans la plus profonde inaction sur le bas Rhin, devant un faible corps d'observation, harassé de fatigues. On devait craindre que les Français dénonçant l'armistice, ne débouchassent de nouveau sur le Danube; et cette raison, jointe à l'état peu avancé dans lequel se trouvaient les ouvrages de Kehl, paraissait un motif assez puissant pour tenter une attaque: on n'y eût pas perdu la moitié du monde que coûta le siége; et si elle eût réussi, l'Allemagne et Mantoue étaient sauvées.

Le Directoire ne laissa pas la faute du cabinet de Vienne impunie. Pendant que l'armée de l'Archiduc était retenue devant Kehl, quatre demi-brigades et un régiment de cavalerie de l'armée de Rhin et Moselle, dix demi-brigades, un régiment de dragons et un de chasseurs de l'armée de Sambre et Meuse, partirent pour l'Italie sous la conduite des généraux Delmas et Bernadotte. Maître de Mantoue, Bonaparte avec ces renforts pénétra bientôt en Autriche. Il était déjà à Leoben, où il dictait la paix, lorsque les troupes détachées trop tard du Rhin, arrivèrent à marches forcées à Salzbourg.

Kehl est situé dans la vallée du Rhin au confluent de la Kintzig, vis-à-vis de Strasbourg, dans une plaine basse et par-ci par-là marécageuse. Le fleuve forme dans cet endroit deux coudes saillans du côté de Strasbourg. Le premier tourne à l'ouest du Auenheim-Kopf jusqu'au-dessous des îles appelées plus tard de l'Estacade, d'où il remonte 1,200 toises vers le nord, à peu de distance des ouvrages extérieurs de la ville de Kehl où commence le second. Celui-ci avec moins d'ouverture s'étend jusqu'au confluent de la Kintzig; sa corde est de 1,200 toises. Le Rhin est bordé de prairies semées de petits bois.

Le terrain en avant de Kehl, est coupé par la Kintzig qui se réunit à la Schutter à 350 toises de la naissance du second coude du Rhin; cette rivière court parallèlement au fleuve l'espace de 250 toises, se dirige ensuite vers le nord, pour aller se décharger en plusieurs bouches au-dessous d'Auenheim dans le Rhin, qui reprend alors sa direction ordinaire.

Le fort est assis entre les lits de ces anses, et y appuye ses flancs: son front n'est pas moins bien défendu.

Bâti en 1688, sur les dessins de Vauban, il tombait en ruines depuis la paix de 1697, qu'il échut au duc de Baden. Mais aussitôt après le passage du Rhin par l'armée française, on le considéra comme tête de pont de Strasbourg, et il fut mis en état de défense. On répara les anciens ouvrages, et on y en ajouta de nouveaux.

Le fort est un carré bastionné, enveloppé d'un fossé palissadé, de vingt pieds de largeur sur douze de profondeur. De chaque côté de la porte principale d'où part la route qui conduit au pont du Rhin, sont des casemates à l'épreuve de la bombe. Il y en avait aussi dans les bastions qui font face au Rhin et à l'angle de la Kintzig. Il existait en outre deux poternes voûtées. Le pourtour du glacis était défendu par dix-huit fougasses. Dans l'angle formé par

le confluent de la Kintzig, se trouve l'ouvrage à corne inférieur, revêtu en fascines et entouré d'un fossé plein d'eau. De l'autre côté de la rivière, dans l'angle rentrant qu'elle forme vis-à-vis le bastion principal, était une grande lunette avec chemin couvert, glacis et fougasses, qui communiquait avec le fort, au moyen d'un pont de pilotis sur la Kintzig. L'ouvrage à corne supérieur entre la Kintzig et le Rhin vers le village de Kehl, se rattachait au glacis du fort par une redoute palissadée. Il était également revêtu en fascines, et garni d'un double rang de palissades. Une coupure dans la branche gauche, couvrait le passage principal vers le Rhin. Du glacis en avant de l'angle aigu de sa gauche vers la route de Fribourg, partait une espèce de tranchée pour mener à cinq flèches construites en arrière du village de Kehl, et destinées à couvrir les avant-postes. A droite du glacis était aussi une flèche fraisée et armée; et en avant de celle-ci, la redoute du cimetière où venaient aboutir deux retranchemens avancés, pour couvrir cette aile et la communication du fort aux ponts du Rhin.

Ces ponts dont l'un sur pilotis et l'autre de bateaux, se trouvaient placés si avantageusement derrière le fort au milieu du fleuve, qu'on ne pouvait les canonner de la rive droite en

remontant son cours, qu'en établissant des batteries entre le Rhin et l'ouvrage à corne inférieur, c'est-à-dire qu'après avoir détruit et pris cet ouvrage. D'un autre côté, si l'on avait construit des batteries à 250 toises des ouvrages extérieurs du fort, on eût risqué d'échouer, parce qu'il aurait fallu les élever sous le feu croisé du fort, de la rive gauche et des îles du Rhin. Une estacade placée dans le lit principal du fleuve entre la rive gauche et l'île à laquelle elle donna son nom, les garantissait contre toute tentative de destruction confiée au courant du fleuve.

Nonobstant la bonne disposition de ces ouvrages, qui avaient fait de Kehl une excellente tête de pont, le principal but de son occupation n'eût pas encore été atteint, si les Français s'étaient bornés à le défendre. L'étroit espace dans lequel ils eussent été restreints, et le peu d'étendue du front présumé d'attaque, n'auraient permis d'y placer une nombreuse artillerie, ni d'y déployer des troupes pour de fortes sorties ; ce qui les mettant dans l'impossibilité de tirer parti de leur supériorité, donnait aux Autrichiens, qui avaient la majorité de leurs forces disponibles, les moyens de se rendre maîtres en peu de jours de la place, sans beaucoup d'efforts et de sacrifices.

Les Français se voyant forcés d'étendre leur défense, fortifièrent la corde de l'arc formé par le Rhin, du grand Kehl-Kopf au fort. La droite de ces retranchemens s'appuya au fleuve et à l'île du grand Kehl-Kopf défendue par des redans. La gauche était formée par le piquet de Durlach près du Rhin. Le terrain en avant coupé par plusieurs petits bras marécageux du fleuve, n'était défendu que par des épaulemens, et un ouvrage avancé en forme de queue d'hirondelle. Ils construisirent vers la rivière, un grand ouvrage à corne qui communiquait avec la rive gauche par un pont volant. A gauche de celui-ci était une redoute ennéagone, palissadée et avec glacis, laquelle couvrait le pont du petit bras du Rhin, qui séparait l'ouvrage à corne de l'intérieur du camp retranché.

Des ouvrages avancés du piquet de Durlach, les retranchemens s'étendaient sur une ligne presque droite, formant alternativement des angles saillans et rentrans, jusqu'à la distance d'environ 200 toises du village de Kehl, où une grande redoute entourée de trous de loups et de fougasses, appuyait la gauche. Les Autrichiens l'appelaient redoute de Souabe, et les Français, redoute des Trous de Loups. De là, des tranchées conduisaient à deux retranche-

mens en arrière, qui couvraient la redoute de leurs feux, et assuraient la communication avec le fort.

Indépendamment de ces ouvrages, les Français établirent en avant et en arrière du camp plusieurs petites flèches, pour y placer leurs avant-postes. Ils avaient mis en état de défense le cimetière et les abords du village de Kehl, ainsi que la poste aux chevaux. Ils avaient aussi relevé les anciens retranchemens des îles à l'embouchure de la Kintzig, et construit, entre cette rivière et le Rhin, une redoute carrée, qu'ils abandonnèrent néanmoins avant le siége, à cause des inondations. Enfin, ils avaient placé treize batteries sur la rive gauche du Rhin, qui couvraient les ponts et enfilaient les îles, les avenues et l'intérieur du camp retranché.

Ces ouvrages commencés avec lenteur furent continués avec la plus grande activité par Desaix, après qu'il eut repassé le Rhin à Brisach : la faiblesse du corps autrichien et l'inondation qui survint à cette époque, empêchèrent de troubler ces travaux. Lorsque les assiégeans furent renforcés, et même durant le siége, l'infatigable Desaix acheva les ouvrages qui n'étaient que commencés, répara ceux qui étaient endommagés, et construisit de nouvelles flèches. Cependant les Français commirent dans

leurs préparatifs une très-grande faute, en n'établissant aucune communication de leur camp retranché à la rive gauche, et se privèrent par là des secours prompts et efficaces qu'ils auraient eus, soit contre une attaque, soit pour faire de grandes sorties et surprendre l'ennemi.

Un seul pont volant sur l'extrême droite, et deux ponts sur la gauche, aux débouchés desquels les colonnes devaient défiler par le fort pour arriver dans la plaine, n'étaient pas suffisans pour le développement de toutes les troupes présentes.

Kehl aurait été plus facilement défendu, si Moreau avait jeté vers le milieu du camp, un ou deux ponts couverts par des redoutes, qui lui eussent donné le moyen d'employer simultanément toutes ses forces. Le coude du Rhin les eût garantis contre l'effet des batteries établies sur la rive droite, dans toute l'étendue du camp retranché. Tant que le camp et le piquet de Durlach se seraient soutenus, il eût pu se servir en toute sûreté de ces deux ponts, pour la construction desquels on ne manquait d'ailleurs pas de matériaux à Strasbourg.

Kehl était investi depuis le 9 octobre, mais avec peu de troupes; tant parce que la faiblesse de la garnison n'en exigeait pas davantage, que parce que l'inondation en avait rendu les approches impraticables.

Le passage du Rhin par Desaix à Brisach, et sa marche sur Strasbourg, décidèrent l'Archiduc à porter le corps de blocus à 16 bataillons et 17 escadrons. Neumühl, Auenheim et Rottenweiler furent retranchés; on se contenta de barricader Sundheim.

Le 30, l'Archiduc arriva avec une partie de son armée; le reste suivit, le 3 novembre; en sorte que 42 bataillons et 44 escadrons, c'est-à-dire, 29,000 hommes de pied et 5,900 chevaux, se trouvèrent à cette époque devant Kehl. C'est avec cette armée, renforcée dans le mois de décembre, de 13 bataillons et de quelques escadrons du bas Rhin, pour compenser les pertes qui devaient résulter d'une si haute entreprise dans la mauvaise saison, que Latour commença le siége.

A cette époque, Moreau de retour à Strasbourg, avait déjà mis 40 bataillons sous les ordres de Desaix, qu'il chargea d'abord de la défense de Kehl. Le reste de l'armée observait les bords du Rhin ou cantonnait dans les environs de Strasbourg, à portée de soutenir la place assiégée.

Desaix établit 6 bataillons dans le fort, 3 dans le camp retranché, 3 dans les îles du piquet de Durlach, 3 dans celle de la Kintzig, et 6 en réserve dans l'île des Fascines.

Jusqu'au 10, il ne se passa rien de remarquable. Il n'y eut que des escarmouches entre les postes avancés.

Les Français mettaient la dernière main à leurs ouvrages. Les Autrichiens attendaient que le cabinet de Vienne réglât leur destination. Le 10 seulement, ils commencèrent les lignes de circonvallation, et les préparatifs de siége. La prudence leur conseillait de donner une grande force à leurs lignes, et de les rapprocher beaucoup des ouvrages de l'ennemi, afin de lui laisser le moins d'espace possible pour développer ses troupes.

Ces lignes consistaient en quinze redans liés par des courtines, leur droite s'appuyait au Rhin, vis-à-vis de l'île de Katzenvald devant Auenheim, de là elles passaient près de la Kintzig par Neumühl à Sundheim qui était retranché, de la Schutter elles continuaient vers le haut Rhin sur la gauche de l'île de Sable; sur la droite, l'Auenheimerkopf et la forêt de Katzenwald, furent occupés et retranchés. Plus loin en arrière, huit autres redans, et quelques digues réparées, formèrent la seconde ligne dont la construction commença immédiatement après l'arrivée du corps principal devant Kehl. La communication du camp fut assurée par deux ponts à Sundheim, et deux autres à Neu-

mühl. Les troupes étaient établies derrière les retranchemens, sur plusieurs lignes, comme la nature du terrain le permettait, le gros derrière Neumühl et Sundheim point central, et le parc d'artillerie non loin du dernier village, au hameau de Rappenhof.

Le siége de Kehl était une entreprise difficile, qui demandait beaucoup de sagesse et de circonspection, et pour laquelle on ne devait épargner ni sacrifices ni travaux : il fallait y procéder lentement pour en rendre le succès assuré, car on ne pouvait remplacer aucune perte d'approvisionnemens, et l'armée eût été compromise en levant le siége, ou le changeant en blocus.

Le fort de Kehl n'avait d'autre front d'attaque, que celui de l'ouvrage à cornes supérieur commandé par le feu du camp retranché. On ne pouvait se rendre maître de ce dernier, que par une attaque régulière et non de vive force. Sa nature, la force de sa garnison, le feu croisé de Kehl, des îles et de la rive gauche, ne permettait de s'en approcher ni de s'y maintenir, après s'en être emparé, sans être couvert par des ouvrages en terre: ainsi la prise du camp devait précéder celle du fort.

L'attaque de front par des tranchées exigeait trop de développement, et laissait entrevoir

mille difficultés, parce que les Français pouvant mettre en action autant d'artillerie qu'ils voulaient, celle de l'assiégant se voyait par là hors d'état de lui résister. D'ailleurs, il aurait fallu commencer cette attaque si loin de la place, que Kehl même et le pont n'en eussent pas souffert de long-temps.

Pour parer à ces inconvéniens, et placer les batteries à l'abri du feu supérieur de l'assiégé, les Autrichiens résolurent de refuser leur gauche dès le commencement de l'attaque, et de s'avancer par la droite. Ils lièrent obliquement par la première parallèle, le Rhin à la rive droite de la Kintzig, ce qui leur permit d'établir à la première approche, des batteries à ricochet contre le village de Kehl et le camp retranché, et de s'approcher en même temps à portée de canon de la forteresse. Aussitôt que cet ouvrage fut achevé, ils prolongèrent la parallèle entre la Kintzig et la Schutter, et sur la rive gauche de cette rivière en en refusant la gauche. On y établit des batteries contre les issues du camp retranché, et obliquement contre ses ouvrages, de manière qu'elles furent à couvert de celles établies sur le vaste front de l'ennemi. Les Autrichiens voulurent alors s'avancer dans la même direction le long de la Schutter et de la Kintzig, emporter le cimetière

et la maison de poste de Kehl, pendant qu'on construirait des batteries, et qu'on cheminerait sur la rive droite de la Kintzig. Ils ouvrirent dans cette vue la tranchée dans la nuit du 21 au 22 novembre sur la droite de cette rivière, pour former la première parallèle, et y communiquer des lignes de circonvallation.

Nous ne ferons pas la relation des travaux du siége et de leurs progrès journaliers, du nombre, de la force et de l'emplacement des batteries, qu'on peut voir distinctement sur le plan. On ne parlera ici que des époques principales et des événemens décisifs du siége.

Moreau avait ordonné pour la nuit du 21 au 22 novembre, une sortie de 36 bataillons et 6 régimens de cavalerie : seize mille hommes d'infanterie et 400 chevaux, se portèrent sur deux colonnes au point du jour et à la faveur d'un brouillard épais, sur la gauche de la ligne de circonvallation qui liait la Schutter au Rhin. La première colonne longea le fleuve, emporta les redans 4 et 5, et pénétra dans les redoutes 1 et 2 de la seconde ligne, d'où elle s'avança contre Rapenhof. La seconde prit sa direction sur Sundheim dont elle s'empara, ainsi que des redans 9 et 11 ; mais ceux numérotés 6, 7, 8 et 12, résistèrent à toutes ces attaques.

L'Archiduc avait ordonné, eu égard à la fai-

blesse du corps de siége, que les travailleurs se rendissent en armes à la tranchée. Au moment même où les Français emportaient les retranchemens de Sundheim, six bataillons relevés arrivaient dans leur camp à Neumühl. Ces troupes et quatre bataillons qui étaient en réserve sur la route de Wilstedt, attaquèrent l'ennemi et le repoussèrent. L'autre colonne éprouva le même sort. Les troupes venues du camp la forcèrent à la retraite, reprirent les redans perdus, et délivrèrent les autres. Le combat fut vif et meurtrier. Moreau et Desaix s'exposèrent au fort de l'action, et furent l'un et l'autre légèrement blessés. Les Français ramenèrent dans la place six pièces de canon et deux obusiers, après avoir encloué l'artillerie qui se trouvait dans les retranchemens.

Si Moreau, en combinant son attaque, au lieu de la faire partir de la rive gauche et de traverser les ponts, eût rassemblé ses troupes pendant la nuit dans le camp retranché; il aurait pu aborder l'ennemi avec toutes ses forces, et eût sans doute réussi; en effet, si les Français arrivés à Rappenhof, eussent détruit les munitions qui y avaient été amenées de toutes les places du Rhin, avec tant de peine, le siége eût été immanquablement levé. Enfin, s'ils avaient occupé le terrain entre le Rhin et la

Schutter, détruit les ponts de ce ruisseau et de la Kintzig, ils auraient coupé la communication du camp autrichien, et gagné une bataille décisive, pour peu que Moreau eût profité de ce premier avantage, en attirant promptement toutes ses troupes de la rive gauche, afin de battre les ennemis séparés, avec toutes ses forces réunies, et de s'ouvrir par là les chemins du Necker et du Danube. Le brouillard qui d'abord avait favorisé l'attaque des Français, leur devint nuisible ensuite, parce qu'il leur cacha le terrain, et les contre-manoeuvres des Autrichiens. D'ailleurs ne débouchant de la forteresse que sur une seule colonne, ils furent gênés dans la formation et l'emploi de leurs troupes.

L'attaque du 22 fut la seule vigoureuse, tentée par les Français pendant toute la durée du siége. A la vérité, il ne se passa pas de nuit sans qu'ils n'exécutassent de sorties sur les tranchées, mais elles étaient trop faibles, et n'inquiétaient jamais que les travailleurs les plus exposés : elles furent toujours repoussées par les réserves autrichiennes, qui avaient d'ailleurs construit une infinité de barbettes dans les tranchées, d'où l'artillerie de campagne les recevait avec de la mitraille.

Le 28 les batteries commencèrent à jouer. Le village de Kehl fut vivement canonné, et

en moins d'une demi-heure la partie du village en avant de la maison de poste, fut nettoyée et occupée par deux bataillons. Les Français firent plusieurs tentatives pour les en chasser, mais ils s'y maintinrent, et prolongèrent dans la nuit du 29, la première parallèle sur la rive gauche de la Schutter.

Le feu des assiégeans coula par hasard un des bateaux qui remplaçaient une palée du grand pont, et les Français ne purent le rétablir pendant toute la durée du siége.

Afin de couvrir leur flanc en continuant leurs travaux, les Autrichiens attaquèrent dans la nuit du 29, le petit Kehl-Kopf sur la gauche, les îles de la Kintzig et celle de Bremenwœrth sur la droite. Tous ces postes furent emportés après une vigoureuse résistance, ainsi que le grand Kehl-Kopf, qui fut enlevé le 5 décembre, avec la queue d'hironde qui se trouvait devant le piquet de Durlach. On établit des batteries dans cette île, qui furent liées à la queue d'hironde et à la première parallèle. La seconde parallèle sur la droite de la Kintzig, rapprocha l'attaque du fort, et favorisa la construction de nouvelles batteries.

Le 10, on déboucha du logement dans la queue d'hironde, pour se lier avec les tranchées du village de Kehl, par une parallèle qui

passa à 150 ou 200 toises des ouvrages du camp ennemi.

Un obstacle majeur s'opposa aux progrès ultérieurs sur ce point : c'était la poste, d'où l'ennemi qui s'y était retranché, prenait en flanc les travaux dirigés contre son camp. Cette circonstance décida les Autrichiens à attaquer de vive force le 10 au soir, cet ouvrage ainsi que les flèches qui l'environnaient. Les assiégés s'y défendirent toute la nuit, mais en furent délogés au jour. Une seconde attaque dans la nuit du 19 au 20, sous la protection des batteries et des tranchées qui se rapprochaient de plus en plus, remplit enfin ce but. La poste, le cimetière et les flèches furent emportés, mis aussitôt en état de défense, et liés avec les tranchées. On les défendit les nuits suivantes contre les attaques que les Français firent pour y rentrer.

Un plus grand obstacle s'opposa encore aux progrès du siége. Des pluies continuelles délayèrent le terrain, et la Schutter et la Kintzig se gonflèrent tellement, du 20 au 26, que les tranchées furent inondées au point que les Autrichiens craignirent, non-seulement d'être obligés de lever le siége, mais encore d'abandonner le matériel d'artillerie.

Les eaux baissèrent à la vérité le 27, mais il

fallut plusieurs jours de travail pour réparer les ouvrages endommagés par l'inondation.

Le 1er janvier 1797, les Autrichiens redoublèrent le feu de toutes leurs batteries et attaquèrent de vive force le camp retranché, à quatre heures après-midi. Ses ouvrages avaient beaucoup souffert, et les tranchées en étaient si près, qu'on pouvait se prometttre un heureux résultat de cette entreprise. Elle réussit en effet. Le général Staader conduisit l'attaque, qui fut principalement dirigée contre la redoute de Souabe. L'ennemi en fut chassé si vîte ainsi que de toute la ligne, qu'il n'eut pas le temps de mettre le feu aux fougasses, et y laissa quelques pièces de canon.

Les Autrichiens se logèrent aussitôt dans le fossé des retranchemens, dont ils se firent une espèce de parallèle qu'ils conduisirent jusqu'à la Schutter, et où ils élevèrent des batteries contre le fort et le piquet de Durlach.

Leurs batteries se rapprochant de jour en jour, elles atteignirent enfin le chemin de Strasbourg dans le prolongement du fort, et coulèrent le 1er janvier deux des bateaux du pont; ce qui interdit la communication avec la rive gauche. Ces accidens les rendirent bientôt maîtres du camp retranché, et ils y étaient

déjà établis, quand les réserves françaises firent une vaine tentative pour les en chasser.

Dans la nuit du 1er au 2, les Autrichiens attaquèrent de vive force tous les petits retranchemens, en avant de l'ouvrage à corne du piquet de Durlach. Les plus braves pénétrant dans l'ouvrage même, arrivèrent jusqu'au réduit qui couvrait le pont volant; mais le général Lecourbe qui y commandait, renvoya le bateau, rassembla ses troupes, et repoussa les Autrichiens. Les flèches restèrent néanmoins en leur pouvoir, ils s'y établirent et y placèrent de l'artillerie.

On chemina des nouvelles tranchées à la sape, et dans la nuit du 5 au 6, les Autrichiens occupèrent le piquet de Durlach. Le général Saint-Cyr qui commandait à Kehl fit abandonner l'ouvrage à corne et sa lunette, qui désormais sans communication avec la place, n'avaient plus d'importance et ne pouvaient se soutenir. On n'y laissa que quelques grenadiers avec trois pièces de canon, pour y passer la nuit et inquiéter l'ennemi. Ils s'en retirèrent au matin, mais le Général les ayant fait rembarquer le jour suivant pour y retourner, l'ouvrage était déjà occupé par les assiégeans.

La même nuit, trois bataillons autrichiens prirent de vive force tous les ouvrages de la

seconde ligne du camp retranché, et en ouvrirent la communication avec la forteresse. Ils s'avancèrent même jusqu'à la redoute du cimetière, et à l'entrée du chemin couvert de l'ouvrage à corne de Kehl, où ils se défendirent à découvert contre les assiégés, jusqu'à ce qu'on eût établi les logemens dans les ouvrages emportés du camp retranché. La perte de ces braves fut considérable; parce qu'ils eurent à soutenir les efforts de six bataillons ennemis, et le feu de toutes les batteries du fort. Les assiégans se virent alors en état de canonner le pont, et d'établir une parallèle du village de Kehl au Rhin. Celle-ci fut armée entre autres batteries, d'une de 4 pièces de 12 et de deux obusiers de dix livres, dirigée contre le pont du Rhin. Dès le 7 au soir, deux bateaux furent endommagés par des coups perdus; mais lorsque le feu des nouvelles batteries commença le matin, le pont fut bientôt détruit. A 9 heures cinq bateaux avaient été coulés, tous les autres étaient endommagés. Les Français convaincus de l'impossibilité de le rétablir, songèrent à construire plus bas un pont volant; mais comme il ne pouvait être à l'abri du feu de l'ennemi, ils renoncèrent aussitôt à ce projet.

Dans la nuit du 8 au 9, les Autrichiens ouvrirent une nouvelle parallèle sur le glacis de

l'ouvrage à corne, qu'ils lièrent par sa gauche avec la précédente, et appuyèrent à droite à la Kintzig.

Le but de la défense de Kehl était atteint. La résistance ne pouvait se prolonger au-delà de quelques jours et devenait inutile. Le 9, Desaix proposa de le remettre : la capitulation fut conclue la même nuit entre lui et Latour; et le 10 il fut rendu à quatre heures du soir.

Les Français ayant enlevé tout ce qui pouvait leur être de quelque utilité, les Impériaux n'y trouvèrent qu'un amas de décombres. Le siége avait duré cinquante jours, depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la reddition de la place.

Les Autrichiens durent la conquête de ce point important à leur bravoure, à leur constance, et à la prudence avec laquelle le siége fut conduit. Les Français le défendirent vaillamment; aucun ouvrage ne fut pris avant d'avoir été cerné de tranchées, et attaqué de vive force; en un mot, ils firent tout de ce qu'on peut espérer d'une brave garnison. Mais la France attendait davantage de Moreau; il quitta le rôle de Général en chef, pour prendre celui d'un commandant de place, et ne songea qu'à la défense de Kehl, sans rien entreprendre pour en faire lever le siége : en sorte que ce fort, nonobstant la supériorité de ses moyens, suc-

comba sous les efforts redoublés de l'ennemi (1).

Depuis le jour de son arrivée jusqu'au 22 novembre, Moreau resta tranquille. Il vit resserrer Kehl d'une ligne de circonvallation, qu'il n'aurait jamais dû laisser achever, et ne l'attaqua le 22, que lorsqu'elle était déjà armée; et son projet échoua, parce qu'alors l'ennemi pouvait défendre quelques-unes de ses redoutes, et que les dispositions n'étaient que pour une simple sortie, et non pour une bataille : son dessein étant moins de faire lever le siége que d'en retarder les travaux.

Il n'y eut depuis cette époque aucune tentative sérieuse. Jamais on ne détruisit les tran-

---

(1) Si Moreau a mérité quelquefois les reproches de l'Auteur, on ne peut nier que dans cette occasion, ils ne soient du moins exagérés. Le Général de l'armée du Rhin dépendait du Gouvernement, et c'était à celui-ci à lui fournir, par l'armée de Sambre et Meuse, les moyens de sauver Kehl, en sacrifiant même Düsseldorf si cela devenait nécessaire : Moreau ne pouvait atteindre ce but qu'en effectuant un passage du Rhin, pour lequel il n'avait point assez de forces. Le Directoire donna bien des ordres tardifs à l'armée de Sambre et Meuse pour opérer une diversion; mais le Général qui la commandait à cette époque, effrayé sans doute par les revers qu'elle venait d'essuyer en Franconie, les éluda sous mille prétextes.

chées ni les batteries de l'assiégeant ; ce qui réussit pourtant très-souvent aux garnisons des places tout-à-fait investies.

Pourquoi ne fit-il pas des démonstrations et des diversions sur d'autres points ? Comment ne tenta-t-il pas de faire passer le Rhin à un corps au-dessous de Strasbourg, lorsque les ouvrages avancés de l'assiégant déjouèrent ses petites sorties, et qu'il n'eut par conséquent plus besoin d'une garnison si nombreuse ? Les Autrichiens qui n'avaient que de faibles détachemens pour observer le Rhin, eussent été détruits par des combats multipliés, des marches et des contre-marches dans une saison si rude ; en sorte qu'ils se fussent trouvés hors d'état de tenter les efforts qu'exigeait le siége de Kehl. Moreau vainqueur sur un seul point, n'obtenait pas seulement la délivrance de cette forteresse, mais il eût encore réparé tous les revers de la campagne : les ennemis partagés devant la tête de pont, ne lui auraient pas résisté ; il se serait rendu maître du cours du Danube jusqu'à l'Autriche, et la guerre eût été terminée.

Au pis-aller, il aurait toujours défendu Kehl, comme dernier objet de ses opérations. A la vérité, les troupes françaises avaient souffert pendant la campagne ; mais peu en comparai-

son des Autrichiens, dont un grand nombre ayant combattu contre les deux armées ennemies, avait parcouru plus d'espace, et soutenu plus de combats. Dans le cours du siége même, la faiblesse proportionnelle des Autrichiens, et l'extension de leurs travaux, les obligeant à être presque toujours de service, ils souffrirent plus que la garnison, qui jouissait, après avoir été relevée, d'un repos parfait durant quelques jours. Sans doute on aurait perdu un nombre d'hommes considérable dans une campagne d'hiver; mais quels grands intérêts se rattachaient à ce sacrifice? et de quel prix n'eût-il pas été payé par une paix glorieuse?

Le Directoire, dans ce fait, ne paraît pas exempt de reproches. S'il avait une juste idée de la valeur de Kehl, pourquoi n'y destina-t-il pas toutes les troupes qui étaient sur le Rhin? L'armée de Sambre et Meuse et une partie de celle du Nord, immobiles depuis la fin de septembre, avaient eu tout le loisir de se rétablir de leurs fatigues. Si les mettant toutes deux sous les ordres du général Moreau, on lui eût prescrit d'amuser l'ennemi avec quelques détachemens sur la Wipper et à Neuwied, et de gagner avec le reste le haut Rhin en toute diligence, il aurait formé une armée assez nombreuse pour forcer le passage de ce fleuve et battre les Au-

trichiens, lors même qu'ils eussent réuni toutes leurs troupes à temps. De cette manière, le Directoire atteignait son but plus sûrement, plus complètement et plus vîte qu'en hasardant l'opération d'Italie, dont le succès dépendait de l'arrivée des renforts envoyés du Rhin.

Il est vrai que le commandement de toutes les troupes sur ce fleuve, fut donné le 25 décembre à Moreau; mais il reçut en même temps l'ordre d'en détacher 30 mille hommes d'infanterie, et quinze cents chevaux pour l'Italie. A cette époque le siége de Kehl avait fait des progrès marqués, et les troupes de l'armée de Sambre et Meuse étaient dispersées. C'est donc à toutes ces entraves qu'on doit attribuer les lenteurs que le Général français apporta dans l'exécution de ses projets.

CHAPITRE XVII.

Siége de la tête de pont d'Huningue.

Si l'intérêt de la France exigeait la défense de Kehl, l'occupation de la tête de pont d'Huningue n'importait pas moins, car elle divisait les forces de l'ennemi, et retardait la prise de Kehl en les occupant d'un autre côté.

Lorsqu'après sa retraite sur le Rhin, Moreau se rendit à Strasbourg, il confia ce soin au général Ferino qui resta à Huningue; et en remit la défense à la brigade Abatucci, composée de 9 bataillons. Elle avait contre elle le corps du prince de Fürstemberg fort de 19 bataillons et 34 escadrons, établis sur les hauteurs avantageuses de Weil qui s'étendent à droite vers le Rhin, et à gauche jusqu'à la frontière de Suisse, circonscrivant ainsi la plaine en avant de la tête de pont. L'Archiduc lui avait ordonné de retrancher sa position, et de faire une tentative pour s'emparer de ce poste, quoiqu'il n'eût à sa disposition que de l'artillerie de campagne.

La tête de pont consistait en un ouvrage à

corne élevé dans l'île des Cordonniers, séparé par un fossé très-profond de la rive droite, et protégé par un ravelin et un chemin couvert avec deux places d'armes. On y ajouta plus tard quelques flèches. Dans une île située plus bas, et séparée de la rive droite par le bras principal du fleuve, se trouvaient quelques retranchemens avec des batteries, pour couvrir le flanc gauche de la tête de pont que protégeait en outre la neutralité de la Suisse. Tous ces ouvrages étaient sous le canon d'Huningue et des batteries du Rhin. Le principal manquait de capacité; mais le profil en était très-élevé, et son escarpe revêtue en pierres de taille.

Le prince de Fürstemberg fit camper le 27 octobre, son corps à Weil, à Haltingen et à Eimeldingen, et travailler à la construction de 13 batteries liées par une parallèle, qui couronnait la hauteur d'Eimeldingen jusqu'à la frontière de la Suisse. De la batterie n° 7, on déboucha par un boyau dans la plaine, où l'on commença une parallèle qui appuya sa gauche à la frontière de Suisse, et se lia par une autre branche avec le rideau de Wiel. Cette dernière servait principalement à placer des batteries de mortiers.

Les batteries achevées, la tête de pont fut sommée le 27 novembre, et sur la réponse néga-

tive, le feu commença. A trois heures de l'après-midi, le pont était déjà détruit par la canonnade; le courant entraîna les pontons, et l'on en prit 21 près du village de Markel. Dès-lors, les Français ne purent traverser le Rhin qu'en bateaux.

Afin d'empêcher la construction d'un nouveau pont, et de profiter de l'embarras de l'ennemi, le prince de Fürstemberg se décida à attaquer les ouvrages de vive force, dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre. En conséquence, toutes les batteries reçurent, le soir à six heures, l'ordre de faire un feu continuel, et de le cesser à huit heures précises, instant fixé pour l'attaque. Elle s'effectua sur trois colonnes. La première s'avança entre les batteries 11 et 12, la seconde partit de celle n° 7 sur la chaussée, où celle de gauche avait l'ordre de se former près de la batterie n° 2.

Après une canonnade de deux heures, la première colonne entra par la barrière dans la face gauche du ravelin, entre le Rhin et le retranchement nouvellement construit. La seconde déboucha de la tranchée, pour gagner l'angle saillant des places d'armes, se jeter dans le fossé, et entrer dans l'ouvrage près des ouvertures de chaque côté. La troisième colonne longea la frontière de la Suisse, qu'elle respecta, pour gagner l'ouverture de la face

droite et attaquer le côté du ravelin, en faisant face au petit bras du Rhin. Immédiatement après la prise des ouvrages extérieurs, on devait attaquer de la même manière l'île des Cordonniers. Chaque colonne avait une avant-garde de 200 volontaires, suivis à vingt pas de distance par deux compagnies, derrière lesquelles venaient cent travailleurs.

Les première et deuxième colonnes s'emparèrent des ouvrages extérieurs, en massacrèrent la garde, enclouèrent 2 obusiers et 3 pièces de canon. La troisième mise en désordre par le feu de l'ennemi qui lui tua ses chefs, les deux autres se retirèrent, après l'avoir inutilement attendue. Sur ces entrefaites, Abatucci ayant rassemblé ses troupes dans l'ouvrage à corne, exécuta une sortie vigoureuse, pour empêcher les Autrichiens de se loger dans les ouvrages surpris; et les poursuivit avec chaleur. Il y fut blessé mortellement, et remplacé par le général Dufour dans le commandement de la tête de pont.

On continua les jours suivans à canonner et à jeter des obus dans les ouvrages français. Dès le 8 décembre, 22 pièces furent dirigées sur les transports ennemis et les lieux de débarquement. Les obus étaient particulièrement lancés sur la tête de pont. Du 16 décembre au 16 jan-

vier, les Autrichiens se virent obligés, par défaut de moyens, d'interrompre leur feu et leurs travaux. Ils sentirent qu'ils n'en avaient pas assez pour conduire de front deux siéges à la fois. Mais après la chute de Kehl, le corps du prince de Fürstemberg qui avait pris des cantonnemens resserrés, et s'était borné à garder ses batteries, fut renforcé par 4 bataillons et un détachement d'artillerie de siége, qui le mirent à même de reprendre ses travaux.

Dans la nuit du 25 au 26 janvier, les Autrichiens ouvrirent une parallèle à la distance de 180 toises de l'angle saillant de la demi-lune de l'ouvrage à corne, appuyant sa gauche à la frontière de la Suisse. Ils en débouchèrent à droite par deux boyaux. Le premier se liait à gauche à une redoute, le second à une nouvelle approche, qu'ils poussèrent de leurs retranchemens en zig-zag vers le Rhin. Celui-ci, construit dans un emplacement favorable, avait un double épaulement à 25 pas le long du fleuve, pour canonner avec des pièces de 18, le cours du fleuve et la gorge de l'ouvrage à corne. Aussitôt que l'ennemi découvrit ces ouvrages, il fit une sortie à dix heures du soir, repoussa les védettes et les travailleurs, et s'avança jusqu'à 30 pas de la nouvelle parallèle, où il fut reçu par la garde de la tranchée, et repoussé par la mitraille.

Du 26 au 27, les assiégeans continuèrent leurs travaux, et prolongèrent la premiere parallèle jusqu'au Rhin. Ils en débouchèrent en même temps près de la batterie n° 13, par une ligne de 400 pas, qui réunie plus tard à la parallèle, forma une nouvelle communication : sur la droite, ils s'approchèrent à cent pas de l'ouvrage à corne par une tranchée, et prolongèrent la communication du retranchement d'Elisabeth, jusqu'à 90 toises des ouvrages. A droite, ils prolongèrent la tranchée, pour établir à trois cents pas au-dessus, des batteries à ricochet.

Depuis ce moment, le feu de l'assiégé fut si vif, qu'on ne put cheminer qu'à la sappe. Il n'y avait pas moins de 2,000 travailleurs.

De la ligne le long du Rhin, où l'artillerie battait avec plus de succès, les assiégeans poussèrent cinq crochets, distans entre eux de cent pas, jusqu'au bord du fleuve. Ils devaient servir à l'établissement de cinq batteries, chacune de deux pièces ou mortiers, pour enfiler le cours du Rhin de plus près qu'auparavant, et causer de l'inquiétude à l'ouvrage à corne de la place d'Huningue même.

L'ennemi dirigea sur celui-ci, dans la nuit du 28, un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie; et à 4 heures du matin, il fit une sortie, qui força toute la ligne des travailleurs

et la garde de la tranchée; prit les deux pièces de canon placées sur la plate-forme à droite du n° 7, et s'avança jusqu'aux n°s 2 et 3. C'est là seulement qu'il fut repoussé par la réserve, établie dans la communication entre le retranchement d'Elisabeth et les tranchées. L'artillerie enlevée fut reprise, et l'on se remit aux travaux. Dans la nuit du 29 au 30, les Français exécutèrent une nouvelle sortie, mais qui échoua. Ils ne purent même interrompre les travaux.

Après une canonnade très-vive, dans la nuit du 30 au 31, ils firent une sortie sur deux colonnes. La première attaqua la gauche de la première parallèle, tourna la batterie n° 7, repoussa les travailleurs, et s'empara de deux pièces; mais arrêtée par la redoute, elle se tourna à droite, et fut repoussée par la garde de la tranchée. La deuxième colonne attaqua un peu plus tard, en trois détachemens: un petit, contre la tête de la tranchée le long du Rhin; le second plus fort, contre une batterie à droite qu'il escalada, mais dont il fut repoussé. Le troisième, après avoir défilé sans être aperçu, au bas de la rive escarpée du Rhin jusques au crochet en arrière, força les travailleurs à se retirer, et s'avança sur la batterie, d'où il fut également repoussé.

La tranchée se trouva, le 1er février, à 80 pas des ouvrages extérieurs. Les Autrichiens s'étaient préparés pour l'attaquer de vive force, et pensaient pouvoir s'avancer ensuite sur le bord du Rhin, pour ricocheter de plus près l'ouvrage à corne dans toute sa longueur, et empêcher la communication au moyen d'un feu de mitraille.

Le 2, toutes les batteries étaient prêtes; mais déjà dans l'après-midi de la veille, l'adjudant-général Savary avait fait des propositions de capitulation, de la part du général Dufour.

Elle fut conclue cette nuit même. Les Français évacuèrent, en conséquence, la tête de pont, en emportant tout ce qui pouvait leur être de quelque utilité. Les Autrichiens en prirent possession, sous la condition d'en démolir tous les ouvrages, aussi bien que les travaux de siége, dans l'espace de six semaines.

Les Français défendirent la tête de pont d'Huningue avec valeur et intelligence. Un pareil point, sans capacité, mais muni au-delà de ce qui est nécessaire à sa défense, n'est capable de faire une longue résistance, qu'autant qu'on défend le terrain en avant, et qu'on retarde les progrès de l'ennemi par des sorties continuelles. La marche de ce siége fournit la preuve,

que si une tête de pont est à l'abri d'un assaut, et si elle communique à la rive opposée, de manière à en être soutenue, sans qu'on puisse l'investir; il n'y a d'autre moyen d'en faire la conquête que de rompre cette communication dont elle tire sa principale force.

CHAPITRE XVIII.

Campagne de 1797.

Les armées des deux puissances prirent leurs quartiers d'hiver, à mesure que leurs opérations se terminaient.

Dès le commencement d'octobre, celle de Sambre et Meuse et l'armée autrichienne du bas Rhin, étaient entrées dans des cantonnemens qu'elles étendirent bientôt, et dont elles formèrent des quartiers d'hiver. Les Français avaient un détachement peu considérable en avant de Dusseldorf, et observèrent le pays environnant, par une chaîne de postes sur la Wipper. Le reste de l'armée fut réparti sur la rive gauche du Rhin, entre la Nahe, la Moselle et Bonn, ayant une garnison dans la tête de pont de Neuwied.

Les quartiers des Autrichiens se trouvaient entre la Lahn et le Mein. De la Lahn jusqu'à la Wipper et le long du Rhin, étaient leurs troupes légères qui formaient l'avant-garde, et

dont les postes campaient vis-à-vis des Français, à Neuwied et sur la Wipper.

Après la prise de Kehl et celle de la tête de pont d'Huningue, les troupes sur le haut Rhin prirent aussi leurs quartiers d'hiver. Moreau établit les siens dans la plaine fertile de l'Alsace; l'Archiduc dans la vallée du Rhin, et celles qui y aboutissent. Une partie de la cavalerie, seulement, cantonna derrière les montagnes, sur le Necker et le Danube supérieur.

L'on se prépara des deux côtés à ouvrir une nouvelle campagne. Le plan des Français établi sur les mêmes principes que l'année précédente, consista à s'avancer avec deux armées, contre les ailes de l'ennemi.

L'Archiduc, convaincu de l'impossibilité de soutenir l'offensive, voulut se restreindre à défendre le pays qu'il occupait, et partagea ses forces en deux armées. Celle du haut Rhin devait observer ce fleuve, au moyen d'une simple chaîne de postes, et tenir le gros de ses troupes concentré à Offenburg. Il regardait ce point comme le plus important, par la facilité qu'il procure à l'ennemi de gagner les passages à proximité, et de pénétrer dans la Souabe par la vallée de la Kintzig, qui est le chemin le plus court. Le pays plus bas lui paraissait moins exposé, attendu qu'il était couvert par des

places. L'armée du bas Rhin devait défendre avec une avant-garde, la rive gauche de la Lahn, et concentrer ses troupes à Friedberg, à l'embranchement de toutes les routes qui viennent des différens points de passage du Rhin, et traversent les montagnes sans liaison entre elles.

Si l'ennemi s'était avancé en forces, il se serait partagé en plusieurs colonnes pour franchir la contrée en avant. Dans ce cas, rien n'empêchait de se jeter sur l'une d'elles, et de la battre ainsi isolément.

Mais il y eut de grandes mutations, avant la reprise des hostilités, parmi les Généraux en chef. Hoche, après avoir rendu à sa patrie les plus signalés services, en pacifiant la Vendée, fut nommé en remplacement de Jourdan, au commandement de l'armée de Sambre et Meuse. La cour de Vienne fit remplacer l'Archiduc Charles, par le comte Latour, et lui confia les débris de l'armée d'Italie battue à Rivoli. Ce Prince en prit le commandement après la reddition de Mantoue, lorsque les divisions françaises du Rhin avaient déjà rejoint en Italie, et que Bonaparte se disposait à ouvrir la campagne.

Ce Général s'avança avec la plus grande partie de ses troupes, à travers les états Vénitiens, sur la Piave, pendant que Joubert pé-

nétra dans le Tyrol, avec trois divisions. Il défit sans beaucoup de peines son adversaire, dans les combats du Tagliamento, de l'Izonzo et de Tarvis.

Nonobstant la levée en masse du Tyrol, Joubert traversa le pays, pour se réunir par la vallée du Pusterthal, avec son Général en chef. Persuadé que cette levée n'était pas soutenue d'un gros corps de troupes, et qu'elle se trouvait trop mal organisée pour être dangereuse hors de ses foyers; Bonaparte continua sa marche sans inquiétude, battit l'ennemi de nouveau à Frisach, et s'avança sur Leoben, où il signa, le 18 avril, les préliminaires de paix, qui mirent fin à la guerre.

Cependant, les hostilités avaient aussi recommencé en Allemagne. Le Directoire, craignant que l'Empereur ne détachât du Rhin un gros corps de troupes contre l'armée qui s'avançait avec tant de témérité en Autriche, et ne lui fit perdre tout l'avantage de cette invasion, résolut de ne pas retarder l'ouverture de la campagne.

Les Généraux autrichiens ne suivirent pas le plan de l'Archiduc. Affaiblis par des détachemens beaucoup trop tardifs en Autriche, ils avaient en outre dispersé leurs forces le long du Rhin. L'ennemi ne rencontra pas de

grande résistance, lorsque Hoche s'avança par Neuwied, et que Moreau passa le Rhin, le 20 avril, à Diersheim. Les Autrichiens disséminés furent par-tout culbutés et dissous, avant d'avoir pu réunir assez de troupes pour arrêter les progrès des Français.

Le 24 avril, lorsque la nouvelle de la signature des préliminaires arriva, les Français occupaient toute l'étendue du pays sur la rive droite du Rhin, compris entre Capel, Ettenheim, Gengenbach, Oberkirch, Nieder-Achen, et Lichtenau. Hoche était sur la Nidda, et avait investi Cassel sur la rive droite du Mein. Ces lignes séparèrent les deux armées, durant l'armistice qui suivit.

La paix, basée sur les préliminaires de Leoben, fut conclue dans l'automne de la même année, entre l'Autriche et la France, à Campo-Formio.

CONCLUSION.

La campagne de 1796 présente, dans la guerre entre l'Autriche et la France, le premier exemple, depuis 1792, de l'application des principes de Stratégie, dans toute leur étendue. En Allemagne aussi bien qu'en Italie, la victoire se déclara pour le Général qui s'en était le moins écarté.

Lorsque les Autrichiens dénoncèrent l'armistice sur le Rhin, ils avaient, à la vérité, la supériorité du nombre pour eux; mais, protégés par quelques points, au centre seulement, leur supériorité ne fut pas assez décisive pour faire des progrès contre l'ennemi, dont les positions étaient couvertes par une ligne de places fortes, d'une aile à l'autre.

L'avantage d'une bonne base s'augmentait pour les Français, à mesure que leurs ennemis y avaient moins d'égard dans le choix de leur plan; c'est-à-dire, lorsque méprisant ces avantages ils se déterminèrent à prendre l'offensive sans autre motif qu'une faible supériorité numérique.

La réunion des forces autrichiennes nécessaires pour un tel système, devant avoir lieu dans un angle saillant, en avant du centre de leur base, laissa leurs ailes sans appui; en sorte que les Français eurent la facilité de les tourner, et de s'avancer plus près des communications des Autrichiens, qu'eux-mêmes.

Jourdan commença les hostilités en tournant la droite. La première tentative fut infructueuse; mais l'armée autrichienne, affaiblie par le détachement qu'elle avait fait de 30 mille hommes en Italie, renforça sa droite, et négligea sa gauche que Moreau perça : opération à la suite de laquelle il menaça les communications de cette dernière avec le Danube.

Les Autrichiens durent se retirer à la fois sur les deux ailes, par cela même qu'ils voulurent résister à l'ennemi sur chacun de ces points.

Le combat de Malsch assura à Moreau la possession des avantages qu'il avait remportés, et Jourdan gagna le Mein sans combat décisif.

Les deux armées formèrent alors des lignes, dont le prolongement était perpendiculaire à leurs bases. Les armées françaises ne risquaient rien; car le Rhin et ses places couvraient les leurs; et ils pouvaient prendre sans risque, une position de flanc. Les armées autrichiennes n'avaient, entre leurs positions et

l'intérieur de leur pays, aucune ligne de communication que l'adversaire ne pût gagner de la Kintzig (1) et du Kniebis avant eux, et aucun point fortifié, qui pût suspendre sa marche. Les opérations trop circonspectes de Moreau, et le séjour forcé de Jourdan devant Francfort, aussi bien que la capitulation désavantageuse de cette ville, ouvrirent aux Autrichiens la route du Mein et du Necker sur le Danube. Là, ils trouvèrent une nouvelle base, qui couvrit leurs communications: ils eurent le choix de se retirer ou de s'opposer aux progrès de l'ennemi, parce qu'ils se trouvèrent entre l'armée, et l'objet d'opération des Français. Ceux-ci ne pouvaient plus le gagner par une simple manœuvre, même après la défection des contingens de Souabe et de Saxe; car il resta aux Autrichiens des moyens qu'il fallait préalablement détruire, pour obtenir de grands résultats.

Les Français ne pouvaient attendre ces succès décisifs, qu'en réunissant promptement sur le Danube, leurs forces supérieures à l'ennemi. La marche de Moreau sur la Wernitz, se fit dans la juste direction, mais il manqua d'énergie et de résolution. Jourdan s'éloigna au

---

(1) On entend la Kintzig qui se jette dans le Mein vers Hanau.

contraire de l'objet principal, en se portant sur la rive droite du Mein et de la Regnitz.

Lorsque la retraite de l'Archiduc sur le Danube, et celle de Wartensleben vers la Naab, favorisèrent encore plus la réunion des armées françaises, quand elles pouvaient se jeter entre ces deux corps autrichiens, gagner Ratisbonne, repousser l'ennemi sur les extrémités de sa base primitive, et peut-être, le couper de toute communication avec elle; Jourdan se porta sur Schwartzenfeld, et Moreau à Augsburg.

De leur côté, les Autrichiens étaient aussi peu en état de résister aux deux armées françaises avec des forces partagées, que de les attendre réunies dans une position défensive. Par conséquent, ils devaient chercher à s'emparer à tout prix du défilé du Danube.

Le premier pas à faire, dut être de se rendre maître d'Ingolstadt, et de s'assurer d'un passage sur le fleuve. L'éloignement des armées ennemies, permit alors ce que la fausse direction de la retraite de Wartensleben, avait si long-temps empêché; c'est-à-dire, de rassembler et d'employer sur ce point une masse supérieure.

Les Autrichiens alors en état de prendre l'offensive, se jetèrent avec supériorité sur Jour-

dan, qui avait donné prise sur son flanc droit en s'avancant trop inconsidérément, et le tournèrent. Par cette manœuvre, ils furent aussi près de sa base, que lui; et le pressèrent sur ses dernières communications, en gardant les leurs.

Cet avantage devait leur rester aussi longtemps que Jourdan ne regagnerait point par une victoire ou des marches forcées, une position entre sa base et l'ennemi. Il l'obtint enfin sur la Lahn, et trouva en elle les propriétés d'une excellente position de flanc : mais ses forces morales et physiques ne balançaient plus celles de son adversaire. Celui-ci était hardi et entreprenant; l'armée de Jourdan, au contraire, affaiblie, désorganisée, et épuisée par une longue retraite. Les Autrichiens vainquirent de rechef, par une opération contre ses communications.

Tant que les deux armées françaises opérèrent à la même hauteur sans être trop éloignées l'une de l'autre, elles eurent sur les armées allemandes l'avantage d'une base étendue; mais elles le perdirent, aussitôt que Jourdan fut refoulé sur Bamberg. L'armée de Rhin et Moselle n'avait plus de communication avec le bas Rhin. La longueur de sa ligne d'opération était hors de proportion avec celle de sa base, de

Philipsburg à Bâle; et celle-ci même se trouva menacée par les garnisons autrichiennes des places du Rhin, qui étaient débloquées; et par l'Archiduc, qui pouvait gagner aussi vîte Offenburg, de la Sieg, que Moreau ne pouvait l'atteindre de l'Iser.

Dans une position aussi critique, le Général français ne sut pas prendre un parti prompt, et ne s'étant pas rapproché assez tôt de sa base, il perdit par cela même l'espace entre Philipsburg et l'Elz, avec ses meilleures communications, et fut forcé de combattre afin de conserver les autres, et de pouvoir se retirer.

Enfin, l'armée française perdit sur la rive droite du haut Rhin, les points fortifiés, et par cela même, cette attitude offensive qui en imposait tant, et qui lui donnait tant d'avantages.

L'aspect général, aussi bien qu'un examen détaillé de toutes les époques de cette campagne mémorable, confirme la vérité des principes stratégiques, exposés dans la première partie de cet ouvrage.

On conviendra donc que la solidité de la base, et la sécurité des communications, forment le principe fondamental d'un plan offensif ou défensif; que la possession des points stratégiques est, dans l'un et l'autre cas, nécessaire et décisive, et que la force ouverte, ou des ma-

nœuvres dirigées contre les communications ennemies, sont les seuls moyens de les gagner et de les défendre : enfin, que la promptitude dans la résolution comme dans l'exécution, deviennent des conditions nécessaires pour réussir dans toutes les entreprises.

La campagne de 1797 fut la dernière de la guerre causée par la révolution française.

L'Autriche succomba, parce qu'elle n'opposa à un plan basé sur un excellent système de places, et combiné d'après la connaissance du théâtre de la guerre, que la valeur, la parfaite organisation de son armée, et quelques faits d'armes glorieux de ses Généraux.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA DU TOME III.

Pages.	Lignes.	
11	13	*au lieu de* soutenues, *lisez* effectuées.
18	3	n'était pas, *lisez* était.
20	1	de l'autre côté, *lisez* du côté.
23	15	qu'en se retirant, *lisez* qu'il n'en eût éprouvé en se retirant.
27	11	divisions, *lisez* escadrons.
67	21	ce trajet, *lisez* cet espace.
75	9	l'armée, *lisez* l'armée française.
79	3	j'en conviens, *lisez* à la vérité.
83	24	l'Inn, *lisez* l'Ilm.
145	12	d'artillerie, *lisez* ni d'artillerie.
166	6	l'autre côté, *lisez* la rive gauche.
168	18	réussissait, *isez* réussit.
—	20	faiblesse, *lisez* lenteur.
175	10	n'avait, *lisez* n'avait eu.
192	12	la liberté, *lisez* enfin la liberté.
210	10	position, *lisez* possession.
227	6	Nauendorf, *lisez* Umendorf.
232	12	qu'auraient, *lisez* qu'aurait.
234	10	n'eurent, *lisez* n'eut.

